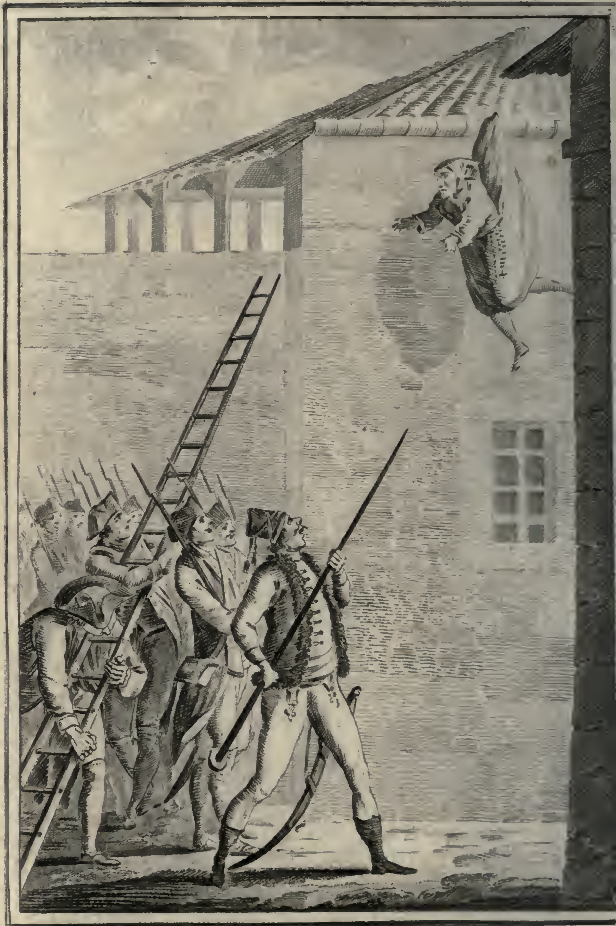


Ed. /: Pinel

# LES BARONS
# DE FELSHEIM.



*Le Francisquain fut dependu et convaincu d'avoir volé la bouviere.*

# LES BARONS DE FELSHEIM,

## HISTOIRE ALLEMANDE

QUI N'EST PAS TIRÉE DE L'ALLEMAND;

PAR PIGAULT-LEBRUN,

*Auteur de l'Enfant du Carnaval.*

TROISIÈME ÉDITION.

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.

VOLTAIRE.

## TROISIEME PARTIE.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, n°. 51.

AN DIX. (1802.)

ports de l'amour, auxquels la nature met si surement et si promptement des bornes. Werner n'avait pas le bonheur d'être père, et Charles réunissait toutes les affections du couple honnête et sensible. Il était beau comme sa mère, vif au-delà de toute expression; mais cette vivacité était tempérée par le respect filial et par la meilleure éducation. Sa mère choisissait les livres d'agrément; et Werner, pendant ses quartiers d'hiver, lisait avec lui des ouvrages instructifs; il en faisait disparaître la sécheresse, et en développait l'obscurité. Charles savait, à un âge aussi tendre, ce qu'ignorent beaucoup d'hommes faits, sur-tout dans la classe des Barons. Les mathématiques, le dessin, la géographie, l'histoire, la mécanique, lui étaient familiers. Il dansait avec grâce, il jouait fort bien du violon; et quand il consultait son cœur, c'était l'enfant

le plus aimable et le plus intéressant du canton.

Monsieur Joseph, son camarade, n'était pas à beaucoup près aussi avancé, quoiqu'il eût été présent à toutes les leçons, et qu'il eût partagé constamment les travaux de son ami. En récompense, il espadonnait à merveille, tirait parfaitement au vol, et buvait sec; ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il pouvait escamoter quelques escalins au bonhomme Brandt, qui ne faisait pas semblant de s'en apercevoir, et qui répondait à sa femme, qui lui en faisait quelquefois des reproches, qu'il n'était pas fâché que son fils aimât le vin, parce qu'un buveur a toujours le cœur excellent.

Avec ces qualités, monsieur Joseph paraissait tout au plus propre à remplacer un jour monsieur son père dans l'emploi de *factotum*, et c'est à-peu-près à cela que se bornait son ambi-

tion. Le père Brandt n'était plus très-ingambe, et il était bien aise que Joseph l'aidât un peu, quoiqu'il n'en voulût pas convenir : les hommes de ce caractère n'aiment pas à vieillir, et aiment encore moins qu'on s'en aperçoive. Cependant il sacrifia ses avantages personnels à ce qu'il appelait l'avancement de son fils. Toujours occupé de ses manies de guerre, il voulait que Joseph eût l'honneur d'être soldat. Crettle s'y opposait de toutes ses forces; elle avait son petit genre de vanité; elle prétendait que le nom de Brandt était bon à conserver, et qu'on n'expose pas un fils unique comme un goujat. Le père Brandt, qui ne ménageait guère sa femme depuis qu'il n'en était plus amoureux, et il y avait déjà des années qu'il était guéri de cette maladie-là, le père Brandt laissa dire sa femme, fit retourner un de ses vieux uniformes, et en affubla un beau

matin monsieur son fils; il lui pendit au côté son grand sabre de bataille, et lui dit d'un ton moitié tragique, moitié plaisant : « Mon ami Joseph, » ne le tire pas sans sujet, mais ne » le remets pas sans honneur »; et il le présenta sur-le-champ à Werner, à qui il adressa cette harangue grivoise: « Mon colonel, je vous présente un » jeune soldat dont vous ferez ce que » vous pourrez. Je l'ai mis en état » de pourfendre son homme jusqu'à » la ceinture ; vos leçons feront le » reste. S'il se conduit en joli garçon, » vous me le direz, et j'en serai bien » aise; s'il fait des sottises, vous lui » ferez administrer quelques coups de » plat de sabre : rien ne redresse » un jeune homme comme cela »; et appelant sa femme : « Allons, Crettle, » fais-lui son sac, et qu'il parte pour » la garnison ».

Werner interrogea le jeune homme sur ses dispositions. Celui-ci parut

résigné, et on ne s'occupa plus que d'en faire un cuirassier. Crettle rangeait dans un vieux sac de peau quelques chemises de toile écrue, la couple de paires de bas, et la demi-douzaine de mouchoirs bleus; elle rechignait, et faisait la mine à chaque pièce qu'elle y fourrait; elle s'arrêtait à chaque instant, et faisait de très-sages et de très-utiles réflexions sur la manie qu'ont les princes de faire tuer, *selon leur bon plaisir*, des enfans qu'on a eu tant de peine à élever. L'idée de Joseph coupé en deux d'un boulet de canon, tirait des pleurs de ses yeux maternels, et ses réflexions devenaient un *crescendo* d'injures et de malédictions qui s'étendaient indistinctement sur tous les potentats. « Tu me fais pitié; » reprit le vieux hussard en fronçant » le sourcil; si les conquérans étaient » tenus de rendre compte de leurs » motifs aux femmes, aux filles, aux

» maîtresses de ceux à qui ils font
» casser la tête, les hommes seraient
» toujours en paix. Alors plus de sol-
» dats, d'officiers, de généraux; plus
» de meurtres, de pillage, d'incendies,
» de filles violées, et quel malheur
» pour les gens d'humeur guerrière!
» Que deviendraient les paresseux et
» les vauriens, qui gagnent si com-
» modément leur vie au bout de
» leurs sabres? Que ferait un tas de
» fripons de toute espèce, qui s'enri-
» chissent en une campagne, en rui-
» nant une ou deux provinces? On
» blâme tous ces gens-là, quand on ne
» peut pas faire comme eux. Mais que
» ton Joseph revienne avec une valise
» garnie des dépouilles de quinze ou
» vingt familles, et tu conviendras que
» la guerre est la plus belle chose du
» monde ».

En raisonnant ou en déraisonnant, Brandt attachait le sac sur les épaules de monsieur son fils; il lui fit embrasser

sa mère pour la dernière fois, et le prenant par la main, il le conduisit jusqu'au *Sabot-Impérial*, cabaret fameux sur la route de Lunébourg. Là, on vida encore un vidercome; Brandt embrassa brusquement son fils, lui tourna le dos, et reprit la route du château.

Il n'eut pas fait trente pas, qu'il se tourna vers le petit malheureux qu'il envoyait peut-être à la boucherie. Le jeune homme suivait son chemin avec l'insouciance naturelle à son âge. Brandt le regardait aller, il s'attendrit involontairement, des larmes tombèrent de sa paupière éraillée. Comme il était seul, il ne craignit pas de se livrer à sa sensibilité : il s'assit sur le revers d'un fossé, et pleura tout à son aise. Ce tribut payé à la nature, ses yeux et sa moustache essuyés et séchés, il se retourna encore vers le chemin, et déjà Joseph avait disparu. Il lui

envoya sa bénédiction par la voie des airs, et il rentra chez madame Werner en affectant un sang-froid que démentait à chaque instant son cœur.

J'entretiendrais volontiers le lecteur des faits et des gestes du cuirassier Joseph; mais comme la nature lui avait refusé l'originalité de monsieur son père, et qu'il ne fit jamais rien que d'assez ordinaire, j'userai du privilége que s'arrogent les romanciers, de se débarrasser *subitò* d'un personnage dont ils ne savent plus que faire. Je dirai tout simplement, et pour finir en deux mots, que monsieur Joseph traîna son existence militaire jusqu'à la bataille de Prague, où, ainsi que l'avait prévu madame sa mère, il mourut subitement avec tant d'autres héros de son espèce.

Charles pensait sérieusement au choix d'un état, ou plutôt il s'occu-

pait des moyens d'embrasser le seul qui le flattât. Sa vivacité, son éducation, les entretiens de Tékéli et de Werner, les vieux contes de Brandt, tout avait contribué à tourner ses goûts vers les armes. Joseph s'était enrôlé sans trop savoir pourquoi; Charles semblait ne respirer que pour la gloire. Le récit d'une belle action lui faisait éprouver une sorte d'enthousiasme, son teint s'animait, ses yeux s'enflammaient; ses jeux même annonçaient une passion dominante sur laquelle les remontrances et la raison ne pourraient rien. Il rassemblait les jeunes garçons du village; on élevait dans le jardin des forteresses dont on traçait les plans sous les yeux de Werner. On avait ramassé les vieilles armes du canton, on se réunissait le dimanche, et on brûlait toute la poudre qu'il avait été possible d'acheter. Le général Charles réglait l'attaque et la dé-

fense, il se jetait le premier à travers le feu et la fumée ; et soit qu'il attaquât la place, soit qu'il la défendît, la victoire était toujours de son côté.

Brandt, adossé à un vieux prunier, observait tout en fumant sa pipe. Il jugeait les coups, il souriait aux plus intrépides, il battait des mains aux actions d'éclat. Quelquefois de légères contusions, des sourcils, des cheveux brûlés, faisaient faire la grimace aux combattans ; mais on oubliait cela en prenant sur l'herbe fine un goûter frugal, dont Charles faisait les honneurs avec une grâce et une modestie qui faisaient pardonner sa supériorité.

Les sensations sont à-peu-près les mêmes dans tous les individus : ils ne diffèrent essentiellement que par la manière d'exprimer ce qu'ils éprouvent. Madame Werner était livrée à son tour aux agitations et aux craintes

qui avaient tourmenté Crettle. Beaucoup plus sensible aux jouissances du cœur qu'à celles de l'ambition, elle s'affligeait d'un penchant qui se fortifiait tous les jours, et que Charles ne cachait plus. Werner lui représentait en vain qu'on ne gagne rien à combattre la nature; que la naissance, la figure et les qualités de Charles lui promettaient un avancement rapide; elle opposait à Werner les dangers qu'il avait courus à Peterwaradin, et Werner lui rappelait ce jour où il déposa à ses pieds des trophées que son amour lui rendait si chers: elle était mère, elle soupirait, et se taisait quand elle n'avait rien à opposer aux raisonnemens de Werner et aux pressantes sollicitations de son fils.

Ces combats se renouvelaient tous les jours; madame Werner devenait plus faible, et ne s'en apercevait pas. On s'habitue insensiblement aux idées

les plus sombres, et elles cessent à la fin d'affecter l'imagination. Elle adorait son fils, mais elle l'aimait pour lui-même; elle balançait entre son bonheur personnel et un sacrifice qu'on ne se lassait pas de lui demander, lorsqu'un événement qui influa sur l'état politique de l'Europe, acheva de la déterminer.

Deux hommes très-extraordinaires avaient fixé l'attention et l'admiration publiques. Un roi de Suède, sobre par goût, continent par système, brave jusqu'à la témérité, inflexible dans ses vengeances, opiniâtre dans ses projets, supérieur aux événemens, et même à la douleur, ruinant son peuple pour renverser et donner des couronnes, modeste au milieu des prospérités, et mourant en soldat, après avoir éprouvé ce que l'infortune a d'affreux : un czar emporté, intempérant, et cruel dans l'ivresse, mais voulant le bien, et s'en occupant

sans relâche ; tirant de la barbarie les plus vastes états de l'Europe ; détruisant les préjugés, forçant ses sujets à cultiver les arts, et leur donnant en tout l'exemple ; charpentier en Hollande, pour créer une marine au milieu des glaces du nord ; soldat dans ses propres armées, pour ployer à la discipline ses officiers et les seigneurs de sa cour ; élevant jusqu'au trône une aventurière qui, sur les bords du Pruth, sauva son bienfaiteur et la Russie ; condamnant à la mort un fils qui n'était pas à craindre, et dont le crime caché était de n'être pas digne de son père ; mourant lui-même peu regretté du peuple qu'il avait formé, mais placé par la postérité, toujours juste, au rang des plus grands hommes : Charles XII et Pierre premier n'étaient plus.

Un prince amant des sciences et des arts, protecteur déclaré des artistes et des savans, écrivant lui-même ;

et écrivant bien; qui avait la valeur de Charles, mais qui ne prodigua jamais sa vie; qui était né laborieux comme Pierre, mais qui trouva un peuple civilisé; aussi grand général, et plus profond politique; habile à saisir les circonstances, et à en tirer parti; souvent original, mais toujours homme d'état, de goût et d'esprit, Frédéric II venait de monter sur le trône de Prusse.

Un Baronnet de la figure la plus heureuse, d'un esprit vif et cultivé, plein d'ardeur et de courage, devait être agréable à Frédéric, qui avait tort d'être roi, mais qui avait raison d'être un grand homme.

Werner avait été page de Frédéric-Guillaume. Cet emploi n'était recherché que par la bourgeoisie et la pauvre noblesse, et ne conduisait en effet qu'au grade de sous-officier. Le caractère brusque et bizarre de ce prince ajoutait aux désagrémens

de ce genre de service. Il semblait, au contraire, qu'un page de Frédéric II pouvait prétendre à tout. Il ne fallait qu'un mot heureux, qu'une aimable extravagance pour être remarqué, et marcher à la fortune.

Werner, en entrant aux cuirassiers, avait emporté les regrets du comte de Fersen, alors adjudant du roi, et gouverneur de cette jeunesse si turbulente à Versailles, et si docile à Berlin. Fersen était devenu général, et Werner avait toujours été en relation avec lui. Il lui écrivit une lettre pressante en faveur de Charles; et Fersen, ami solide, et vrai comme ceux qui aiment avec connaissance de cause, Fersen porta au roi la lettre de Werner.

Frédéric, despote comme tous les potentats réunis, mais accessible comme un magistrat républicain dans l'enfance d'une république, Frédéric

ric accueillit Fersen, lut la lettre, et écrivit de sa main à la marge : « Si l'enfant est tel qu'on le dé- » peint, qu'il vienne, et j'aurai soin » de lui ».

Werner avait compté sur les bons offices de son ami; il s'était même flatté que Frédéric lui saurait quelque gré des services qu'il avait rendus à son père, mais il était loin d'espérer une réponse aussi favorable. L'apostille du monarque porta la joie et l'espérance au sein de l'heureuse famille. Charles ne se possédait plus; les saillies les plus piquantes se succédaient avec rapidité; les grâces de son esprit ajoutaient à celles de sa figure. Sa mère le regardait à la dérobée, l'écoutait avec ravissement, et disait tout bas à Werner : « Oui, mon ami, il aimera » cet enfant, s'il est capable d'aimer » quelque chose ».

Cependant le jour du départ approchait, tout était préparé, et ma-

dame Werner, que ces préparatifs avaient distraite d'un sentiment pénible, fit un retour sur elle-même. Prête à se séparer d'un fils qui ne l'avait pas quittée depuis sa naissance, elle sentit que Werner n'occupait que la moitié de son cœur, et que rien ne remplirait le vide qu'elle allait éprouver. Werner lisait facilement dans cette ame pure et toujours ouverte; il vit ce qu'elle souffrait, et ne quitta plus son épouse. « Je te le rendrai, » lui disait-il quelquefois dans ces » momens où on se rappelle qu'on » a été jeune, où on cherche à l'être » encore, et où on regrette de ne l'être » plus. Mon cher ami, répondait- » elle, l'amour se nourrit quelque- » fois d'illusions, mais une mère ne » rêve pas le bonheur ». De tous les sentimens, le plus solide, le plus tendre, le seul qui s'accroisse par l'habitude et le temps, c'est l'amour maternel.

Une calèche attelée de deux forts chevaux, s'arrêta enfin à la porte. Werner et sa femme se proposaient de conduire Charles jusqu'à Lunébourg, où il devait prendre la voiture publique. On compte les heures, quand on se sépare de ce qu'on aime, et quelques minutes de plus sont un vol fait à l'absence, qui rapproche d'autant de l'instant du retour.

Werner était calme, mais ses expressions, le son de sa voix annonçaient sa sensibilité; sa femme affectait un courage qu'elle n'avait pas, qu'elle ne pouvait pas avoir; Charles ne savait pas encore feindre, et son œil rayonnait de plaisir : il allait être page du roi de Prusse. Une sorte d'amertume se mêlait cependant à sa joie; il fallait quitter sa mère, cette mère si aimante, et il convenait intérieurement que ses caresses lui manqueraient. Mais l'éclat de l'uniforme, l'amour de l'indépendance, des hon-

neurs qui ne se montraient à la vérité que dans l'éloignement, mais qu'on a le temps et l'espoir d'atteindre à quinze ans, que de raisons de perdre la tête! et quels moyens de s'en défendre? Ces trois êtres, diversement affectés, se présentaient à la portière, lorsque Brandt arriva, son petit paquet à la main.

« Où vas-tu, brave homme, dit ma-
» dame Werner? — A Berlin. — Com-
» ment, à Berlin!. — Si vous le trouvez
» bon. — Et que vas-tu faire à Ber-
» lin? — Servir votre fils, comme
» j'ai servi son père. Ah, mon ami!...
» s'écrièrent à la fois Werner et son
» épouse. — Cela vous étonne, je
» crois! Que deviendrait ce pauvre
» enfant, seul, dans un monde in-
» connu? que fera-t-il quand il ne sera
» pas de service, et que le précepteur
» des pages lui aura parlé une heure
» de ce que Charles sait déjà sur le
» bout du doigt? Il ira courir la pre-

» tantaine avec ses camarades ; le jeu
» lui enlèvera un tiers de son argent,
» les filles un autre, et le chirurgien
» son reste. Il fera des dettes, on le
» mettra en prison, vous pleurerez; et
» morbleu! tant que le vieux Brandt
» aura l'ame dans le corps, vous ne
» connaîtrez pas le chagrin. Je vous
» en prie, madame, laissez-moi par-
» tir. S'il n'a plus sa bonne mère,
» qu'il ait au moins avec lui son
» vieux camarade, son meilleur ami.
» Je ne lui parlerai pas si bien que
» vous, mais, mort d'un diable! je
» lui donnerai à ma manière des
» conseils qu'il faudra bien qu'il suive.
» Je me logerai près du palais, je le
» verrai tous les jours, et peut-être
» qu'en allant et venant, je pourrai glis-
» ser au roi un mot qui ne sera pas
» inutile à mon Joseph ».

On pense bien que Werner avait adressé Charles à quelqu'un qui devait le surveiller. Cependant la propo-

sition de Brandt fut accueillie comme elle méritait de l'être : c'était une preuve nouvelle de la bonté de son cœur, et de l'attachement le plus vrai. D'ailleurs il n'était pas à présumer que celui auquel Charles était recommandé, s'occuperait exclusivement de lui, et madame Werner était enchantée d'avoir quelqu'un qui le vît à chaque instant du jour, et qui pût lui rendre un compte exact de ses actions les plus indifférentes. Elle serra la main du vieux hussard, qui l'entendit à merveille, et qui sauta dans la voiture aussi lestement qu'un homme de vingt ans.

On parla peu sur la route : chacun réfléchissait conformément à sa situation. Madame Werner regardait son fils avec attendrissement, Werner se félicitait de l'éducation qu'il lui avait donnée, le jeune homme faisait des châteaux en Espagne, et Brandt composait un discours burlesque qu'il

devait adresser au roi la première fois qu'il le verrait. On cessa enfin de rêver, au bruit que firent les ponts de bois de Lunébourg, ébranlés par le trot des chevaux et la rapidité des roues. On descendit à la meilleure auberge, et Brandt fut retenir deux places au coche de Wittemberg, qui partait le lendemain matin.

Pendant qu'on apprêtait le souper, madame Werner donna ses derniers conseils à son fils. Ce que la probité la plus sévère, ce que la vertu la plus douce ont de touchant et de persuasif, coulait de sa bouche avec cette facilité et cette grâce qui forcent l'attention. Charles promit à sa mère de ne jamais oublier ses leçons; il était sincère en ce moment : il était encore sans passion.

Le souper fut triste. Werner seul rompait quelquefois le silence, et donnait à Charles quelques avis sur la manière de se conduire envers ses

supérieurs et ses égaux; la mère applaudissait de l'œil et de la main aux sages réflexions de Werner ; le Baronnet avait les yeux baissés sur son assiette, et Brandt, en allant et venant, mangeait le reste d'une entre-côte, qu'il arrosait fréquemment de la plus forte bierre brune qu'il avait pu se procurer.

On se coucha, et on ne dormit point. Madame Werner se leva avant le jour, appela Brandt, lui répéta ce qu'elle lui avait déjà dit vingt fois, le remercia affectueusement de ce qu'il entreprenait pour elle, malgré son âge et quelques infirmités, lui donna une bourse assez bien garnie, et enfin lui recommanda l'économie, en ajoutant cependant qu'elle n'entendait pas que Charles manquât de rien.

L'heure fatale sonna enfin, et on sortit pour se rendre au coche : les chevaux étaient déjà mis. En les voyant, madame Werner frissonna, comme

comme si elle ne se fût attendue à rien; elle prit la main de son fils, et la porta à sa bouche : l'aimable enfant se jeta dans ses bras. Elle le pressait sur son sein; leurs soupirs se confondaient, un baiser en appelait un second; on ne les comptait pas. Charles s'éloignait en pleurant, il se tournait vers sa mère, il voyait ses larmes, il revenait, les essuyait, recevait et prodiguait de nouvelles caresses. Le claquement du fouet mit fin à cette scène de douleur et d'amour. Charles et Brandt montèrent, les chevaux partirent, et bientôt la triste mère ne vit plus que la place où son fils bien-aimé avait reçu et ses derniers adieux, et les dernières marques de sa tendresse.

Elle s'appuya sur le bras de Werner, et retourna à l'auberge. Je n'ai plus que vous, lui dit-elle en rentrant, et de nouvelles larmes, que l'œil des curieux cessait de contraindre, coulèrent

avec plus d'abondance. Werner ne chercha pas à la consoler : il fit mieux, il s'affligea avec elle. Les raisonnemens ne peuvent rien sur les peines de l'ame; le temps seul ferme ces plaies-là.

Revenons à nos voyageurs. La voiture était composée, indépendamment de Charles et de Brandt, d'un capucin de Neubourg en Autriche, qui allait prêchant et gueusant dans les villages catholiques, prenant par-tout et ne payant nulle part, ainsi que l'a prescrit son fondateur François; plus, d'une grosse réjouie de Munster en Westphalie, qui allait à Francfort-sur-l'Oder toucher, disait-elle, le prix d'une trentaine de bœufs que son mari y avait vendus à la dernière foire, et dont il s'était réservé les cornes et les cuirs. Le capucin, en qualité de prêtre indigne, s'était emparé d'une place de fond; la bouvière, pénétrée de ce qu'on doit aux femmes,

s'était assise à côté du révérend; Charles et Brandt, à qui il était égal d'aller en avant ou en arrière, s'étaient arrangés comme ils avaient pu.

Au départ du coche, le capucin salua à la ronde, d'un air modeste et benin, auquel un grand œil noir et des joues enluminées donnaient un démenti formel. Il tira son bréviaire de sa manche, toussa, cracha, et pria avec toute la ferveur dont il était capable, en lorgnant à la dérobée les robustes appas de sa voisine. Celle-ci s'aperçut de la manœuvre du frocard, se pinça les lèvres, arrangea ou dérangea son fichu, et chanta, avec des ports de voix et force cadences perlées, une vieille romance avec laquelle on l'avait bercée. Brandt, qui ne se souciait plus des femmes, et pour cause, et qui n'aimait pas davantage les capucins, avait battu le briquet, allumé sa pipe, et crachait méthodiquement à la quatrième aspi-

ration. Charles, qui n'avait pas encore perdu de vue le clocher de son village, regardait tout avec étonnement, à travers une lucarne de six pouces en carré; il se récriait sur tout, et trouvait que le monde ne finissait pas.

« Ne vous serait-il pas égal, mon » camarade, dit le capucin à Brandt, » d'attendre pour fumer que nous » soyons à la dînée? — Je suis soldat, » et vous êtes moine, ainsi je ne suis » pas votre camarade : vous êtes ici » *gratis*, j'y suis pour mon argent; » je fume parce que cela me dissipe, » et je me moque de quiconque y » trouve à redire. — Ah, mon cher » frère! je ne fais cette observation » que par égard pour madame. — Je » ne suis pas plus ton frère que ton » camarade; ne me romps pas la tête, » et poursuis ta lecture ».

La conversation en demeura là; mais la dame remercia sa révérence

par un sourire, et à chaque cahot elle appuyait sa main sur son genou. La main d'une femme courte, ramassée, rebondie, et passablement fraîche, produit toujours son effet, particulièrement sur un capucin, qui trouve rarement de pareilles aubaines. Le père *Sacrament* sentait les effets d'une grâce irrésistible ; son bréviaire lui tomba des mains, et roula dans la paille qui enveloppait les jambes des voyageurs ; ses yeux s'allumèrent, et il appliqua saintement sur la joue de la dame un vigoureux baiser, en s'écriant : « *Ecce ancilla* » *Domini. Fiat mihi secundùm verbum tuum* », répondit pieusement la dame, qui avait reçu une éducation chrétienne.

Brandt les regardait faire avec un sérieux imperturbable ; mais à la seconde accolade, il tira sa pipe de sa bouche, et les regardant de travers : « Ne vous serait-il pas égal, leur dit-

» il, d'attendre à la couchée ? Ma-
» dame est ici pour son argent,
» répondit *Sacrament* ; elle m'em-
» brasse, parce que cela la dissipe,
» et elle se moque de quiconque y
» trouve à redire. Sacrebleu ! reprend
» le hussard, je crois que tu fais le
» raisonneur ! Vous ne savez donc pas,
» canaille que vous êtes, que vous
» avez ici Ferdinand XVI, baron de
» Felsheim, qui voyage par le coche,
» parce que les plus nobles ne sont
» pas toujours les plus riches ; que
» madame sa mère, ma très-honorée
» maîtresse, l'a mis sous ma direction,
» et que je ne souffrirai pas qu'une
» catin et un caffard prennent leurs
» ébats devant lui ». Le capucin, sans
perdre une seconde, détache son cha-
pelet à gros grains, orné de médailles,
d'*agnus Dei*, d'un crucifix, et d'autres
brinborions en cuivre, et de toute la
force de son bras il lance à la tête
de Brandt ce foudre d'une espèce

nouvelle. Brandt, désespéré de s'être laissé prévenir, saute à la gorge du capucin. La dame veut les séparer, et en un instant, son bonnet à dentelle, son fichu de batiste, et son tablier de taffetas-souci sont en lambeaux. Charles, qui continuait d'observer le pays, rentre sa tête dans la voiture, et voit son ami que le capucin, dans la force de l'âge, serrait d'une verte manière. Sans prévoir ce qui avait pu donner lieu à cette rixe, sans s'informer de quoi il était question, il tombe sur *Sacrament* et sa bouvière. Il saisit l'un par la barbe, l'autre par une oreille; il tire de toutes ses forces, les met à ses pieds, donne à Brandt le temps de respirer, et le combat recommence avec fureur. Les gourmades pleuvaient sans interruption; on se pochait les yeux, on se cassait le nez, et le cocher n'entendait rien, parce que le bruit du pavé absorbait celui des juremens et des

coups. Le nourriçon de Saint-François et la servante du Seigneur étaient maltraités, éreintés, ensanglantés, lorsque le plancher de la voiture, cédant tout-à-coup aux efforts des combattans, les vainqueurs et les vaincus tombèrent ensemble sur la grande route.

Les chevaux, allégés, prirent le petit trot, et le conducteur jugea avec beaucoup de sagacité qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il tourna la tête, et vit ses voyageurs accrochés pêle-mêle par les cheveux, par les jambes, par les bras, se roulant dans la poussière. Etonnement, stupéfaction! Brandt, incapable de lâcher prise, étranglait son capucin; Charles houspillait la westphalienne, et y prenait quelque plaisir. « Bien, petit; bravo! mon ami, lui » criait le hussard, le pouce toujours » fixé sur la gorge de sa révérence, » fessez-moi un peu cette commère-

» là ». Charles n'aurait pas mieux demandé, et cependant il ménagea la vaincue. Tant il est vrai qu'une femme, fût-ce même une bouvière, conserve toujours des droits sur un cœur bien placé.

Le cocher, aidé de quelques paysans saxons, tira d'abord le père *Sacrament* des griffes de Brandt, et comme il avait incontestablement le droit de police dans sa voiture, il interrogea les délinquans, qui eurent tous raison, ainsi qu'il arrive toujours quand il n'y a pas de témoins. Ce magistrat, en guêtres de cuir, en bonnet de coton, et en sarau de toile bleue, nageait dans une mer d'incertitudes, lorsque Brandt termina son plaidoyer par la péroraison suivante: « Ce drôle-là allait exploiter la don-
» zelle dans ton poulailler, ce qui est
» contre les règles. Je l'ai prié hon-
» nêtement de se modérer, il a fait
» l'insolent; je l'ai battu, et j'en ferai

» autant à tous ceux qui manqueront
» de respect à monsieur le Baron, qui
» veut bien entrer dans les pages du
» roi de Prusse, et que je conduis à la
» cour. Il y a un commandant prus-
» sien à Wirtemberg, où s'arrête ton
» équipage, que Dieu confonde, et je
» t'y ferai passer une *rouffle* à la garde
» montante, si tu ne me fais justice de
» cet enragé capucin ».

Le cocher, qui savait qu'il n'y a rien à gagner avec des pages et avec des commandans prussiens, qui n'avait d'ailleurs dans *Sacrament* qu'une très-piètre pratique, prononça comme tout autre aurait fait à sa place; il mit le capucin à pied. Il rajusta de son mieux le plancher du coche; Charles, Brandt et madame Bouvillon y remontèrent, après s'être lavé le visage avec de l'eau fraîche. On s'observa respectivement, on se fit assez mauvaise mine; mais on arriva paisiblement au cabaret où on devait

dîner. Brandt, persuadé que monsieur le Baron n'était pas fait pour manger avec tout le monde, le conduisit dans la salle basse, et lui fit servir ce qu'il y avait de mieux. Pour lui, il se mit tout simplement à table d'hôte, avec le cocher et la westphalienne, et il but et mangea comme s'il ne s'était rien passé.

Il expédiait le reste d'un plat de chou-croute, et allait mettre le couteau dans une éclanche de mouton, lorsque le capucin haletant, et couvert de sueur et de poussière, s'arrêta à la porte du cabaret. Il aperçut Brandt, et se disposait à passer outre. Celui-ci, le meilleur humain de la terre, quand on faisait ses volontés, fut touché du piteux état de son adversaire, et se piqua de générosité. « Viens ici, frappart! lui cria-» t-il, assieds-toi, bois, mange, » et je paierai ». Le père reçut l'invitation avec une humilité vraiment

édifiante ; il se mit au bas-bout de la table, où Brandt lui servit ce qu'il y avait de meilleur, et la réconciliation fut scellée le verre à la main.

« Ah çà, père, lui dit Brandt, » pendant que le cocher harnachait » ses chevaux, pour te prouver que » je n'ai pas de rancune, je veux » bien que tu remontes en voiture ; » mais, par la mort ! observe-toi. Ce » n'est pas que tu puisses m'étonner, » quoi que tu fasses ; j'en ai vu bien » d'autres dans ma vie ; mais monsieur le Baron ne doit encore rien » voir de tout cela, et je te préviens » qu'au premier acte de paillardise, je » te fais sauter par la portière ».

Brandt parlait comme s'il avait encore cette vigueur qui le fit triompher dans trois ou quatre batailles, à Blekède, à Marhek et autres lieux. Il ne réfléchissait pas que le frère était capable de l'assommer, et que,

si Charles ne s'était pas le matin mêlé de la partie, il s'en serait tiré avec les étrivières. Aussi le franciscain se moquait intérieurement de ses menaces; mais il craignait le scandale, et sur-tout ses supérieurs. Il reçut donc la mercuriale avec une docilité qui lui concilia les bonnes grâces de Brandt. On repartit : le hussard, qui avait un petit coup dans la tête, raconta longuement l'histoire de ses campagnes; *Sacrament* celles des dévotes qu'il avait dirigées, avec l'énumération des bouteilles de liqueur, des pains de sucre, et des tablettes de chocolat qu'il en avait reçus; madame Bouvillon glissa à travers le tout quelques mots sur la stagnation du commerce; Charles, qui n'avait personne avec qui il pût parler des sciences exactes et des beaux-arts, s'endormit, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux; enfin on arriva, sans s'en aper-

cevoir, à Danneberg, où on devait coucher.

« Mon ami, dit Charles à Brandt » en descendant du coche, vais-je » encore souper seul? — Oui, mon- » sieur le Baron; ces gens-ci n'ont » pas trente-deux quartiers. — Mais » ne vaut-il pas mieux manger avec » eux, que de m'ennuyer seul? — » Non, monsieur le Baron; un homme » comme vous doit savoir s'ennuyer » quand les circonstances l'exigent. » — Au moins, mon ami, tu me » tiendras compagnie. — Ce sera » beaucoup d'honneur, si vous le per- » mettez. — Comment donc! je t'en » prie. Je ne fais le baron que de- » puis ce matin, et je m'aperçois » déjà que c'est un triste métier. » — Je souperai donc avec vous. » D'ailleurs je suis un vieux mili- » taire, je vous ai élevé, et cette » marque de bienveillance ne vous » fera pas déroger. Holà, hé, la fille!

» voyons la plus belle chambre ».
C'était une grande pièce carrée dont les murs étaient à demi-cachés par quelques lambeaux de point de Hongrie, et pour ameublement, deux lits à quatre colonnes, avec des rideaux de serge feuille-morte, six escabelles, et une longue table couverte d'une nappe assez régulièrement tachetée de graisse et de vin.
» Deux couverts dans ce chenil, re-
» prit Brandt, qui était devenu diffi-
» cile, des draps blancs, s'il est pos-
» sible, et cette nappe retournée.
» Que ferons-nous d'ici au souper,
» interrompit Charles ? — Tout ce
» que vous voudrez, monsieur le
» Baron. Buvez un coup, cela fait
» passer le temps. — Tu sais bien
» que je ne bois pas. — Si vous vouliez
» essayer une pipe ? — Bien moins
» encore. Si j'avais mon violon, j'en
» jouerais. Oh, j'espère bien n'être
» pas désœuvré ainsi à Berlin. Holà,

» hé, la fille, un violon? — Monsieur l'officier, nous n'en avons » pas. — N'y a-t-il pas de musiciens » à Danneberg? — Nous avons un » voisin aveugle, qui nous fait quel- » quefois valser. — Va chercher le » violon de l'aveugle. — Il ne le » prête jamais. — Dis-lui que c'est » pour un page du roi de Prusse, » qui le fera entrer dans la musique » du régiment des gardes. — Mais » c'est que.... — Paix! — Je ne peux.... » — Paix, paix. Le violon de l'aveu- » gle à l'instant, à la minute, ou je » vais le chercher moi-même. — Hé! » mon vieux camarade, n'est-il pas » plus simple d'envoyer deux ou trois » florins à ce pauvre homme? cela lève » toutes les difficultés. — Je n'y pen- » sais pas; vous avez raison. Ce que » c'est que d'être seigneur de village! » Tiens, la fille, trois florins à l'aveu- » gle, à condition que tu rapporteras » le sabot ».

Il valait bien trois à quatre pièces de six fenins. Les cordes étaient fausses, l'archet n'avait que la moitié de ses crins; Charles se dépitait, frappait du pied, et produisait cependant des effets qu'il ne soupçonnait pas. Les filles de l'auberge venaient à la file écouter à la porte de la chambre; les marmitons suivaient sur la pointe du pied; l'hôtelier et madame son épouse se laissèrent également entraîner au charme de l'harmonie; enfin le capucin et sa bouvière interrompirent une conversation très-animée, et se réunirent aux gens de la maison. On ne soufflait pas, on était tout entier au moderne Orphée, qui, piqué d'être au-dessous de lui-même, s'écria tout-à-coup : « Le maudit instrument! il n'est bon » qu'à faire danser », et il joua la première valse qui lui passa par la tête. Les Allemands dansent comme ils boivent : ce sont deux dons qu'ils

apportent en naissant. Dès les premières mesures, la porte s'ouvre, et chacun tenant sa chacune, entre dans la chambre en sautant. Le père *Sacrament*, la robe retroussée jusqu'au genou, cède lui-même à l'exemple, et agite dans tous les sens son épaisse westphalienne. Brandt, indigné de ces manières libres, allait s'emporter. « Hé, mon ami, lui dit Charles, » laisse-les faire. Ne vois-tu pas que » tout l'avantage est de mon côté : je » leur procure un moment de plaisir. » — Vous avez raison, toujours raison. » Dansez donc, roturiers que vous » êtes, puisque monsieur le Baron le » permet ».

Brandt, qui ne dansait plus, mais qui n'oubliait rien, pensa que le souper souffrirait de la valse, et il fut faire un tour à la cuisine. Pendant qu'il retournait les casseroles, et qu'il arrosait le rôti, un petit homme trapu, armé d'un gros bâton noueux,

entra, et demanda si le coche de Lunébourg était arrivé. « Oui, répondit » Brandt, sans quitter la lèchefrite. » — Et n'y avait-il pas dans la voi- » ture une grosse et courte femme » au nez retroussé, au sourcil épais » et à la peau blanchette? En êtes- » vous aussi amoureux, reprit le hus- » sard en se tournant? — Non, mon- » sieur, je suis son mari; mais je juge » à votre question, qu'elle a fait des » siennes en route. Croiriez-vous que » cette malheureuse-là m'a quitté, » moi, qui ne suis pas mal, pour » courir après un trompette de gen- » darmerie, qui a passé son quartier » d'hiver à Gluckstad, et qui s'en » retourne à Berlin? — Ah! mon- » sieur est cocu? — Oui, monsieur, » et ce n'est pas ce qui me fait le plus » de peine : ce qui me fâche, et très- » fort, c'est qu'elle s'est munie d'un » sac de cinquante ducats, que je » voudrais bien rattraper, et c'est pour

» cela particulièrement que je la suis » à la piste. — Votre femme et votre » sac valsent là-haut avec un père ca- » pucin. — Je vais leur donner de mon » gourdin sur les oreilles. — A vous » permis, monsieur »; et Brandt continua d'arroser le rôti.

Le petit trapu de Gluckstad entra dans la salle de bal, et n'y trouva ni la dame au nez retroussé, ni ses ducats, ni le capucin. Ils s'étaient éclipsés pendant la chaleur de la danse, et étaient allés renouer leur conversation je ne sais où. Le petit homme se décida à faire une perquisition générale, et revint proposer à Brandt de l'aider à retrouver sa femme et son sac. Celui-ci prenait fort mal la plaisanterie, et aimait assez à s'amuser aux dépens des autres. Il mît de la cendre froide sur les fourneaux, recula les broches, et suivit le pauvre mari sur la pointe du pied, et dans le plus grand silence.

Ils entrèrent dans les chambres, les cabinets, ils furetèrent les écuries, les granges, tâtonnèrent, écoutèrent par-tout, et ne trouvèrent ni n'entendirent rien. « Nous aurions dû » prendre une lampe, chuchotait le » mari. Quand on veut surprendre » son ennemi, il ne faut pas éclairer sa » marche » mâchonnait le hussard; et ils traversèrent une seconde fois la cour, pour arriver à un certain hangard qu'ils démêlaient à travers les ténèbres. En approchant ce bâtiment, le seul qu'ils n'eussent pas visité, ils crurent entendre un soupir. Ils redoublèrent de précaution, et s'arrêtèrent derrière un des potêaux qui soutenaient la couverture. Ils écoutèrent de nouveau, et un second soupir leur frappa distinctement le tympan. « *Diffusa est gratia in labiis tuis* », dit le père, dont Brandt reconnut aussitôt la voix, et quelques baisers bien sonores suivirent de près l'ex-

clamation. « *Et Deus aperuit vul-* » *vam* », continua bientôt le luxurieux *Sacrament.* « *Sit nomen Domini* » *benedictum* », répondit une autre voix affaiblie et entrecoupée « Ah, » coquine, je vous y prends » ! s'écria le petit homme, qui savait un peu de latin; et il s'élance sous le hangard, jouant du bâton, frappant à droite, à gauche, en haut, en bas, et ne rencontrant que le sol et la charpente, les poteaux et un tas de fagots.

Brandt avançait, le dos courbé et les bras étendus : il fit soudain un saut en arrière, en poussant un cri du diable, occasionné par le gourdin, qui venait de lui tomber d'aplomb sur le poignet. Un coffre à avoine se rencontra fort à propos; il s'assit dessus, en soufflant sur sa main et en blasphèmant à faire écrouler le hangard.

Le bruit du bâton, les impréca-

tions du mari, les hurlemens de Brandt, attirèrent enfin les gens de la maison, qui ne dansaient plus, car on ne peut pas toujours danser. Deux ou trois lanternes éclairèrent à la fois le lieu de la scène, et en deux sauts le petit homme arriva au sommet du tas de fagots, où il ne trouva encore personne. Les marmitons, les servantes ne concevaient rien à ce qu'ils voyaient; ils interrogeaient, ils piaillaient tous à la fois, et le petit homme fut obligé d'interrompre ses recherches, pour les mettre au courant de sa mésaventure. Il termina son récit en les pressant d'aller inviter le fiscal général à venir constater les faits, et à prononcer ensuite la séparation de corps et de biens.

A ces dernières et terribles paroles, le coffre sur lequel Brandt était assis, s'agita sensiblement. Le hussard étonné, se lève, regarde; le couvercle

part, le capucin s'élance, assène un vigoureux coup de poing sur l'oreille du vieux guerrier, le renverse, s'accroche au premier poteau, parvient à la couverture, et se laisse couler chez le voisin, au milieu des huées, et en dépit d'une grêle de pierres, qui pleuvaient sur lui de toutes parts.

Le maître de l'auberge ayant vainement essayé de rétablir l'ordre, avait pris le parti d'aller chercher la garde, après avoir soigneusement fermé ses portes. Le petit homme châtiait conjugalement sa femme, tapie au fond du coffre; Brandt, revenu de son étourdissement, s'était armé d'une broche, et courait pesamment à la poursuite de son adversaire, auquel il jurait de ne pas faire de quartier, lorsque l'officier de police parut, accompagné d'une escouade.

A l'aspect du magistrat et des baïonnettes,

baïonnettes, le tumulte s'appaisa, et chacun attendit respectueusement ce qu'allait prononcer le magistrat saxon, à l'exception cependant du hussard, à qui le coup de poing tenait aux côtes. A l'aide d'un treillage, il avait monté le mur du jardin, et il fourrageait la maison voisine, sondant avec la pointe de sa broche les matelas, les paillasses, le foin, la paille, et jusqu'aux tonneaux vides, où il croyait probablement qu'un capucin pouvait entrer par le trou de la bonde.

L'officier de police commença son enquête : « Je suis cocu, dit le petit » homme. Il est cocu, répéta tout le » monde à la fois. La preuve, reprit » l'officier? — Je les ai surpris dans ce » coffre. — Ce n'est qu'une forte pré» somption. — Présomption!...... Pré» somption......... Savez-vous le latin, » monsieur de la justice? — Question » impertinente. — J'ai entendu de mes

» deux oreilles : *Et Deus aperuit vul-*
» *vam.* — Passage de la Genèse. — Et
» ma coquine de femme a répondu par
» un *sit nomen Domini benedictum.*
» — C'est de l'office de la Vierge; je
» ne vois pas là de délit. Il n'y en a pas,
» monsieur l'officier! s'écria du fond du
» coffre la bouvière, qui commença à
» se rassurer un peu, et ce coquin-là
» m'a rouée de coups, et je ne peux
» remuer ni bras ni jambes, et je
» n'espère plus qu'en vous, monsieur
» l'officier, je n'espère plus qu'en vous.
» — Ah! vous vous faites justice vous-
» même, et les contusions déposent
» contre vous! Fussiez-vous cent fois
» cocu, les voies de fait vous sont
» interdites. Cinquante coups de bâton
» sur les fesses ».

Aussitôt deux soldats saisissent le petit homme, l'attachent en douze temps sur une planche, et le caporal lui administre en mesure la petite correction. « Je suis cocu et battu,

» dit le pauvre diable, en se frottant » le derrière. Je m'en consolerais, si » vous me faisiez rendre au moins mes » ducats. — Qui te les a volés ? — Hé, » parbleu, c'est notre femme. — Il » vous ment, monsieur l'officier. Je » ne l'ai pas plus volé que je ne l'ai » fait cocu : encore cinquante coups » de bâton, s'il vous plaît. — Ouais, » c'est ainsi que vous aimez votre » mari! il pourrait bien ne s'être pas » trompé. Au reste, je ne prononcerai » pas légèrement sur cette question » incidente : laissez-moi réfléchir.... ». Le magistrat se frotta le front, se gratta l'oreille, et d'un air de satisfaction il demanda en quelle monnaie était la somme? « En or, répondit » la femme. Te voilà prise, inter» rompit le mari. Il y a vingt reichs» tahallrs (1) parmi les ducats. Voyons » le sac, reprit l'officier ». La petite

(1) Le reichs-tahallr vaut 3 livres 12 sols.

» femme balbutia, divagua, dérai-» sonna, et le magistrat ordonna à monsieur le caporal de faire l'inventaire des poches de la dame. Elle y porta aussitôt les deux mains, et en même temps elle s'écria, stupéfaite et terrifiée : « Ah ! le malheu-» reux capucin ! il m'a escamoté le » sac, en chantant avec moi l'office de » la Vierge ».

Ces mots ramenèrent l'attention sur le révérend, auquel on ne pensait déjà plus. Informations prises, le magistrat et sa troupe se mirent en quête, et cherchèrent le père pendant une partie de la nuit. Brandt, à qui le désir de la vengeance avait rendu sa première ardeur, marcha toujours en tête des limiers de la justice, qui désespérèrent enfin de retrouver le frocard.

Brandt s'en revenait tristement, et s'arrêta, fatigué, excédé, en face de la maison qui tenait à l'hôtellerie. Il

s'appuyait sur sa broche, et regardait, en soupirant, le derrière du toit par lequel *Sacrament* s'était évadé. Quelque chose d'informe, que la faiblesse du crépuscule ne permettait pas de distinguer, pendait à la gouttière. Brandt fixe attentivement l'objet. Il cherche, il désire démêler des formes humaines ; il croit apercevoir le bas d'un corps nu, séparé des bras et de la tête. Tantôt il pense qu'un objet fantastique lui fascine les yeux ; l'instant d'après, il se persuade voir en effet des jambes et des cuisses : les premiers rayons du soleil terminent enfin ses incertitudes, et lui font pousser un cri de joie : c'était *Sacrament* en personne.

En glissant le long de la couverture, le fripon s'était pris, par le bas de sa robe, à un crochet de fer qui soutenait la gouttière, et, au moment où il croyait sauter à terre, il s'était trouvé suspendu, sa robe retournée par-dessus

sa tête. Vingt fois le hussard et les soldats avaient passé sous ce toit malencontreux, et *Sacrament* s'était tenu coi, malgré la gêne de sa situation. Il espérait qu'on se lasserait de le chercher, qu'on se retirerait, et que ses efforts le sauveraient du mauvais pas où il s'était engagé : la providence en ordonna autrement.

Brandt, enchanté de sa découverte, ne pensa plus qu'aux moyens d'arriver jusqu'au père, et de lui passer sa broche au travers du corps. Il avait remarqué une longue échelle dans la cour de l'hôtellerie, et jugea d'abord que cet expédient était le plus bref et le plus sûr. Il allait dresser la fatale échelle, lorsqu'il fut arrêté par des réflexions admirables. Il se dit que, bien qu'il eût reçu un coup de poing, affront sanglant qu'un militaire ne pardonne jamais, il n'était pas généreux d'embrocher un ennemi sans défense; que l'honneur de sa vieille figure était

indépendant de la main d'un moine, et qu'il était plus sage de laisser à la justice le soin de punir toutes ses fredaines à la fois.

En conséquence de ce raisonnement, il courut après l'officier de police et ses gens, il les ramena sur ses pas, leur montra le franciscain, qui fut aussitôt dépendu, fouillé, et convaincu d'avoir volé la bouvière. Les vingt reichs-tahallrs s'étant trouvés dans le sac, le tout fut remis au mari, qui ressembla parfaitement à cet homme dont on a tant parlé pour avoir été cocu, battu et content; enfin le magistrat termina cette longue séance par un arrêt motivé, dont on parle encore à Danneberg. Le voici, au *considérant* près, dont je juge à propos de faire grâce au lecteur.

« Pour le scandale causé par le père *Sacrament*, cinquante coups de bâton.

» Pour l'argent volé par ledit père, cent coups de bâton.

» Total, cent cinquante coups de bâton, qui lui seront délivrés sur-le-champ ; après quoi ledit père sera reconduit à son couvent par les archers, et ce, de brigade en brigade.

» *Item*, la délinquante, qui a évidemment dépouillé son mari, et qui a fait pis peut-être, sous le prétexte de chanter l'office de la Vierge, avec un capucin, dans un coffre à avoine, sera mise en état de réclusion autant de temps qu'il plaira audit mari, ce qui pourra lui plaire long-temps.

» *Item*, comme il n'est pas impossible que ledit mari soit cocu, et qu'audit cas les contusions par lui faites à sa femme sont excusables en raison du premier mouvement, la justice lui témoigne ses regrets de lui avoir fait macérer les fesses, et le déclare très-honnête homme, soit qu'il soit cocu, soit qu'il ne le soit pas.

» Le présent jugement sera affiché à Danneberg au nombre de six exemplaires, aux frais du cocu présumé ».

Après avoir prodigué au magistrat de justes éloges, chacun se retira de son côté. Brandt, qui n'avait pas soupé, marcha droit à la cuisine, et trouva le rôti en charbons, les ragoûts desséchés, et les culs des casseroles brûlés. Il se dédommagea sur un volumineux fromage de Sandow, et monta, en cassant sa croûte, s'informer de la santé de monsieur le Baron.

Le petit Charles, fatigué de faire crier son violon, s'était amusé à relire quelques feuillets des propositions d'Euclide, qu'il avait trouvés sous un lit; et en attendant son vieux camarade et le souper, il s'était endormi à côté de sa lampe, les deux coudes sur la table, au moment même où *Sacrament* et la westphalienne commençaient à réciter leur office,

de sorte qu'il n'avait rien entendu du tintamarre infernal qu'on avait fait toute la nuit.

Brandt le retrouva dans la même position, le réveilla, le fit déjeûner tant bien que mal; et pour qu'il ne fût plus exposé aux scènes de cabaret, ni aux exemples contagieux qu'on rencontre assez communément dans les coches, il alla chercher un chariot de poste, et le second jour ils arrivèrent à Berlin, sans aventures et sans accident.

J'invite le lecteur à se reposer un moment. J'ai moi-même besoin de reprendre haleine avant de passer aux choses importantes, remarquables et attachantes dont je vais commencer la narration.

## CHAPITRE VIII.

*Le Baronnet entre en exercice, et commence ses fredaines.*

CHARLES et son compagnon descendirent à l'*Aigle-Noir*, la meilleure auberge de Berlin, située sur la place d'armes, assez improprement nommée *Jardin du Roi*. Brandt sentait à merveille que les premières impressions sont celles qui restent, et il ne doutait pas qu'un baron de quinze ans, descendu d'une chaise de poste à l'*Aigle-Noir*, y faisant pendant vingt-quatre heures la dépense d'une altesse, ne fixât aussitôt l'attention de la ville et de la cour. Il ne se disait pas ces choses-là précisément comme je les rapporte, mais c'était le fond de ses idées.

Il logea son jeune ami dans le plus bel appartement, ordonna un dîner

de vingt couverts, et demanda le perruquier du roi. Une espèce de petit-maître, à serviette sur le bras, lui répondit en souriant, que le roi se faisait coiffer par son valet-de-chambre. « Eh bien, dit Brandt, qu'on me cherche un valet-de-chambre pour monsieur le Baron ».

Pendant qu'on cherchait le valet-de-chambre, Brandt tira de la malle de Charles, son frac galonné en or, son chapeau bordé, ses bottes cirées, et son épée à monture d'argent. Il étala ces divers objets sur les fauteuils, et regardant le petit Baron en riant dans sa moustache, il disait tout bas : « Quand le petit drôle aura un joli coup de peigne, et tout cela sur le corps, les femmes de la cour m'en diront des nouvelles ».

Charles, encore tout entier à la nature et à la reconnaissance, avait pris une plume et du papier ; il écrivait à sa mère. Son style était simple comme

son cœur; il ne pensait pas à avoir de l'esprit : aussi pas une expression recherchée, et pas un mot qui ne peignît le sentiment.

L'aimable enfant cachetait sa lettre, lorsque la porte s'ouvrit. Le garçon servant introduisit un grand drôle qui se présenta assez bien, et qui assura monsieur le Baron de son dévouement et de son respect. Brandt le fixa, et chercha à retrouver des traits que le temps avait un peu altérés. Celui-ci observa le hussard à son tour, et parut éprouver une surprise agréable. Ils avaient l'air de se dire : « Nous nous connaissons, mais » où nous sommes-nous vus »? Enfin le *frater*, dont les yeux étaient les plus surs, parce qu'ils étaient les plus jeunes, demanda à Brandt s'il n'avait jamais passé à Marhek? « Eh! » sacrebleu, m'y voici, s'écria le » hussard. Vous êtes le sergent ba» varois qui me fit esquiver par la

» poterne, après que j'eus jeté un
» cabaretier dans une chaudronnée de
» tripes. Embrassons-nous, mon cher
» Hantz; je suis enchanté de vous
» revoir ».

On pense bien que; sans autre examen, Hantz fut invité à entrer au service de monsieur le Baron. A l'instant même il mit habit bas, papillota la plus jolie tête du monde, et pendant que ses *tortillons* refroidissaient, il raconta à son *ancien* comment il avait encore déserté des troupes bavaroises; comment il avait repassé dans la petite Pologne, où il avait repris son métier de coiffeur; comment enfin il était rentré dans sa patrie après l'amnistie que Frédéric II publia à son avénement. Il ajouta, qu'ennemi de toute contrainte, il n'avait voulu s'attacher à personne; qu'il peignait les Barons et autres, qui descendaient à l'*Aigle-Noir;* mais que pour prouver à

Brandt le cas particulier qu'il faisait de sa personne, il accédait à toutes ses propositions.

Un élégant fer-à-cheval, cinq à six boucles en ailes de pigeon, une longue queue à rosette, prouvèrent bientôt les talens incontestables du sieur Hantz, et embellirent Charles au point de le rendre méconnaissable à ses propres yeux. Le petit bonhomme se regardait avec complaisance dans la plus haute et la plus large glace qu'il eût encore vue, pendant que Hantz lui chaussait ses bottines, lui passait son frac vert, et donnait le coup de vergette à son chapeau.

Charles, rassasié enfin du plaisir de se voir, se disposa à faire deux visites qu'il jugeait indispensables, parce que sa mère lui avait recommandé de ne les pas différer d'un instant; la première, à monsieur de Spandock, ancien officier aux cui-

rassiers, qui devait veiller particulièrement sur lui ; la seconde au général comte de Fersen, à qui il devait son admission dans les pages.

Ni lui, ni Brandt ne connaissaient Berlin ; Hantz s'offrit à leur servir de guide : il marcha en avant, et les conduisit dans le quartier de la Landschaft. C'est sans contredit la partie la plus resserrée et la plus mal-propre de la ville ; mais enfin c'est là que demeurait monsieur de Spandock, à ce que disait la suscription de la lettre, et on ne dispute pas des goûts.

On arrive à la porte, on frappe, on demande à voir monsieur. « On » l'ouvre, répond une vieille gou- » vernante. — C'est de la part de son » ami Werner. — On l'ouvre, vous » dis-je. — Mais j'ai une lettre à lui » remettre. — Ce jeune homme est-il » fou ? Vous ne savez donc pas l'ac- » cident qui lui est arrivé hier ?

» — Non,

» — Non; qu'est-ce? — Il est mort d'une » goutte remontée. C'est égal, dit » Brandt en prenant la missive, et en » la jetant au nez de la gouvernante, » voilà la lettre à son adresse : faites-» en ce que vous voudrez ».

Charles ne fut pas très-fâché de la mort d'un homme qu'il ne connaissait pas, et qui, à le juger par la rue qu'il avait choisie, et la mine refrognée de sa gouvernante, ne devait pas être excessivement gai; et puis le Baronnet, malgré sa modestie apparente, était quelquefois tenté de croire qu'il n'avait besoin de personne pour se conduire parfaitement.

Il restait à voir le général, que peut-être on n'ouvrait pas, et Hantz conduisit son nouveau maître dans la rue de Leipsick, où était l'hôtel du comte. Il était sorti à pied pour se rendre à la parade, et nos voya-

geurs le rencontrèrent au détour de la rue. « Le voilà, dit Hantz, qui » le voyait quelquefois ». Charles l'aborda aussitôt, et lui présenta respectueusement le paquet de Werner. Le général l'ouvrit, et après avoir reconnu la signature, il examina le jeune homme de la tête aux pieds, d'un air sévère et froid. « Combien avez-vous passé de temps » à votre toilette, lui demanda-t-il » sèchement »? Charles interdit, ne savait que répondre. « Allez faire » couper ce toupet et ces faces, quit- » tez cet habit galonné, et revenez » me joindre sur la place d'armes »; et il continua son chemin. Charles, la larme à l'œil, retourna à son auberge. Hantz, fidèle exécuteur des volontés du général, lui fit en un tour de main une tête à la prussienne; le modeste habit de voyage remplaça le frac galonné, et on sortit pour se rendre à la place d'armes.

La ligne était formée, les sentinelles placées, et Charles ne savait comment pénétrer jusqu'au comte de Fersen. Brandt, qui ne doutait de rien, se présentait par-tout, annonçait par-tout son Baron, et trouvait partout des fusils en travers, des poignets fermes, et des figures rébarbatives qui ne permettaient pas d'aller plus loin. Brandt, plein de respect pour la consigne, grondait cependant entre ses dents, et ne concevait pas comment tous les passages ne s'ouvraient pas au seul nom du baron de Felsheim, présenté par un homme tel que lui.

Un caporal du régiment des gardes s'approcha enfin. Le dos de la main étendu sur le côté du chapeau, les talons joints, la poitrine ouverte, et la tête fixe, il demanda à Charles si ce n'était pas lui qu'attendait monsieur le général. D'après sa réponse, les rangs s'ouvrirent, et

Brandt, à la faveur de son uniforme, passa avec son jeune ami. Le général s'avança au-devant de son protégé; il le considéra de nouveau, et ne dit rien. Il parut étonné de voir Brandt une seconde fois, et demanda qui il était. « C'est, répondit le jeune » homme d'une voix assurée, un » brave soldat, qui a fait toutes les » guerres avec mon père, qui a sauvé » monsieur Werner à Peterwaradin, » qui a élevé mon enfance, et qui » me sacrifie le reste de sa car- » rière. Pourquoi, reprit monsieur de » Fersen, êtes-vous hardi quand » vous avez du bien à dire des au- » tres, et me répondez-vous à peine » quand je vous parle de vous »? Charles rougit, et baissa les yeux. Le général lui frappa sur l'épaule, et le conduisit vers un gros d'officiers, au milieu duquel était un homme très-simplement vêtu. « Cet homme » que vous voyez là, dit monsieur

» de Fersen en s'approchant, est le » roi que vous allez servir. Il n'a ni » fer-à-cheval, ni boucles à l'aile-de- » pigeon, ni habit galonné ».

» Est-ce là, demanda Frédéric, le » jeune homme que vous m'avez pro- » posé ? — Oui, sire, et je puis répon- » dre à votre majesté qu'il mérite le » bien qu'on m'en a écrit. — Comment » se nomme-t-il ? — Felsheim. — Je » le sais : son prénom ? — Charles. » — Vous direz à mon adjudant de » me l'amener demain à mon lever » ; et il continua de s'entretenir avec les généraux qui l'entouraient. « Le roi » se lève à trois heures, dit monsieur » de Fersen à Charles. Vous viendrez » trouver le commandant de la grand- » garde, il aura des ordres ; allez. Ah, » un mot encore. Vous viendrez me » voir dans quinze jours. Je serai bien » aise de savoir comment vous êtes » avec le roi ».

Charles se retira tout pensif. Il ne

savait s'il devait s'applaudir ou se plaindre de l'accueil qu'il avait reçu. Ce n'étaient plus ces douces prévenances, ce tendre intérêt qu'on lui prodiguait à Felsheim. Il ne voyait autour de lui que des maîtres, dont rien ne tempérait la sévérité. Il sentit ce que valent de bons parens, et il soupira.

Brandt vint le tirer de sa rêverie, en lui annonçant qu'il aurait le plaisir de dîner avec tous les pages possibles. Il avait abordé ceux qu'il avait trouvés dans le cercle, et les avait invités à venir faire connaissance, le verre à la main, avec leur nouveau camarade. Les pages du roi de Prusse ne font pas une chère splendide : ces messieurs ne furent pas fâchés de se dédommager un peu de leur frugalité forcée, et ils se promirent surtout de s'amuser du nouveau débarqué, en buvant son vin. Ils avertirent promptement ceux qui n'étaient pas

de service, et le roi était à peine sorti de table, qu'une quinzaine de jeunes gens de quatorze à dix-huit ans entrèrent à l'*Aigle-Noir*.

La figure et le maintien de Charles plurent au premier coup d'œil. Il parut timide, et même embarrassé un moment; mais quelques mots heureux et le ton du grand monde, firent avorter les projets de persifflage. On se disait à l'oreille, que le nouveau venu avait l'air bon enfant; on lui fit les avances avec cette cordialité qui distingue cet âge heureux, et au bout de dix minutes on se parla comme si on s'était connu depuis dix ans.

On servit un dîner tout-à-fait différent de celui que Brandt avait dirigé au château de Felsheim seize ans auparavant. La somptuosité et l'élégance de celui-ci surprirent agréablement le hussard, et les éloges de messieurs les pages mirent le comble à sa satisfaction. Charles joua parfaitement le

rôle de maître de maison; il fit les honneurs avec une grâce, une amabilité et une politesse qui lui méritèrent des applaudissemens unanimes. A chaque mot flatteur, Brandt versait à la ronde, et assaisonnait son vin de quelque trait plus ou moins plaisant. On y répondait, il allait son train, et bientôt la conversation se monta sur le ton le plus gai.

Les vins étrangers ajoutèrent à la belle humeur. On rit, on parla, on chanta tout ensemble. Les espiègleries succédèrent aux chansons. On se faisait des niches, on s'échappait, on se poursuivait, on renversait les meubles; rien n'était joli comme cela!

Le temps s'écoulait; on ne pensait pas que le roi montait à cheval à quatre heures. Il en était trois et demie; l'écuyer cherchait les pages, et ne les trouvait pas. Il sortit sur la place d'armes, et les éclats de voix qui partaient de l'*Aigle-Noir*, le mirent

rent d'abord au fait. Il tremblait que ces étourdis ne fussent ivres; ils n'étaient heureusement qu'échauffés. Il entra dans la chambre où se passait l'orgie, avec le sérieux et la morgue d'un officier subalterne. A son aspect, la gaieté s'évanouit; on se lève, on se heurte, on se presse, c'est à qui sortira le premier. On entraîne après soi les tréteaux, la table, les bouteilles, les porcelaines, les cristaux; tout est renversé, tout est en pièces; mais qu'importe? on a franchi l'escalier, volé à travers la place; on entre à l'écurie, on bride son cheval, on saute en selle, et le roi n'a pas paru encore.

Brandt n'avait pas entendu faire les choses avec autant de magnificence. Il comptait simplement restaurer ces messieurs, et il n'était pas disposé à renouveler les ustensiles de la maison. Il resta pétrifié à la vue des débris qui couvraient le parquet. Son œil se

porte douloureusement sur un ameublement de damas gris-de-lin. Les liqueurs, les sauces en ont couvert une partie; les bottes ont mis le reste au noir de fumée. A cet aspect, Brandt trépigne, jure, sacre, tempête, il a des crispations. « Ne te fais pas de peine, mon ami, lui dit Charles, » cela ne remédie à rien. Je ne vois » qu'un parti à prendre, c'est de payer, » et se taire. — Ni l'un ni l'autre, corbleu! — Prends donc garde que tu » vas me compromettre. Le roi, dit-on, » n'entend pas raillerie sur les sottises » de ses gens ». Brandt ne savait pas répliquer, dès qu'il s'agissait des intérêts de son Baron, et il demanda la carte.

Dix frédérics d'or (1) pour un dîner! Brandt ne concevait pas que douze à quinze jeunes gens eussent pu manger autant d'or : cependant

(1) Le frédéric d'or valait 20 livres.

il paie les dix frédérics. On lui présente aussitôt un second mémoire pour effets cassés, meubles gâtés, etc. le tout réglé en conscience à trente frédérics. « Sacré mille canons! s'écrie-» t-il en resserrant son or, si je paie » cela, que le diable m'extermine! Je » casserai plutôt ce qui reste dans la » maison. — Joli expédient! pense » donc que le roi....... — Le roi...... » le roi........ c'est bien pour ne vous » pas brouiller avec lui que je lâche » mes espèces. Pauvre bourse! elle » était si rondelette tout-à-l'heure, » et il n'y reste presque rien. J'avais » bien besoin de vous faire jouer l'al-» tesse! Imbécille! avec les meilleures » intentions du monde, je ne fais ja-» mais que des sottises ».

L'hôtelier s'était retiré en faisant de profondes révérences, que Brandt n'avait pas seulement aperçues. Il était étendu sur un canapé, tenant toujours sa pauvre bourse; il la tour-

nait, la retournait, et la regardait en soupirant. Il tire enfin un petit sac de peau de la doublure de son gilet, il l'ouvre, pousse encore un profond soupir, et le vide dans la bourse. « Que » fais-tu là? dit Charles. — Je répare » mes extravagances. — Cet argent.... » — Il est bien à moi; ce sont mes » petites épargnes. — Mon ami, lui dit » Charles en pleurant de tendresse, je » ne le souffrirai pas. — Seriez-vous » humilié de faire bourse commune » avec moi? ai-je rougi de vivre dix- » sept ans des bienfaits de votre fa- » mille? Moins de fierté, jeune homme; » ménagez le compagnon d'armes de » votre père ». Charles ne le heurtait jamais que dans les choses où il pouvait se compromettre. Il l'embrassa avec une effusion d'ame bien naturelle en un pareil moment, et il se promit de dédommager un jour son vieux ami de ce nouveau sacrifice.

Quand on fut un peu calmé, on se consulta sur ce qu'on allait faire. Il n'y avait pas d'apparence de rester plus long-temps dans une auberge où on dépensait quarante frédérics en deux heures : on sortit pour aller chercher un logement qui ne fût pas meublé de damas, et où on ne fût pas servi en porcelaine.

Charles et son valet-de-chambre devaient loger au château; il ne fallait à Brandt qu'une chambre modeste et un bon lit : on trouva cela justement chez un charcutier qui débitait du vin, situation tout-à-fait convenable aux habitudes du bonhomme. On y fit transporter les paquets et la malle, et on soupa aussi modestement qu'on avait fait de fracas à dîner.

« Couchez-vous, dit Brandt à son » Baron, en se levant de table. — Mais » tu n'as qu'un lit. — Je dormirai de- » main. — Mais.... — Hé, sacrebleu, » que de raisons! couchez-vous, vous

» dis-je : vous présenterez-vous devant
» le roi avec les yeux battus, la figure
» alongée, et lui répondrez-vous en lui
» bâillant au nez »? Il fallut, bon gré,
mal gré, que le jeune homme se laissât
mettre au lit. Hantz et Brandt prirent
une table et des tarots, ils mirent un
pot de vin à côté d'eux, et commencèrent une partie qui dura jusqu'à deux
heures et demie.

« Allons, jeune homme, debout »,
cria le hussard dès qu'il eut entendu
l'horloge. Charles ouvrit les yeux,
étendit les bras, se tourna du côté du
mur, et se rendormit : de sa vie il
ne s'était levé si matin. Brandt prend
le matelas, et le tire au milieu de la
chambre. « Levez-vous donc, mille
morts, vous n'avez plus qu'une demi-heure à vous ». Charles bataillait encore avec son oreiller : le bonhomme
lui lève la chemise, et lui jette une
potée d'eau au derrière. Le Baron fait
un saut, jette un cri, court par la

chambre, et rit de tout son cœur, en prenant le linge sec que lui présentait son valet-de-chambre.

Dès qu'il fut prêt, il se rendit à la grand-garde, accompagné de ses deux acolytes. L'officier de poste lui demanda ce que voulaient ces deux hommes. « L'un, répondit Charles, » ne m'a jamais quitté; l'autre est mon » valet-de-chambre. Les pages n'ont » pas de valet-de-chambre, répondit » l'officier en levant les épaules. Ils » logent dans le même corridor, se » peignent entr'eux, s'habillent eux- » mêmes, et donnent très-peu de temps » à ces niaiseries. Quant à celui qui » ne vous a jamais quitté, il faut » vous en séparer; le roi n'en a pas » besoin. Mais j'entends trois heures, » marchons ».

Brandt se faisait une fête de voir l'accueil distingué que le roi ne pouvait pas manquer de faire à monsieur le Baron : il fut très-choqué du refus

qu'il éprouvait; il allait en témoigner son mécontentement à sa manière accoutumée, mais Charles le devina, lui serra la main, et le bonhomme se retira avec Hantz, sans proférer un mot.

Ils rentrèrent à leur logement, et se couchèrent dans les draps de monsieur le Baron. Ils étaient trempés, ainsi que le matelas, mais de vieux soldats n'y regardent pas de si près. Ils dormirent une partie de la journée, et arrêtèrent, le verre à la main, que puisque les pages n'avaient pas de valets-de-chambre, Hantz continuerait à donner des coups de peigne à l'*Aigle-Noir;* qu'en raison de la conformité de leurs caractères, ils logeraient désormais ensemble, et que les économies résultantes de cet arrangement, leur permettraient roquille de plus à chaque repas.

Le commandant du poste remit Charles à l'adjudant, qui l'attendait

en se promenant en long et en large. « Vous allez paraître devant Frédéric, » lui dit ce dernier; peut-être vous » interrogera-t-il : de la présence » d'esprit, et sur-tout des réponses » courtes et précises ». Le pauvre petit Charles ne savait où il en était. Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, n'avait nulle espèce de rapport avec ses habitudes passées. Il fallait devenir un homme nouveau ; il le sentit, et se résigna.

Charles entra chez le roi. La simplicité de son costume, qui semblait dire à l'observateur : l'entourage n'est quelque chose que quand l'individu n'est rien ; la facilité avec laquelle on l'approchait, le feu perçant de ses regards, ce que la renommée publiait déjà de ce prince, tout s'accordait pour pénétrer le jeune homme d'étonnement et de respect. Il se tenait debout contre la porte, ses mains jointes par-dessus son chapeau ; il retenait

son haleine, le cœur lui battait avec une force incroyable.

Le roi avait devant lui une carte de la Silésie. Il réfléchissait profondément, et écrivait quelques notes de sa main. Il se tourna enfin du côté du jeune page, et lui fit signe d'approcher de son bureau. « Quel âge avez-» vous ? — Quinze ans et demi. » — Que savez-vous ? — Bien peu » de chose, sire. — Point de mots : » que savez-vous? — Un peu de mathé-» matiques, de dessin, de géographie, » d'histoire, de musique. — Voyons » cela : comment prenez-vous la sur-» face d'un cercle? — En multipliant » la circonférence par la moitié du » rayon. — Qu'est-ce que la pein-» ture? — L'art d'imiter les objets » par le moyen des ombres et des » clairs. — Quelle est la première for-» teresse de la Silésie, du côté des états » de Brandebourg? — Glogau ». Le roi se tut un moment, et regarda

Charles très-fixement. L'enfant, embarrassé au-delà de toute expression, ne savait quelle contenance prendre. « Levez les yeux, et regardez-moi ». Charles se remit un peu. « Savez-vous » lever un plan? — Je n'ai jamais essayé. » — Etes-vous en état d'en copier? » — Oui, sire. — Savez-vous monter » à cheval? — Ma mère n'a pas voulu » permettre...... — Savez-vous monter » à cheval? — Non, sire. — Craignez- » vous les chevaux? — Je ne crains » rien. — Voilà comme j'aime qu'on » me réponde. Monsieur l'adjudant, » je place ce jeune homme dans les » pages de ma chambre. Il ne suivra » pas les leçons du précepteur. Vous » le ferez monter à cheval deux » heures le matin, et autant l'après- » dîner. Je veux qu'il puisse me suivre » avant un mois. Allez le faire ha- » biller ».

L'adjudant d'Herleim était un vieil officier qui avait passé par tous les

grades sous le feu roi. Son exactitude ne s'était jamais démentie ; il avait un sens droit, et une sensibilité qu'on trouve rarement dans ceux qui ont vieilli sous les armes. La figure de Charles l'avait prévenu en sa faveur, et la manière dont il venait de répondre au roi, lui inspira un intérêt qui augmenta chaque jour. Il donna au jeune homme des conseils fondés sur la connaissance intime du caractère du prince ; il l'assura qu'il avait plu ; il lui apprit que le roi n'admettait dans les pages de sa chambre que les jeunes gens qui lui paraissaient dignes de ses bontés ; enfin il lui répondit de sa fortune, s'il était sage et laborieux.

Le ton brusque et imposant de Frédéric ne promettait rien de bien avantageux : Charles était loin de se croire si avancé. Il était sorti de chez le roi le cœur serré, et il avait besoin de quelqu'un qui compatît à

sa situation. La bienveillance et la familiarité de l'adjudant lui parurent d'un prix inestimable : il était le seul qui eût daigné se mettre à la portée de son âge. Charles, sensible comme sa mère, s'attacha sincèrement à monsieur d'Herleim. Heureux, si la fougue de la jeunesse lui eût toujours permis d'écouter cet homme prudent, et de suivre ses avis!

Monsieur d'Herleim fit venir le tailleur et l'écuyer, et exécuta les ordres du roi. Dès que Charles eut fini avec le premier, le second s'empara de lui, le conduisit au manége, et lui donna sa première leçon. Après l'équitation, les pages allèrent déjeûner, et se firent un plaisir de fêter à leur tour le nouveau camarade. Le plus joli et le plus éveillé de tous, après Charles, le jeune Théodore, qui était aussi de la chambre du roi, le conduisit aux écuries, dans les corridors, à la salle d'étude; il lui fit

voir ce qu'il y avait de remarquable au château, dans les jardins; il lui conta quelques anecdotes de cour, tourna ses supérieurs en ridicule avec beaucoup de gaieté et de finesse; enfin il lui offrit son amitié, et lui demanda la sienne.

Charles reçut avec transport les offres de son camarade. Ils se promirent de passer ensemble tous les momens dont ils pourraient disposer. Le jeune Baron avait trop peu d'expérience pour sentir que celui qui plaisante ses chefs ne les estime pas, et que le mépris de ses supérieurs conduit insensiblement à la négligence et à l'oubli de ses devoirs. Il ne voyait dans Théodore qu'un extérieur agréable, que des saillies vives et spirituelles rendaient plus piquant encore; il était séduit sur-tout par une conformité de goûts et d'humeur à laquelle on ne résiste pas dans la première jeunesse.

Cette nouvelle liaison ne lui fit pas oublier encore ce qu'il devait à la reconnaissance et à la nature. Dès qu'il fut seul, il courut chez Brandt, et lui raconta avec ravissement les événemens de la matinée. Le bon-homme l'écoutait, la bouche ouverte, les yeux humides; il se transportait dans l'avenir; il voyait Charles général-major pour le moins. « Si je » pouvais vivre jusque-là, disait-il » en le tirant entre ses jambes, et en » le pressant contre sa poitrine! Ecri-» vez, monsieur le Baron, écrivez » tout cela à madame, comme vous » venez de me le conter ». Charles écrivit, et n'omit pas un mot de ce que lui avait dit le roi, et de ce qu'il avait répondu. Il remercia Werner, dont les soins avaient préparé son avancement; il finissait en assurant sa mère que rien n'altérait son bonheur, que le regret d'être séparé d'elle. Il envoya la lettre à la poste, et

revint partager le dîner de ses camarades.

Les pages mangent dans une salle commune. Ils sont soumis à l'adjudant pour tout ce qui a rapport à leur service ; la police intérieure est confiée à un précepteur qui les élève le moins mal qu'il lui est possible, et qui occupe le haut bout de la table, pour y maintenir l'ordre. Charles s'était placé à côté de son ami Théodore, et ils faisaient à voix basse leurs petites observations sur l'air capable et important de monsieur le précepteur. Celui-ci avait trouvé fort extraordinaire que Charles fût dispensé d'assister à ses leçons ; il le regardait un peu de travers, et à la fin du repas il lui fit quelques questions avec le ton tranchant d'un cuistre de collége. « Pourriez-vous me dire, » monsieur, lui demanda-t-il entr'au- » tres niaiseries, où se réuniraient » deux lignes parallèles prolongées

» à

» à l'infini? — Pourriez-vous m'ap-
» prendre, vous, quand vous trouverez
» la quadrature du cercle »? Les pages partirent d'un éclat de rire, le précepteur se mordit les lèvres, et se promit bien d'humilier Charles à la première occasion.

On allait se lever, lorsqu'un valet-de-pied vint dire au petit Baron que le roi le demandait. Frédéric, servi moins somptueusement qu'un simple marquis français, ne restait à table qu'une demi-heure, parlait peu, et s'occupait sans cesse des grands projets qui éclatèrent au bout de quelques mois.

Charles courut, comme on peut le croire. Il trouva chez le roi une table dressée, du papier de Hollande, des couleurs et un étui de mathématiques. « Copiez-moi ces deux plans, lui dit
» Frédéric, et sur votre tête ne parlez
» à personne du travail que je vous

» fais faire ». Ces plans étaient ceux de Glogau et de Breslaw. Ils étaient exacts, mais usés, déchirés même en plusieurs endroits. Charles appliqua une feuille de papier sous le premier plan, et se disposait à piquer. « Si
» j'avais voulu des plans calqués, vous
» n'auriez pas trouvé ici d'instrumens.
» — Cette méthode abrége beaucoup.
» — Croyez-vous me l'apprendre ?
» — Pardon, sire....... — Copiez, et
» taisez-vous ».

Charles commença, et ne dit plus un mot. Le roi se remit à son bureau, travailla de son côté, et de temps en temps il se levait, et venait s'appuyer sur le dos de la chaise de Charles. Il examinait sa méthode, le laissait faire, et retournait à sa place. Vers la nuit, il sonna, et demanda monsieur d'Herleim. « Monsieur l'adjudant, lui dit-il,
» Théodore est de semaine, mais de
» quelques jours je n'aurai besoin de
» ses services. Charles couchera ici,

» et je lui enverrai de ma table ce qui » lui sera nécessaire ».

D'Herleim sorti, le roi prit sa flûte : la tête d'un prince a besoin de relâche comme celle d'un goujat. La musique délassait Frédéric, et lui rafraîchissait l'imagination. Charles, passionné pour cet art, oubliait Glogau et Breslaw. Il écoutait, il battait la mesure, et applaudissait à certains traits assez brillans. « A propos, dit le roi, qui » avait toujours les yeux sur lui, » vous m'avez dit que vous étiez mu- » sicien ; de quel instrument jouez- » vous ? — Du violon, sire. — Passez » dans ce cabinet, et prenez-en un. » Bon. Je vais vous donner le *la* : » voyons ce *duo*. — Oserai-je, sire..... » — Voyons ce *duo*. — C'est abuser.... » — De ma patience : obéissez ».

Voilà donc le monarque et son page, oubliant, l'un son rang, l'autre son infériorité, faisant de la musique, et rivaux en talens. « Bien, fort bien !

» disait quelquefois Frédéric. Au mieux,
» à merveille! sire, s'écriait Charles,
» l'instant d'après. Et tu n'as que
» quinze ans et demi, dit Frédéric
» à la fin du *duo?* — Pas plus, sire.
» — Qui a fait ton éducation? — Le
» colonel Werner. — Il s'est distingué
» à Peterwaradin? — Oui, sire. — Il
» y a près de seize ans de cela? — Oui,
» sire. — Et il est resté colonel?
» — Oui, sire. — Et tu n'as pas eu
» d'autre maître? — Non, sire ». Le roi prit une plume, écrivit quatre lignes, et serra le papier dans sa poche. « Allons, Charles, c'est assez
» faire les virtuoses; remettons-nous
» au travail ».

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Charles bâillait quelquefois sur ses forteresses, et dessinait à la dérobée quelques caricatures; mais enfin le neuvième jour il avait terminé ses deux plans, et mis au net un manifeste que le roi comptait publier au

moment où il entrerait en Silésie. Frédéric, qui avait trouvé au jeune homme un jugement assez avancé, et qui peut-être se laissait aller au petit amour-propre d'auteur, demanda au page ce qu'il pensait de son manifeste. « Ma foi, sire, je » l'aurais fait beaucoup plus court. » — Ah, ah! et comment aurais-tu » fait? — Le voilà, sire : Mes ancêtres » ont renoncé à la Silésie, parce » qu'ils étaient les plus faibles; je la » reprendrai, parce que je suis le plus » fort. — Tu as raison, mon ami; » je n'ai fait qu'amplifier et colorer » cette idée : mais il faut aux peu- » ples de grands mots et de longues » phrases; c'est avec cela qu'on les » mène ».

Le dixième jour au matin, le roi regarda Charles en souriant; Charles sourit à son tour. Le roi passa et repassa auprès de lui, se frottant le menton, et souriant toujours : enfin il

lui demanda s'il avait bien dormi. « Fort bien, sire. — Et tu n'as pas » rêvé? — Non, sire. — J'ai rêvé, » moi, qu'il était arrivé à l'auberge » de la *Couronne* quelqu'un que tu » ne serais pas fâché d'y trouver. Va » voir un peu ce qui en est : tu » dois avoir la tête fatiguée ; je te » donne *campo* pendant quatre jours ». Le page ne se le fait pas répéter : il range ses papiers, prend son chapeau ; il allait sortir, le roi le rappelle : « Qu'en passant le seuil de cette porte, » vous ayez oublié ce que vous y » avez fait : il y va du sort de toute » votre vie ». Charles avait appris de bonne heure que la discrétion est une des premières qualités qui constitue un honnête homme. Il assura le roi de son entier dévouement, et partit comme un trait.

Il se souciait fort peu de ceux qui étaient où n'étaient pas à l'auberge de la *Couronne ;* mais il était bien aise

de courir par la ville avec un uniforme couvert d'or, que, sans s'en douter, il embellissait encore. Il passa par la salle d'étude, dit deux mots à son ami Théodore, qu'il n'avait pas vu depuis *des siècles*, lui donna rendez-vous, pour le soir, dans la rue *des Arbres*, sortit du palais, et arriva en deux sauts à la chambre de Brandt. Le bonhomme était sorti; il n'était que six heures du matin, et Charles ne savait que faire. Ce n'était pas le moment d'être vu : tous les gens *comme il faut*, hors le roi, dormaient encore. Charles entra dans un estaminet, et se fit servir un déjeûner qu'il prolongea le plus long-temps qu'il put. Enfin le désœuvrement, et peut-être un peu de curiosité, le poussèrent à la *Couronne*.

Il demanda s'il n'était arrivé personne la veille. On lui répondit qu'on avait reçu un officier général, commandant de Stavenow. « Qu'ai-je de » commun, disait Charles, avec le

» commandant de Stavenow? qui sont
» les autres personnes que vous avez
» chez vous? — Quelques marchands
» de Leipsick. — Je ne connais pas de
» marchands ; et comment s'appelle
» votre général? — Les postillons m'ont
» dit ce qu'il était, mais j'ignore son
» nom. — Où est-il logé? — Au grand
» appartement, au premier ».

« Monterai-je, se disait Charles?.....
» ma foi, non; car enfin que dirai-je
» à ce général?..... Cependant il n'y a
» pas d'apparence que le roi ait voulu
» se moquer de moi; et puis, que lui
» répondre, s'il m'interroge?.... Oui,
» je monterai. Que risquai-je, après
» tout? avec l'habit que je porte, on
» est toujours bien reçu ». Il arrive à
l'appartement, il écoute, il réfléchit encore, il frappe enfin. Personne ne répond. Il ouvre, traverse l'antichambre et un salon; la porte de la chambre à coucher était entr'ouverte, il la pousse, il entre, et se laisse aller

sur

sur un fauteuil, accablé par la joie et la surprise : c'étaient sa mère et Werner.

Le nouveau général était venu prendre les ordres du roi, et le remercier de cette dernière faveur. Madame Werner avait profité de l'occasion ; elle n'avait pas vu Berlin : on se doute bien de ce qu'elle y venait voir. Vous, qui me lisez, si vous êtes père, vous pressentirez aisément ce que cette entrevue inopinée eut de charmes pour l'aimable famille.

On ne connaissait pas les usages de la cour ; on n'avait su par qui ni comment faire appeler Charles ; mais, au point du jour, on avait mandé Brandt. Le brave homme était accouru, et, pendant deux heures consécutives, il n'avait cessé de parler du Baronnet ; il avait glissé sur l'aventure du coche, et sur le dîner de l'*Aigle-Noir ;* du reste rien n'avait été oublié : un mot, un geste, un regard, tout était

rappelé avec la plus scrupuleuse exactitude, et on avait attendu, en s'entretenant du joli page, le moment heureux de l'embrasser. Charles, toujours attaché au vieux hussard, saisit en homme habile ce moment où une mère ne sait rien refuser. Il parla des quarante frédérics, du désintéressement du brave homme ; il pressa, baisa sa maman sur les deux joues, et le petit sac de peau fut remis dans son premier état.

Werner comptait se faire présenter par le comte de Fersen. Charles se faisait un plaisir secret de prouver qu'il avait déjà du crédit en cour. « Venez, venez, dit-il, ne dérangez » personne. Je vous présenterai, moi, » et j'espère que vous serez bien reçus. » Allons, maman ». Madame Werner se défendait. « Venez, vous dis-je, le » roi ne sera pas fâché de connaître » ma mère. — Mais, mon enfant, il » faut se coiffer, s'habiller. Non, non,

» dit Charles en leur prenant la main
» à tous deux. Frédéric n'a ni fer-à-
» cheval, ni boucles à l'aile de pigeon,
» ni galon sur son habit ».

En traversant les appartemens, Charles se donnait des airs de courtisan; il faisait l'important avec les uns, l'aimable avec les autres, il parlait à tous, il les nommait à sa mère, et en quatre mots il lui faisait leur portrait. Il trouva son vieux ami monsieur d'Herleim dans l'antichambre du roi, et lui présenta son beau-père. Après les premiers complimens, l'adjudant dit quelques mots à l'oreille de Werner; et Charles, qui avait l'œil au guet, jugea à la manière dont on le regardait, qu'on ne disait pas de mal de lui. La maman, à qui rien n'échappait, fit la même observation, et sourit à l'aimable enfant.

Il entra chez le roi, et annonça sa mère et le nouveau général. Le roi se leva, et fit quelques pas au-devant

de madame Werner. « Vous m'avez
» fait un vrai cadeau, lui dit-il, et j'ai
» cru devoir vous en marquer ma
» reconnaissance en avançant un offi-
» cier auquel vous prenez quelqu'in-
» térêt ». Madame Werner, attendrie
et hors d'elle, ouvrit ses bras pour
embrasser un enfant si cher : le res-
pect et un geste de son mari l'arrê-
tèrent. Allez, allez, dit le roi en
» poussant Charles par les épaules,
» suivez l'impulsion de la nature ».
Il donna à Werner un papier qui ren-
fermait ses instructions, et se remit à
son bureau.

On sortit. Werner alla faire une vi-
site à monsieur de Fersen; il le ramena
avec lui, on dîna, et on passa une
partie de la journée ensemble. Charles
se plaisait beaucoup avec ses parens;
cependant il pensait au rendez-vous
de la rue *des Arbres*. Pendant dix
jours, il avait fait l'ingénieur et le
diplomane; il avait envie de faire un

peu le page. Il demanda une heure à sa mère, et fut joindre son camarade.

Le jeune Théodore, bien plus avancé que Charles d'un *certain côté*, se promenait en attendant son second. Le chapeau sous le bras, et un gros bouquet à la main, il parcourait les allées, et fixait toutes les jolies femmes. Il souriait à celles qui avaient trop de réputation; il affectait de passer et de repasser auprès de quelques autres qui étaient d'un rang à ne pas craindre les espiégleries d'un page, mais qui étaient assez intéressantes pour mériter son attention.

Le petit fripon cherchait à se fixer, et il savait déjà que l'orgueil de la naissance ne tient pas contre les grâces d'un joli homme. Il prit Charles sous le bras, et en deux tours de promenade il le mit au fait de mille petits *riens* que celui-ci avait bien soup-

çonnés, mais qui n'avaient pas encore exercé son imagination. On va vîte en plaisir : tout est précepte, tout est exemple, et il n'est rien qu'à seize ans on ne brûle de réaliser. Charles était né avec des dispositions trop marquées, pour ne pas avancer rapidement sous un maître comme Théodore.

La soirée était belle. Ce qu'il y avait de mieux à Berlin, était réuni dans la rue *des Arbres*. Ce n'est pas, à beaucoup près, la plus belle promenade de cette capitale : le parc, qui touche aux portes de la ville, n'aurait rien en Europe qui pût lui être comparé, sans le double inconvénient du sable, où on ne peut s'enfoncer qu'en bottes, et des cousins, qui piquent indistinctement la princesse et la petite bourgeoise. La mode d'ailleurs étend par-tout son empire, et il était du bon ton de se montrer dans la rue *des Arbres*.

Charles, qui ne connaissait encore que quelques villages de la Basse-Saxe, fut étonné en voyant une multitude de femmes parées de tout ce que l'art peut ajouter à la nature. De l'étonnement, il passa à l'admiration. Bientôt les expressions véhémentes de son ami, les attraits qui s'offraient à lui à chaque pas, et qui semblaient défier le plus sévère observateur, portèrent le trouble dans son ame : une vie nouvelle semblait l'animer; le désir et la pudeur, qui se combattaient encore, coloraient ses joues d'un incarnat si vif, et donnaient à ses traits un charme si touchant, que la femme la plus insensible s'en fût difficilement défendue.

Une jeune personne, dans l'éclat de la beauté naissante, fixa particulièrement ses regards. Elle était assise à côté d'une dame âgée qui, selon les apparences, était chargée de veiller sur elle. Un instinct naturel fit sentir

à Charles que la vieillesse est l'ennemie des plaisirs et des amours. Il s'observa, il craignit d'éveiller le soupçon; ce n'était qu'à la dérobée qu'il regardait cette femme intéressante, mais comme il la regardait! ses prunelles embrâsées et humides, portaient le désordre et le feu dans le sein de celle qu'il adorait, sans s'en douter encore. Une femme ne se trompe jamais sur les sentimens qu'elle inspire, et celle-ci s'applaudit de son triomphe. Il était si beau, ce petit Charles, il était si bien tourné, ses yeux étaient à la fois si expressifs et si doux, qu'on ne pensait pas à lui disputer la victoire. Au cinquième ou sixième tour, on était à-peu-près d'intelligence, quoiqu'on ne se fût pas dit un mot. On suivait Charles autant que la foule et la distance pouvaient le permettre; on le cherchait encore quand on l'avait perdu, et on l'attendait au retour.

Il n'est point de novices en amour. Il jugea qu'il avait plu; un soupir soulagea son cœur; il s'embellit encore de l'espoir du succès; sa démarche devint aisée, ses mouvemens souples et gracieux. Le sourire de la volupté vint errer sur ses lèvres, et la jeune personne, bien innocente, bien incapable de réfléchir, lui sourit à son tour.

Charles tremblait qu'elle ne fût remarquée de Théodore. On est si neuf, on est si gauche quand on aime pour la première fois! Il semble que l'objet qu'on préfère ait droit aux hommages de l'univers; on ne voit que des rivaux, on ne prévoit que des obstacles. Cependant l'heure de se retirer approchait: Charles ne pouvait faire attendre sa mère. Il était dur de ne pas connaître celle qui était tout pour lui; il était cruel de ne savoir où la retrouver. Il affecta l'air et le ton de l'indifférence, en demandant à

son ami qui était cette jeune personne. On ne sait pas feindre à seize ans, et plus Charles faisait d'efforts, plus il était facile à pénétrer. Théodore, qui ne manquait pas d'usage, le plaisanta d'abord, l'encouragea ensuite, et le força ainsi à le mettre dans sa confidence. Il promit de découvrir bientôt la beauté qui avait sur lui tant d'empire, et les deux amis se séparèrent, après être convenus de se retrouver le lendemain au même endroit. Théodore alla faire son service, et Charles retourna à l'*Aigle-Noir*.

Il soupa peu, et ne dormit pas. On n'aime point impunément à cet âge. Son inconnue était plus forte que la fatigue et le sommeil. Il voyait sa chevelure blonde, sa taille svelte, son pied mignon; son œil voluptueux et timide brillait à travers les ténèbres : il voyait ce sourire enchanteur, qui avait porté dans ses veines le feu du

desir et les douceurs de l'espérance. Tantôt il tremblait de ne pas la revoir, tantôt il comptait sur l'exactitude de ses recherches; quelquefois il attribuait au hasard ce qu'il avait pris pour l'effet d'une sympathie marquée; l'instant d'après il se flattait qu'on n'attendait que son aveu pour se déclarer à son tour : enfin le jour le surprit dans ces anxiétés; il se leva, et passa chez sa mère.

Les ordres que Frédéric avait remis à Werner portaient, entr'autres choses, que sans le moindre délai il se rendrait à son commandement. On devait partir le lendemain pour Stavenow, et la famille était invitée chez le comte de Fersen : Werner seul avait accepté. La digne mère avait opposé des apprêts, des embarras; elle voulait être seule avec son fils. Une mère aime par-tout, mais les caresses les plus innocentes redoutent les témoins : on ne jouit

vraiment que dans la solitude et le silence.

Charles trouva à peine un moment vers le soir. Il court, il vole à la rue *des Arbres*. Il en parcourt les différentes allées : il va, il vient, il cherche ; il ne trouve que Théodore, et déjà l'amitié ne lui suffit plus. Il se plaint de l'absence de son amante, il se plaint avec plus d'amertume encore, quand il sait que Théodore n'a rien découvert. Ce dernier s'était engagé inconsidérément, et avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. La confiance et la présomption accompagnent toujours la jeunesse.

Charles ne pouvait se résoudre à s'éloigner ; il espérait encore voir paraître son inconnue : l'illusion parait de ses charmes celle à qui l'éloignement donnait quelque ressemblance avec l'objet de sa tendresse. Il courait au-devant d'elle, et à mesure qu'il

s'approchait, la ressemblance et l'espoir s'évanouissaient à la fois. Sa mère partait au point du jour; il n'avait que peu d'heures à passer avec elle. Il balança quelque temps entre la nature et l'amour : l'amour céda enfin à la nature, mais ce sacrifice fut le dernier.

Monsieur et madame Werner étaient à peine partis, que Charles, libre encore pendant deux jours entiers, s'occupa uniquement de son amour. Il parcourut la rue Guillaume, celle de Leipsick, il retourna *aux Arbres*, il traversa le Parc, il entra dans les églises, aux spectacles, il marcha enfin au hasard dans les différens quartiers de Berlin. Il s'arrêtait devant les maisons qui avaient un peu d'apparence, il examinait les croisées, il interrogeait les commissionnaires du coin, et n'était pas plus avancé. Il se désolait, et ne concevait pas qu'on pût vivre à Berlin,

et ne pas connaître sa belle. Ceux à qui il en parlait ne concevaient rien non plus à l'opiniâtreté d'un jeune homme qui ne se lasse pas de chercher une femme qu'il n'a vue qu'en passant, à qui il n'a point parlé, et dont il ne sait pas même le nom : ceux-là n'étaient point amoureux.

La seconde journée se passa de la même manière, et avec aussi peu de succès. Le devoir rappelait Charles au palais, et il renonça malgré lui aux plus agréables chimères. Il revenait triste et pensif, et suivait la rue aux Ours, habitée par cette espèce de femmes qui n'ont d'autre métier que de n'en faire aucun. Charles n'était pas encore corrompu. Il s'étonnait qu'elles offrissent leurs faveurs, qu'elles se prêtassent à ce que la débauche peut imaginer de plus dégoûtant, qu'elles bravassent les mauvais traitemens, l'infamie et

la misère qui les attend plus tard, et cela, pour une misérable rétribution qui fournit à peine aux besoins de la journée. Il donnait de l'argent à celles qui l'accostaient, et leur parlait raison et morale. On prenait son argent, et on se moquait de sa morale et de sa raison.

Théodore, moins délicat, sortait de chez une de ces dames, et fut stupéfait de trouver son ami prêchant au milieu de la rue. Un page missionnaire est en effet un phénomène dans toute l'acceptation du mot. Il rit aux éclats de la candeur du camarade, et lui conseilla, en l'emmenant, de prendre le monde comme il est. Charles n'entendait pas raillerie là-dessus, et citait tous les apophthegmes moraux qui lui revenaient à la mémoire. Théodore le convainquit, en le prenant par son côté faible : « Les tempêtes, lui » dit-il, purifient les airs, les poi-

» sons deviennent salutaires entre
» les mains d'un médecin habile,
» les vices qui infectent une partie
» des humains, sauvent l'autre partie
» de la contagion, et sans les filles
» de la rue aux Ours, ta belle in-
» connue et celles qui lui ressem-
» blent, ne seraient nulle part en
» sureté. Vois les travers de ton
» siècle d'un œil indifférent, jouis
» de ce qui te plaît, laisse ce qui te
» répugne, et sur-tout ne te fâche de
» rien ».

Ils allaient sortir de cette rue, lorsqu'ils s'aperçurent qu'un homme assez bien mis les suivait de très-près, et leur parlait à demi-voix. Ils prêtèrent l'oreille : on leur proposait de se joindre à des messieurs très-honnêtes qui se rassemblaient dans une maison voisine. Une assemblée d'honnêtes gens dans la rue aux Ours! Théodore sentait bien qu'un homme estimable pouvait, par fois, s'y égarer un

un quart-d'heure; mais que la probité, les talens, la décence pussent s'y réunir, voilà ce qu'il ne comprenait point.

Il proposa à Charles de voir un peu ces prétendus honnêtes gens, auxquels on s'agrégeait avec tant de facilité. Celui-ci, indifférent sur tout ce qui n'était pas amour, se laissa entraîner. Le conducteur officieux leur fit enfiler une allée longue et obscure. On arriva à un escalier difficile et étroit, qui conduisait à une porte épaisse, au milieu de laquelle était un guichet. Le guide frappa trois petits coups; un grand drôle à moustaches regarda par le guichet, et à l'aspect de l'introducteur, la porte s'ouvrit. Nos jeunes gens, un peu déconcertés par cet air de mystère, ne savaient s'ils entreraient ou s'ils reculeraient. La curiosité, et la confiance qu'inspire l'uniforme, les déterminèrent à suivre l'aventure. En

effet, il n'était pas probable qu'on fît, sans raison, un mauvais parti à deux pages de Frédéric. Ils avancèrent dans une vaste chambre magnifiquement meublée, qu'éclairaient trente bougies. Le plus profond silence y régnait, quoiqu'on y fût les uns sur les autres. On était debout, et rangé circulairement. Charles et Théodore s'approchent du cercle, et aperçoivent enfin une longue table couverte d'un tapis vert sur lequel étaient rangés des rouleaux d'or et des piles d'écus. Ils étaient dans un tripot.

Le roi de Prusse, quand il avait besoin d'argent, établissait des impôts qui pèsent également sur tous : il ne vendait à personne le droit infâme de dépouiller l'inexpérience et la faiblesse. Les maisons de jeux étaient sévèrement proscrites dans ses états, comme dans tous ceux où l'on conserve quelqu'apparence de mora-

lité. C'est d'après la sévérité connue du prince, que ceux qui transgressaient ses réglemens prenaient les précautions les plus sures pour échapper aux recherches.

On jouait, dans ce repaire, un jeu infernal appelé *trente et quarante ;* jeu à peu près égal en apparence, où il semble que l'unique bénéfice de la banque soit établi sur le refait du *trente et un,* mais où l'opiniâtre délire des perdans, et la timidité de ceux que la fortune favorise, doivent, à la longue, attirer tout du côté du banquier. C'est là que se rassemblent l'opulence et la misère, le maître et le laquais, l'insensé qui a volé son père, le père trop faible pour résister à ses passions, l'escroc, le filou, les fripons de toute espèce que la société rejette de son sein; c'est là que l'ivresse d'une joie folle, et que les convulsions du désespoir se développent

alternativement sur tous les visages ; c'est là que l'honnête homme égaré vide d'abord sa poche, use ensuite de ses ressources, en vient aux moyens honteux, s'endurcit le cœur, oublie ses devoirs, les liens de l'amitié, ceux du sang, et perd enfin l'honneur, et quelquefois la vie. Et il est des pays où ces antres sont publiquement ouverts, et où ils sont protégés !

Charles et Théodore s'amusèrent quelque temps des bizarreries de la fortune. Plusieurs coups brillans les éblouirent, ils furent tentés de courir les hasards : ils résistèrent cependant. On expose difficilement son premier écu ; celui-là perdu, il est impossible de prévoir où on s'arrêtera. Tous deux convoitaient l'or qui était étalé devant eux, tous deux avaient la main sur leur argent ; Théodore cède le premier : il jette un reichs-tahallr sur le tapis.

Il gagne, il double, tous ses coups sont heureux. Charles n'est plus maître de lui; il joue, et gagne aussi : en une demi-heure ils font soixante frédérics. Il semble que la fatalité, toujours aveugle, devine, démêle ses victimes, et se fasse un plaisir cruel de les séduire par l'appât du gain.

Nos jeunes gens, étourdis par des succès qui passaient leurs désirs, en auraient suivi le cours, si le coucher du roi ne les eût rappelés. Ils sortirent en regrettant le temps qu'ils allaient donner au devoir. Ils étaient moins sensibles à leur bonheur présent, qu'aux bénéfices immenses qu'ils se promettaient encore. La cupidité régnait déjà dans deux cœurs qui ne devaient connaître que des sentimens doux : ce n'étaient plus les mêmes hommes.

Charles, fatigué de projets établis sur sa fortune à venir, s'endormit enfin. L'amour, qui peu d'heures

auparavant était sa seule affaire, fut subordonné à la frénésie qui s'emparait de lui. Il négligea le bonhomme Brandt, ne vit presque plus monsieur d'Herleim, oublia tout-à-fait monsieur de Fersen, chez qui il devait aller, et ne parut devant le roi que lorsqu'il y fut absolument obligé. Avait-il un moment à lui, il courait au tripot; pouvait-il se dispenser d'une partie de son service, il courait au tripot; l'adjudant lui reprochait sa tiédeur, il s'en consolait au tripot. Le tripot, toujours le tripot.

Le bon hussard ne se doutait de rien. En apprenant à jouer, Charles avait appris à mentir, et quand son vieil ami se plaignait de ses longues absences, il avait toujours une défaite qui lui fermait la bouche. Cependant il semblait avoir fixé la fortune. Malgré la manière folle dont il jouait son argent, à la fin du

premier mois il avait cinq cents frédérics. Théodore, à peu de chose près, avait été aussi heureux.

Une somme aussi forte est du poison entre les mains de deux jeunes gens. A quoi l'employer, quand on est logé, vêtu, nourri? C'est au vice qu'appartient l'argent que le vice procure, et un excès mène toujours à un autre. En passant et repassant dans cette malheureuse rue *aux Ours*, Charles s'accoutuma insensiblement à l'impudence de ces femmes qui l'avaient d'abord révolté; la beauté timide de son inconnue avait perdu tous ses droits, l'amour délicat lui parut un travers, il avait de l'or, il voulut des plaisirs faciles. Arrête, infortuné, tu te perds........ Le mal est fait. Deux de ces misérables sont tirées de la fange, elles habitent un logement agréable, leur ameublement est recherché, la soie et les dentelles les couvrent, et des lèvres flétries recueillent les pre-

miers baisers de l'innocence. C'est entre ces créatures et le jeu que se partageaient Charles et Théodore.

On voit avec douleur un enfant qui donnait de si belles espérances, exposer son état et sa réputation. Puisse au moins son exemple être utile à ceux qui peuvent rétrograder encore! Une liaison dangereuse a égaré Charles : jeunes gens, apprenez à choisir vos amis.

## CHAPITRE IX.

### *Suite d'erreurs; l'inconnue reparaît sur la scène.*

Brandt ne voyait presque plus son Baron; il n'avait Hantz que la nuit et aux heures des repas; il était désoeuvré, et s'ennuyait à la journée. Il jugea que la société lui était nécessaire, et il se lia avec quelques soldats du régiment des gardes.

gardes. Ils passaient les après-dîners dans un petit cabaret situé derrière l'église de Jérusalem. Là, on pouvait boire, chanter, jurer, sans être entendu du palais; et par un hasard assez singulier, Charles et Théodore, qui craignaient avec plus de raison l'œil vigilant de leurs chefs, avaient logé leurs princesses dans le même quartier.

Un jour le roi fit manœuvrer son régiment plus long-temps que de coutume. Brandt, toujours exact à l'heure, attendait ses compagnons. Il n'aimait pas à boire seul, et comme il faut passer le temps à quelque chose, il s'amusait, en fumant sa pipe, à feuilleter quelques gazettes aussi plattement insignifiantes à Berlin qu'ailleurs. *Eine l'uzer* (1), entr'autres, mérita son attention : son style d'antichambre

(1) Le *Fanal*, qui n'éclaire personne.

le mettait tout juste à sa portée. Le docte rédacteur, par égard pour ses abonnés, que la lecture des nouveautés eût pu trop appliquer, réimprimait très-exactement les précédens numéros de ses confrères, quoique son prospectus eût, selon l'usage, promis *monts et merveilles;* et quand il n'avait rien à prendre aux autres, il farcissait sa petite feuille des petits vers rocailleux d'un petit poëte de société (1), qui se gonflait du plaisir d'être imprimé *tout vif,* et de celui sur-tout de dire du mal de gens qui ne pensent pas à lui, et qui ne sont pas réduits encore à cacher leurs opuscules dans une méchante gazette.

Les bâillemens prirent à Brandt, bien qu'il eût fait toute sa vie le plus grand cas de ce genre de

(1) Baourd, ou Balourd.

poësies, notamment des devises rimées des marchands de bonbons. Pour ne pas s'endormir tout-à-fait, il se leva, se promena de long en large dans la salle enfumée, et, fatigué de se promener, il fut s'asseoir à la croisée. Les premiers objets qui s'offrirent à lui furent Charles et Théodore, marchant d'un air affairé, et tournant de temps en temps la tête de manière à faire croire qu'ils ne se souciaient pas d'être vus. Le bonhomme, naturellement franc, avait pris pour argent comptant tous les contes qu'il avait plu à monsieur Charles de lui faire. Cependant les précautions des deux pages, la rapidité de leur marche, une sorte de contrainte, qui ne leur était pas ordinaire, le frappèrent, et lui donnèrent l'idée de les suivre. Il sortit, rasa les boutiques, se tint à une distance convenable, et les vit entrer dans

une maison d'assez mince apparence. La prudence et la politesse voulaient qu'il s'informât, dans le voisinage, de ceux qui habitaient cette maison, de leur conduite, de leurs habitudes, sauf à prendre ensuite les mesures nécessaires; mais Brandt, qui était aussi fin que le rédacteur du *Fanal*, et à-peu-près aussi poli, entra droit après les pages, monta sur la pointe du pied, et tomba comme une bombe dans l'appartement où ces messieurs se disposaient à prendre leurs ébats.

La confusion de Charles est inexprimable; il rougissait, balbutiait, se trahissait. Théodore, qui ne perdait pas aisément la tête, aborda Brandt d'un air aisé, le présenta comme un militaire respectable à la baronne Ferlick et à la baronne Ferlock, qui voulaient bien les recevoir pendant que leurs époux étaient à leur garnison. Charles, un peu remis, com-

menta, paraphrasa l'histoire; et Brandt, confus à son tour de sa précipitation et du jugement qu'il avait porté, fit de très-humbles excuses à ces dames, et se retirait avec une profonde révérence. La baronne Ferlick, qui avait eu des relations avec la moitié de l'armée prussienne, et qui aimait toujours la soldatesque et le ton grivois, répondit très-lestement au compliment de Brandt, le fit asseoir, sans autre formalité, à une table sur laquelle était une très-jolie collation, et s'assit elle-même sur les genoux de Charles. Théodore présenta la main à la baronne Ferlock avec un respect et un sérieux qui firent rire tout le monde à gorge déployée, à l'exception de Brandt, qui ne savait de quoi on riait, et qui ne s'en embarrassait guère.

Les deux Baronnes, que deux ou trois mots à l'oreille avaient mises

au fait, soutinrent assez bien leur personnage pendant quelques instans. Le vin fameux du Rhin monta bientôt la conversation sur le ton plaisant. Quelques mots des halles, quelques jurons échappèrent par-ci par-là. Les deux pages alors serraient vivement le pied de leurs princesses, et les ramenaient à l'ordre; *Chassez le naturel, il revient au galop.* Le moment d'après, les jurons repartaient de plus belle. Brandt était un peu étonné; jamais la baronne de Felsheim n'avait parlé ce langage; mais il n'était pas impossible que ce fût celui des baronnes de Berlin : ce pouvait être un ton de cour. Ces dames d'ailleurs étaient si bien logées et si bien mises, les deux pages étaient si réservés avec elles, qu'il n'était pas possible d'avoir des soupçons.

Cependant deux ou trois baisers assez vifs, appliqués sur les joues

rosées de Charles par la baronne Ferlick, parurent un peu extraordinaires au bonhomme ; mais il réfléchit que ces caresses d'une femme moins jeune que le page, pouvaient n'être qu'amicales ; que d'ailleurs ces dames avaient un petit coup dans la tête, et qu'une baronne en cet état devient un peu femme du peuple ; qu'à tout prendre enfin il fallait tôt ou tard que Charles payât le tribut à l'amour, et qu'une Baronne est le fait d'un Baron. Il se retira discrétement, charmé des politesses et de la popularité des deux dames, et félicita, en sortant, son jeune ami de la jolie connaissance qu'il avait faite.

Le brave homme, en s'en allant, pensait que les bonnes grâces du roi, et la bienveillance d'une femme titrée, ne pouvaient manquer de faire incessamment de Charles un personnage distingué. Il avait vu mourir le père,

il se croyait certain de voir l'élévation prochaine du fils; cette idée le rajeunissait, et lui montait l'imagination. Il rentra aussitôt chez lui, et, pour ne pas perdre un beau moment d'enthousiasme, il prit la plume, et écrivit la lettre suivante :

« MADAME, ET TRÈS-HONORÉE
» PROTECTRICE,

» Notre petit Baron devient tous les
» jours plus beau et plus rangé. Il passe
» ses heures perdues chez les baron-
» nes Ferlick et Ferlock, dont les ma-
» ris sont à l'armée, et qui sont assez
» jolies, quoiqu'un peu sucées. Elles
» jurent quelquefois, ce qui leur donne
» beaucoup de grâce; et elles servent
» d'excellentes collations, ce qui vaut
» mieux encore. La baronne Ferlick,
» qui est connaisseuse, a pour Charles
» une affection toute particulière, et
» je vous réponds que ce garçon-là
» ira loin ».

Madame Werner était sortie lorsque la lettre arriva. Le commandant de Stavenow l'ouvrit, et ne fut pas trop de l'avis de Brandt sur le compte des prétendues Baronnes. Des femmes bien nées qui logent dans le quartier de Jérusalem, qui reçoivent des pages en l'absence de leurs maris, qui leur donnent des collations et qui jurent, lui paraissaient furieusement suspectes. Il compulsa le nobiliaire des Marches de Brandebourg, et n'y trouva ni baron Ferlick, ni baron Ferlock : il sut alors à quoi s'en tenir. Il supprima la lettre du hussard, pour ne pas alarmer sa femme, qui, ayant toujours été sage, croyait fermement qu'un jeune homme devait parvenir jusqu'à l'âge de trente ans sans faire de sottises. Werner, qui connaissait le monde, était plus indulgent, et se sentait disposé à fermer les yeux sur une passade qui ne blesserait ni les mœurs publiques, ni les convenances.

Il voulait s'assurer au moins que les galanteries de Charles fussent de ce genre. Brandt n'avait ni l'adresse, ni l'usage nécessaires pour apprécier tout cela : il écrivit directement à l'adjudant d'Herleim.

Il le priait de laisser aller les choses, si ces femmes étaient de celles qu'un galant homme peut voir sans se déshonorer. Si au contraire, ce qui lui paraissait vraisemblable, c'étaient de ces créatures à qui des pages peuvent très-bien convenir, mais qui ne conviennent à personne, il le pressait d'arrêter le désordre, et de mettre le jeune homme en prison.

Les deux pages ne se doutaient pas que Brandt eût écrit, et ils se livraient en toute sécurité aux écarts et aux excès d'une jeunesse déréglée. Charles, celui dont le naturel était le plus heureux, avait quelquefois réfléchi à la suite des pertes assez considérables qu'il avait essuyées au tripot. La

fortune se lassait déjà de le favoriser, et le malheur est souvent un grand maître. Des réflexions, il passa aux regrets, et ensuite au dégoût de la vie qu'il menait. « Nous sommes des » dupes, disait-il à Théodore; faits » pour sentir et pour inspirer un pen- » chant honnête, nous ne connaissons » encore que la brutalité. Mon incon- » nue m'a souri, et ce sourire, cette » aimable rougeur, dont ces créatures » n'ont pas même conservé d'idée, me » poursuivent jusque dans leurs bras. » Eh! que trouvons-nous auprès d'elles? » une complaisance aveugle et stu- » pide; point d'éducation, nulle sen- » sibilité, un esprit grossier, et des » faveurs banales qui n'ont aucun » prix quand on les achète. Les plai- » sirs des sens ne sont rien quand le » cœur reste froid. Le cœur, mon » ami, le cœur; c'est là qu'il faut en » revenir quand on veut être heu- » reux ». Il pouvait l'être encore, s'il

eût suivi la voix intérieure qui lui parlait avec tant de force ; mais Théodore avait pris sur lui un ascendant qu'il ne pouvait vaincre.

Théodore n'était pas né méchant, il aimait sincèrement son ami ; mais son cœur était gâté, et la sagesse n'était à ses yeux qu'un ridicule. Il riait des scrupules de Charles, le plaisantait si agréablement, déraisonnait avec tant de grâces, présentait le vice sous des formes si séduisantes, que le faible Baron passait, à son gré, des remords à une chute nouvelle. Un incident imprévu faillit détruire l'empire de Théodore, et rendre Charles à lui-même, et pour jamais. Il sortait du manége, et traversait la place d'armes ; un équipage brillant le coupe ; son œil se porte dans le fond du carrosse : c'est son inconnue qu'il voit, qui passe comme l'éclair, mais qui le reconnaît, et qui avance la tête pour le revoir encore. Femme honnête et

sensible, tu ne soupçonnes pas que cette figure enchanteresse cache une ame dépravée !

Charles, étonné, hors de lui, s'arrête, regarde, soupire, et la voiture est déjà loin. Il court autant que ses forces le permettent, il suit l'objet qu'il a un moment oublié, mais qu'il n'a pas cessé d'aimer. L'équipage tourne, prend une autre rue; Charles arrive, tout a disparu, et il ne sait plus quelle route tenir. Pas de livrée, pas d'armoiries, nul renseignement à prendre : Charles est au désespoir. « Elle est » encore à Berlin, je la découvrirai, » disait-il, se cachât-elle à tous les » yeux. Je suis aimé, je le crois, je me » plais à le croire; et dussé-je n'en » jamais rien obtenir, sa tendresse sera » pour moi la félicité suprême. C'en » est fait, ces viles prostituées ne me » reverront plus ».

Son mauvais génie, Théodore, l'aborda en ce moment, et se servit de

ses argumens ordinaires. L'impression que l'inconnue avait produite était trop forte pour que rien alors pût la balancer. Théodore fit de vains efforts pour le persuader de retourner chez leurs maîtresses : il l'entraîna au tripot.

La séance fut cruelle ; le sort poursuivit les deux amis avec un acharnement qu'ils n'avaient pas encore éprouvé. Le malheur leur ôta bientôt le jugement et la raison. Des poignées d'or passaient de leur poche sur le tapis, et du tapis à la banque. Plus ils perdaient, plus ils se laissaient égarer par l'espoir dangereux de rétablir leurs affaires. Leur ruine fut complète ; ils laissèrent jusqu'à leur dernier écu, et ils sortirent en maudissant leur fatale imprudence.

Théodore chercha à s'étourdir un moment dans le sein de la débauche. Charles alla porter sa douleur sur les bords de la Sprée. « J'avais, disait-il,

» une somme qui passait de beaucoup » mes besoins et mes désirs ; j'en pou- » vais employer une partie à faire » chercher ma céleste inconnue ; il » me serait resté de quoi être heureux » long-temps, de quoi ajouter au bien- » être de ce brave, de ce digne Brandt, » qui a tout fait pour moi. J'aurais été » en paix avec ma conscience ; j'aurais » acquis de nouveaux droits à l'amitié » des uns, à l'estime des autres, et je » n'ai plus rien......... rien ; il ne me » reste que d'impuissans regrets........ » Malheureux que je suis » ! En parlant ainsi, son sang s'allumait davantage, son cœur se froissait, et cependant il n'avait à se reprocher encore que l'abus de l'opulence, et la perte de quelqu'argent qui ne coûtait rien à sa respectable mère.

Le grand air, la fraîcheur de la soirée, le calmèrent insensiblement. Il rentra au palais, profondément affecté, mais assez tranquille. Il ne dormit pas :

le sommeil et les passions n'habitent pas ensemble. Le matin il alla faire son service chez le roi, et de là il passa chez Brandt : il l'avait oublié quand il roulait sur l'or; l'infortune le rapprocha de lui.

Il était sans un sou, il ne pouvait se passer d'argent; il n'hésita pas à en demander : il n'en avait pas pris depuis long-temps. Le bonhomme lui donna une douzaine de ducats, et lui recommanda de les bien ménager. Ils causèrent affectueusement, et déjeûnèrent ensemble. Charles, très-décidé à réformer sa conduite, et se croyant bien sûr de lui, quitta le vieux soldat pour aller monter à cheval. Théodore était aussi au manége. Cruel jeune homme! que tu as fait de mal! que tu vas en faire encore!

Piqué du revers qu'il avait éprouvé, Théodore, après avoir passé quelques minutes chez leurs maîtresses, était allé au palais. Il avait emprunté

sept

sept à huit frédérics à cinq ou six de ses camarades, et il avait été les jouer, et les perdre. Furieux de ce dernier échec, et incapable de se corriger, il brûlait de jouer encore. Il n'avait pas de fortune, et ne connaissait que Charles qui pût alimenter cette fureur : il lui demanda ce qu'il avait. Charles, sans défense, lui donna sa bourse, et une demi-heure après, la banque avait tout dévoré.

Notre jeune Baron ne se repentit pas d'avoir obligé son ami. Il n'avait pas joué ce jour-là, et se trouvait assez bien avec lui-même; mais il ne savait comment s'y prendre pour tirer une seconde fois de l'argent du hussard. Le revenu de sa mère était borné; elle avait ajouté à la première somme les quarante frédérics dépensés à l'*Aigle-Noir;* il n'y avait pas d'apparence qu'elle pût fournir à de semblables prodigalités; Charles

d'ailleurs n'avait aucun besoin réel qui légitimât la demande de nouveaux fonds : il fallait donc se restreindre.

Cependant un jeune homme, un page, doit avoir quelque chose dans sa poche. Charles surmonta sa timidité; il retourna chez Brandt, et lui déclara ingénument qu'il avait prêté ses ducats à son camarade. Il se garda bien de lui dire l'emploi que Théodore en avait fait, et cette réserve le jeta dans de nouveaux périls. Le bon sens du brave homme suffisait peut-être pour maintenir et fortifier ses résolutions chancelantes. Charles sentait sa faiblesse, et devait chercher un appui. Un amour-propre déplacé l'empêcha de s'ouvrir à son vieux ami. Il prit dix frédérics, et sortit, décidé à résister aux insinuations de Théodore. Il passa le reste de sa matinée avec monsieur d'Herleim, qui l'accueillit avec sa

bonté ordinaire, et l'après-midi il eut quelqu'envie d'aller voir le comte de Fersen; mais depuis trois mois qu'il était à Berlin, il n'avait pas paru chez lui, quoiqu'il en eût reçu l'ordre de sa mère, et que cet officier l'y eût invité lui-même : il craignit une mercuriale, et s'alla promener dans la rue *aux Arbres*.

Son inconnue n'y était pas; il s'ennuya bientôt de la promenade. Il aborda quelques-uns de ces hommes qui ouvrent la portière à ceux qui montent en carrosse, ou qui en descendent; il leur dépeignit celle qu'il cherchait, sa voiture, ses chevaux; il promit un salaire honnête à celui qui lui en donnerait quelques indices; et, toujours occupé de son inconnue, quelquefois pensant à sa mère, l'instant d'après réfléchissant aux inconvéniens, aux dangers du jeu, il parcourut encore le parc et les principales rues.

Il marchait au hasard et sans dessein. Il était incapable de commettre une faute qu'il aurait prévue et méditée ; mais son imagination ardente l'emportait avant qu'il eût réfléchi. Sans s'en apercevoir, et par une espèce d'instinct machinal, il approchait de la rue aux Ours ; il s'en éloignait avec une sorte de frayeur ; il y revenait par un détour : une force irrésistible le poussait malgré lui. Deux fois il s'arrêta devant le tripot ; deux fois, frappé d'une terreur subite, il s'éloigna à grands pas. Il fallait sortir de cette détestable rue ; il fallait fuir, et n'y revenir jamais : il le sentait, et n'en eut pas le courage. Il revint une troisième fois ; il pensait à la somme qu'il avait perdue, et qu'il pouvait regagner en une taille. Cependant il était retenu encore par la crainte d'essuyer des pertes qu'il ne pourrait cacher ni à Brandt, ni

peut-être à sa mère. « C'est un parti » pris, dit-il enfin, je ne jouerai pas, » mais je peux me procurer le plaisir » de voir la partie. Que risquai-je? » je suis sûr de moi ». En finissant ces mots, il était dans le coupe-gorge.

Théodore avait fait ressource; il jouait, et la fortune lui était favorable. Il montra à Charles son chapeau plein d'or et d'argent. « Pourquoi ne gagnerais-tu pas comme » moi, lui dit-il? nous avons toujours perdu ou gagné ensemble. » Tu n'as que quelques frédérics, » hasarde cette bagatelle; si tu n'es » pas heureux, tu disposeras à ton » tour de ma bourse ». Il n'en fallait pas davantage pour déterminer un malheureux qui était déjà à demi vaincu. Charles joua, et perdit tout. Il s'en affecta peu; Théodore était toujours en veine. Il reprit les douze ducats qu'il lui avait prêtés le matin,

et après quelques alternatives, ils disparurent encore.

Ce fut alors qu'il se reprocha amèrement sa faiblesse. Il fallait encore avoir recours à Brandt, avouer son inconduite, et peut-être éprouver un refus. Quelle humiliation ! le moyen de s'y résoudre ! C'était pourtant le parti le plus sage : il préféra de courir après son argent. Il emprunta quelques pièces d'or à son ami, en se jurant sur son honneur, et par son inconnue, de ne plus remettre les pieds dans cette maison infernale, s'il réparait ses pertes. Vain espoir. Bientôt il fut réduit à emprunter encore. Sa raison s'altéra à mesure qu'il perdait : il ne connut plus de bornes. Il devait cinquante frédérics à Théodore, et il lui en demandait encore.

La chance avait tourné. Théodore s'était *coulé* aussi rapidement qu'il s'était refait. Une sombre fureur

s'empara alors de Charles ; il sentit la profondeur de l'abyme où il s'était jeté : il ne restait pas chez Brandt beaucoup au-delà de ce qu'il devait. Il sortit l'œil égaré, la démarche chancelante ; sa main, passée sous sa chemise, serrait, meurtrissait son sein. « Voilà donc, disait-il d'une » voix étouffée, voilà donc les tour- » mens qu'éprouvent les joueurs ! » et on peut jouer ! et on peut tout » sacrifier à ce penchant destruc- » teur » !

Théodore, toujours léger, toujours irréfléchi, ne connaissait pas ces retours qui annoncent au moins un cœur honnête et sensible. Il cherchait à consoler Charles en lui montrant un avenir plus heureux. « Non, » répondait celui-ci, je ne me par- » donnerai jamais. Ma mère se prive » pour moi des plus simples jouis- » sances, et quels sont les fruits de » ses sacrifices ! Ce qu'elle épargne

» pour me faire paraître convenablement dans le monde, va s'engloutir dans cette caverne. Je suis » un ingrat, un monstre..... Ah! ma » mère!.... ma mère!.... ».

Théodore lui opposait tous les moyens, lui présentait toutes les ressources que lui fournissait une imagination fertile en expédiens. Il lui promit de ne pas exiger le paiement des cinquante frédérics avant le temps où il pourrait commodément les lui rendre. Il le pressait de reprendre la fermeté qui convient à un homme, et de se montrer supérieur à l'adversité. Charles écoutait sans entendre. Il suivait Théodore, la tête baissée sur sa poitrine; il ne proférait pas un mot; un ver rongeur le dévorait.

Monsieur d'Herleim venait de recevoir la lettre de Werner. Il pensa absolument comme lui, à la réserve des voies de rigueur qu'on lui conseillait

seillait d'employer. Ces moyens lui paraissaient dangereux avec un jeune homme emporté, que le châtiment aigrirait, et ne ramènerait pas. D'ailleurs il ne pouvait le mettre en prison sans rendre compte au roi de ses motifs. Ce prince n'était pas indulgent; Charles était au mieux avec lui, et un aveu de cette nature pouvait le perdre dans son esprit. Monsieur d'Herleim se flatta qu'une réprimande sévère et des conseils sages suffiraient avec un jeune homme qui était né bon, et qui ne pouvait avoir contracté encore l'habitude du vice. Il fit venir le jeune page, et l'interrogea sur les prétendues baronnes. Le moment était favorable. Charles, accablé sous le poids du remords, ne pensa pas à dissimuler. Il avoua cette faute avec une franchise, une candeur, qui ne permirent pas à monsieur d'Herleim de porter plus loin la sévérité qu'il avait mise d'abord.

dans son maintien et son langage. Il attribua à la honte d'une semblable liaison, le repentir et la confusion de Charles : il ignorait qu'il eût d'autres torts aussi graves peut-être. Il fut touché de son état, et lui parla en père mécontent, mais désarmé et sensible. Charles, touché jusqu'aux larmes par des marques de bonté dont il ne se sentait pas digne, fut prêt à faire la confession entière de ses erreurs, et à en solliciter le pardon. Cette idée seule soulageait son cœur; il se sauvait, s'il l'eût suivie : mais il sentit qu'un mot livrait à des peines infamantes ceux qui tenaient le tripot, et peut-être ceux qui le fréquentaient. Le rôle de délateur répugnait à sa délicatesse. Il se tut, et se retira.

Monsieur d'Herleim savait combien peu la jeunesse a d'empire sur elle-même. Il était bien persuadé que Charles était sincère en ce moment,

mais il ne voulait pas l'exposer à une chute nouvelle. Il jugea que le moyen de la prévenir, était de sévir contre les deux femmes. Il n'avait pas leur adresse, Werner n'avait pu la lui donner; mais il avait indiqué Brandt, et monsieur d'Herleim l'envoya chercher.

Le hussard ne savait à quoi attribuer un message de cette importance. Quoiqu'il eût assez bonne idée de lui-même, il ne concevait pas que sa présence fût nécessaire à la cour. Cependant il passa à la hâte la chemise blanche, l'uniforme des dimanches, et il courut chez l'adjudant du roi.

Celui-ci lui reprocha sèchement de ne pas surveiller les démarches du jeune homme qu'on lui avait confié. Il lui apprit que les baronnes Ferlick et Ferlock étaient des malheureuses, qui avaient exposé la réputation de Charles, et qui auraient fini par ruiner

sa santé. Il le rendit responsable de toutes ses actions, et le menaça de son ressentiment, si Charles se livrait à de nouveaux excès.

Brandt, étourdi d'une mercuriale aussi vive, perdit l'usage de la parole. Il resta cloué sur le parquet, la bouche ouverte, la main à son bonnet, et monsieur d'Herleim eût péroré une heure, qu'il n'eût pas pensé à l'interrompre. Il était enragé contre les Ferlick et les Ferlock, envers qui il s'était confondu en politesses, et sa fureur, pour être concentrée, n'en était pas moins sensible. Ses joues étaient pourpres, ses sourcils froncés se touchaient, sa moustache s'agitait dans tous les sens, ses yeux ressemblaient à deux escarboucles. Le sérieux de monsieur d'Herleim ne tint pas contre cette figure grotesque; il se tourna pour rire, et termina l'entrevue en prenant la demeure exacte de mesdames Ferlick et Ferlock.

Dès que le hussard fut sorti, l'adjudant écrivit au lieutenant de police, le pria de faire enlever ces filles, de les enfermer à l'hôpital, et de séquestrer leurs effets. Quelque diligence que fît la police, un autre en fit encore davantage.

Brandt n'était pas homme à souffrir que deux gourgandines eussent dérangé Charles, et se fussent moqué de lui. Il leur devait en outre la boutade de l'adjudant, et ne pouvant se mesurer avec un officier de marque, il alla passer sa colère au quartier de Jérusalem. Il arriva chez nos nymphes, pouvant à peine jurer, tant il était essoufflé et furibond. Il commença l'explication à grands coups de pied dans le derrière, cassa les vitres et les meubles, déchira les satins et les dentelles, en frotta les lambeaux à la plaque de la cheminée, et fit autant de dégât que le plus violent incendie. Il est dans toutes les grandes villes

de ces femmes qu'on a vues dans la boue, à qui on a fait bassement la cour, et qu'on devrait bien traiter de la même manière.

Ferlick et Ferlock tenaient beaucoup à leur mobilier, quoiqu'il ne leur eût pas coûté cher : l'exécution militaire de Brandt les anima à leur tour d'une fureur surnaturelle. Les pelles, les pincettes volent à la tête du hussard; des juremens épouvantables, poussés d'une voix aigre, se mêlent aux siens, et font *le dessus*. Brandt, que rien n'intimide, va son train, et brise sans miséricorde jusqu'à la dernière pièce. Ferlick alors, la grande, la valeureuse Ferlick, lui imprime ses dix ongles sur la figure, et Ferlock s'attache à des parties plus délicates encore. De deux tours de poignet, Brandt les envoie rouler sous un lit, et des cris perçans se font entendre, et ce vacarme infernal, qui s'entendait d'un bout de la

rue à l'autre, ameute les passans et les voisins.

Bientôt ces demoiselles, à qui le désespoir n'avait pas ôté le jugement, craignirent les suites ordinaires de ces scènes scandaleuses. Elles connaissaient les manières brusques de la police, et n'ayant plus rien à craindre de Brandt, qui n'avait plus rien à détruire, elles songèrent à leur sureté.

Elles se disposaient à sortir, à se glisser dans la foule, et à disparaître à la faveur de la nuit, lorsque la Ferlick aperçut, à la lueur des flambeaux, un limier de police, suivi de dix à douze estaffiers. Tout est perdu! s'écrie-t-elle, et elle se sauve au grenier. Tout est perdu! répète la Ferlock, et elle se jette dans la cave. Brandt s'imagine que la garde arrive pour rétablir l'ordre, et arrêter le tapageur. Il croit qu'il vaut mieux être

pris pour la partie plaignante que pour la partie coupable ; il ferme la porte à double tour, il s'affuble d'un jupon piqué, d'une robe de *gros de Naples*, il cache son front chauve sous un *battant-l'œil*; il couvre sa moustache d'un voile de gaze noire, il se jette dans un fauteuil, un éventail à la main, et répète, devant les débris d'une glace, les airs d'une femme au désespoir.

L'inspecteur et *ses observateurs*, que le public mal élevé confond sous le nom de *mouchards*, avaient eu quelque peine à se faire jour à travers la foule. Ils arrivèrent enfin à la porte de la maison, où on laissa deux drôles éprouvés pour arrêter les fuyards, et le reste de la *pousse* monta à l'appartement. Deux fois ces mots terribles, *de par le roi*, avaient sifflé à travers la serrure : Brandt, qui voulait jouer la petite santé, les attaques de nerfs, et qui craignait

l'effet de sa voix rauque, ne bougeait et ne soufflait pas. Deux ou trois coups de pied font sauter la porte, on entre, et on trouve une guenon grosse et courte, à tournure hétéroclite, en robe déchirée, en jupon blanc-sale marqueté de suie de cheminée, se frappant la tête sur ses genoux, et jouant à outrance de l'éventail. Ces messieurs ne doutent pas qu'ils n'aient trouvé l'abbesse du lieu, ou quelqu'autre appareilleuse. Quatre des plus vigoureux empoignent cette beauté mâle, l'emportent malgré ses efforts, la jettent dans un carrosse de place, et la tiennent immobile sur son banc.

L'inspecteur continuait ses recherches avec une vivacité et un zèle vraiment dignes d'éloges. Les infortunées Ferlick et Ferlock furent trouvées à la fin, mais dans un état déplorable. Ferlick s'était tapie dans un tas de charbon, et était noire de

la tête aux pieds; Ferlock avait sauté dans une futaille défoncée où on avait mis de la lie de vin, et elle était rouge depuis la ceinture jusqu'en bas. Elles furent saisies, et traînées à la voiture, au milieu des huées et des ris immodérés des spectateurs.

Les ténèbres les empêchèrent de reconnaître leurs vêtemens, qui couvraient la maman Brandt. Elles la prirent pour quelque femme de l'*état*, que l'inspecteur avait ramassée en route. Brandt, de son côté, n'avait garde de se faire reconnaître. En qualité d'ancien militaire, il eût été traduit devant le gouverneur de Berlin, l'officier le moins traitable des états prussiens : il craignait la bastonnade et le cachot. Il jugea que, puisqu'il était pris, le parti le plus prudent était de voir venir.

La voiture s'arrêta à la porte de l'hôpital. Ferlick et Ferlock connaissaient le local, et se rendirent d'elles-

mêmes à la salle qu'elles habitaient ordinairement. Le hussard, qui ne savait où il était, ni ce qu'on voulait faire de lui, restait dans le carrosse, et attendait avec assez d'inquiétude le dénouement de l'aventure.

L'inspecteur tira à part une petite vieille ratatinée, bossue, borgne et boiteuse, mais ferme et têtue, et qui gouvernait la maison : « J'ai encore là, » lui dit-il, une femme que je vous » recommande ; c'est une maîtresse » commère : vous ferez bien de pren- » dre des précautions. Il est tard, je » reviendrai demain prendre les noms » et les qualités de vos nouvelles pen- » sionnaires, et je rédigerai mon procès- » verbal ».

Les quatre hommes qui avaient contenu Brandt, le descendirent, le portèrent sous la première porte, lui firent passer le second guichet, et le laissèrent au milieu de cinq à six femmes qui, bien que luthériennes, et

étrangères à toute espèce d'institution monastique, vivaient en communauté, d'une manière régulière et édifiante.

La supérieure portait une lanterne sourde, et ordonna à Brandt de la suivre. Il s'aperçut alors qu'il était dans une maison de filles. Il s'applaudit de ne s'être pas fait connaître ; il se promit bien d'avoir bon marché de cette garde femelle. Cependant il fallait, avant d'agir, arranger un petit plan d'évasion. Il suivit donc la supérieure, en observant exactement les lieux par où on le faisait passer.

On lui fit descendre une trentaine de marches qui conduisaient sous une voûte étroite et longue, au bout de laquelle était une petite porte de quatre pieds de haut et de six pouces d'épaisseur. La supérieure fait crier d'énormes verroux, la porte s'ouvre, et à la faible lueur de la lanterne, Brandt distingue un méchant lit, un pot-à-l'eau, un rouet, une quenouille et une ample

provision de chanvre. Il fait un saut en arrière : « Dis donc, vieille sorcière, » où diable me fourres-tu là ? — Pas » de raison, entrez, reprend la supé- » rieure, un peu étonnée de la voix » forte de sa prisonnière. — N'as-tu » pas dans ta maison de logement plus » gai que cela ? — Entrez, vous dis- » je, repentez-vous, priez, et travail- » lez. — Va-t-en au diable, toi, ton » eau, ton sermon et ta filasse. — Ah ! » la malheureuse, elle mourra dans » l'impénitence finale » ; et la vieille se met en devoir de pousser Brandt dans le cachot. Celui-ci se retourne, et lui applique une taloche sur l'oreille. « Ah, rebellion ! tu paieras ce » soufflet-là, s'écrie la geolière », en reculant à son tour, et lâchant une porte à serrure saillante, qui coupait le souterrain par le milieu, et que Brandt n'avait pas vue, parce qu'elle était arrêtée contre le mur.

Brandt enfermé, seul, sans lumière,

se moquant des menaces de la supérieure, et bravant toutes les sœurs du monde, Brandt, fatigué des exploits de l'après-dîner, gagna son grabat en tâtonnant. Il se déshabilla, et n'ayant plus son bonnet, il garda le battant-l'œil de la baronne Ferlock. Il remua une paillasse humide, il fit un traversin de son gilet et de son pantalon, un drap de sa robe de *gros de Naples*, et un couvre-pied du jupon piqué. Il se tourna le nez au mur, pour éviter les vents coulis, qui venaient par-dessus et par-dessous la porte, et il s'endormit très-tranquillement, après s'être promis de prendre les clefs de la sœur qui lui apporterait son déjeûner, de la mettre elle-même sous les verroux, et de s'échapper à petit bruit, pour éviter tous démêlés avec monsieur le gouverneur.

La supérieure, outrée de la tape qu'elle avait reçue, s'était hâtée d'assembler la communauté. Elle donna

à cet outrage la tournure importante qui devait fixer l'attention, le caractère effrayant qui devait porter à des mesures extraordinaires; enfin elle prouva la nécessité d'un exemple avec l'éloquence du ressentiment.

Le conciliabule nocturne, après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit, arrêta ce qu'on pouvait décider sans l'intervention du ciel : ce fut de consulter les statuts sur la peine due à un crime inoui jusqu'alors dans la maison. Le bouquin poudreux est tiré de son étui; la supérieure, ses lunettes braquées, l'ouvre, le compulse, le commente, l'interprète, et deux balais neufs sont apportés sur la table de la salle du conseil. On les délie, on en fait six paquets, qui sont distribués aux plus jeunes et aux plus vigoureuses; d'autres se munissent de nœuds coulans qui devaient servir en cas de résistance; enfin la supérieure, sa lanterne à la main,

marche en tête de ses amazones, et on prend en silence la route du souterrain.

On ouvre les portes aussi doucement que le permet la rouille qui ronge les serrures et les gonds; on se range autour du lit où reposait, dans sa première attitude, la tendre victime qu'on allait excorier, et que le bruit du canon n'eût pas réveillée.

La supérieure donne le signal en frappant ses mains décharnées. La couverture est enlevée, Brandt est tourné sur le ventre, et les six poignées de verges frappent à-la-fois. Il jette un cri qui retentit au loin, et fait résonner les voûtes solitaires, et d'un coup de poing il casse la dernière dent à la supérieure. Aussitôt deux ou trois subalternes se jettent sur chacun de ses membres, les nœuds coulans lui serrent les pieds et les mains, les cordes sont fixées aux quatre coins du lit, et la fustigation recommence

recommence avec une nouvelle vivacité. Brandt, écumant de fureur, faisait des efforts incroyables pour se soustraire à un genre de supplice piquant de toutes les manières. Il criait à tue-tête : « Vous vous méprenez ; je » suis un homme : retournez-moi, et » jugez-en par vous-mêmes ». L'acharnement des satellites, qui avaient à venger la mâchoire de leur mère, le mélange de vingt voix qui chantaient pieusement un pseaume pour couvrir les gémissemens de la patiente, ne permettent pas au hussard de se faire entendre, et l'exécution va son train.

Un mouvement terrible de douleur et de rage rompt la corde qui lui tenait la main droite ; d'un bras désespéré il saisit une sœur, la met sous lui, et jure qu'il va l'étrangler. Il cherche son cou, et rencontre sa gorge rondelette ; il la regarde ; elle était jolie.... La fustigation produit un effet nouveau. Brandt, étonné, éprouve un

autre genre de fureur, et la satisfait à l'instant. Ses mouvemens précipités sont attribués à la violence du mal. On continue de frapper, et lui de se venger, jusqu'à ce qu'enfin les forces manquent à tout le monde.

Brandt profite de cet intervalle pour lâcher les noeuds qui lui tenaient encore un bras et les deux jambes. Il saute nu au milieu du cachot, et s'empare de la porte. A l'aspect de sa moustache, et de quelqu'autre chose plus masculine encore, les saintes filles sont saisies d'effroi. Soeur Christine, qui s'était résignée à la volonté de Dieu, restait gisante sur le grabat, et paraissait s'attendre à un nouvel assaut. Soeur supérieure, jadis très-usagée, pressentit son triste cas, et s'approcha, tremblante pour l'honneur de la maison : « Ah, ma mère! dit » Christine, vous m'avez laissé violer ». La supérieure remet ses lunettes, approche sa lanterne, et s'écrie : « Elle

» est violée! Elle est violée »! répètent en chœur toutes les autres. « Vous » voudriez bien, friandes que vous » êtes, que je pusse vous violer toutes, » reprit Brandt, barrant toujours la » porte. Il y a quinze ans, je vous au- » rais procuré ce petit divertissement; » mais à défaut de celui-là, je m'en » réserve un autre. Vous m'avez fessé, » vous le serez à votre tour. Qu'on » m'apporte des verges, et qu'on vienne » à la file me présenter son posté- » rieur ».

Quelle proposition pour des femmes qui se piquaient de chasteté! Elle fut rejetée à l'unanimité. Les plus jeunes se pressaient dans un coin du cachot; elles tenaient leur derrière à deux mains, et se disaient à l'oreille: « Vio- » lées, passe; mais fouettées, et par » un poignet comme celui-là, c'est » une infamie »!

« Savez-vous que je m'ennuie d'at- » tendre? continua Brandt du ton

» d'un potentat. Qu'on m'obéisse à » l'instant, à la minute, ou je vous en» ferme ici, je mets le feu à la maison, » et je vous grille toutes vives ».

Il prononça ces dernières paroles d'un ton de vérité qui intimida ces dames. On tient à son postérieur, mais on tient encore plus à la vie. Sœurs Rupert, Eustase, Eudger, Balbine, affligées de seize à dix-huit ans, troussent leurs cottes de bure, et se présentent, leurs petits culs à l'air. Sœur supérieure, qui doit en tout l'exemple, et les anciennes qui se font gloire de l'imiter, s'empressent, et offrent au hussard leurs respectables ruines. Il les traite en vainqueur irrité ; l'osier siffle, et laisse des traces sanglantes : il tombe devant la jeunesse et la beauté. Le hussard punit aussi ces dernières, mais sa main désarmée flatte, caresse, et la vengeance, pour être plus douce, n'en est pas moins complète.

Brandt enfin se fait apporter ses habits; il oblige la supérieure à lui remettre sa lanterne et ses clefs; il souhaite le bonsoir à la communauté; il ferme par-dessus lui la porte de la rue; et, pour avoir le temps de se retirer, il bouche la serrure avec du tabac haché; enfin il regagne sa chambre, et se couche à côté de Hantz, sans se vanter de ce qui s'est passé.

Monsieur d'Herleim affectait, avec Charles, une froideur qui lui rappelait ses torts passés, et la nécessité de les réparer. Cependant il s'occupait sans cesse de lui, et travaillait, à son insu, à le sauver des séductions d'un ami dangereux. Le roi faisait de grands préparatifs pour l'invasion de la Silésie; il levait quelques régimens nouveaux : d'Herleim saisit cette occasion. Il demanda et obtint une lieutenance pour Théodore.

C'est à propos de ces nouvelles le-

vées, que Frédéric écrivait à un seigneur qui sollicitait de l'emploi pour quelques gentilshommes italiens :

« Mon cher colonel,

» J'aime beaucoup les Italiens, et
» je le prouve assez par les gros ga-
» ges que je donne aux chanteurs de
» mon opéra; mais dans mes armées
» je craindrais la mollesse qu'on leur
» reproche : ainsi, remerciez les sup-
» plians avec politesse ».

Charles ne soupçonnait pas l'importance du service qu'on lui rendait en le séparant de Théodore. Il ne vit que la privation d'un ami qui partageait ses affections avec son inconnue, à laquelle il pensait toujours, et qu'il ne trouvait jamais. Une inquiétude assez naturelle ajoutait au chagrin d'une prochaine séparation. Théodore était sans bien, il avait son équipement à faire, et Charles lui devait cinquante frédérics. Théodore ne les demandait pas,

mais Charles ne pouvait se dissimuler qu'il en eût un besoin pressant. Il n'était pas délicat, il était même injuste de laisser son ami dans l'embarras; il était cruel de s'ouvrir à Brandt. Charles connaissait la facilité et la tendresse du bonhomme; cependant il le craignait. Son inconduite était si claire, si criante! ce dernier parti était pourtant le seul auquel il pût s'arrêter : l'honneur et la probité l'y poussaient impérieusement. Après quelques combats, il se détermina à remplir cette pénible obligation.

Il arrangea un discours qui réunissait tous les moyens possibles de persuasion. Sincérité, affection, repentir, prières, promesses, devaient tour-à-tour attaquer l'ame sensible du hussard, et sur-tout l'engager à la discrétion envers des parens dont la douleur eût été pour Charles la plus rigoureuse des punitions. Depuis deux jours

il n'avait pas joué, et il comptait bien ne plus retourner au tripot. Cette résolution si sincère et si ferme, lui donnait quelque confiance et soutenait son courage : on est fort du bien qu'on a fait ; on l'est déjà de celui qu'on médite.

En arrivant chez Brandt, une légère palpitation le saisit, sa langue s'embarrassa, et, à mesure qu'il montait, il faiblissait davantage. Ses argumens, qui lui paraissaient si vigoureux et si surs, n'étaient plus à ses yeux que des lieux communs, insignifians et rebattus. Cependant il fit encore un effort, il avança jusqu'à la porte de la chambre, en répétant sa première période. Brandt était sorti, et Charles respira avec plus de liberté ; il s'applaudit de l'absence du bonhomme ; il ne réfléchit pas qu'il lui en avait coûté à se décider, à se préparer, qu'il faudrait recommencer le lendemain, et passer la journée

journée dans l'incertitude et la crainte. C'est ainsi qu'un enfant à qui on présente un breuvage amer, diffère de moment en moment, prolonge et accroît un dégoût qui devient insurmontable.

Charles, incertain de ce qu'il devait faire, se consulta quelque temps sur l'escalier. Il pensa qu'il se soulagerait d'un grand poids s'il évitait une explication verbale qui lui paraissait si dure. Une lettre pouvait faire le même effet, et il ne serait pas témoin de celui qu'elle produirait sur le vieux camarade. Il résolut donc d'écrire, et il fut prendre la clef chez le charcutier.

Brandt avait une méchante armoire, dans laquelle étaient entassés pêle-mêle ses habits, son argent, ses pistolets, son linge, son briquet et ses bottes. Hantz, qui ne s'était fait aucun scrupule de voler des engagemens à ses capitaines, était

incapable de prendre à son camarade seulement une pipe de tabac; aussi ce dernier, pour lui marquer sa confiance, et peut-être par un reste d'insouciance militaire, laissait toujours l'armoire ouverte. Charles y chercha ce qu'il fallait pour écrire, et la bourse lui tomba sous la main. Il compta : cinquante-quatre frédérics, voilà tout ce qui restait. Il en prit cinquante en soupirant, se mit à une table, et prit la plume. Il avait à peine commencé sa lettre, qu'il fut distrait par une idée qu'il cherchait à éloigner, et qui se reproduisait avec une force nouvelle. Il n'allait plus rester que quatre frédérics, c'était bien peu de chose que cela, et cependant avec moins on pouvait gagner des monts d'or. Brandt ne s'arrêterait pas à quelques florins de plus ou de moins; et si la fortune le favorisait, il paierait Théodore, remettrait cet argent dans la bourse,

et serait dispensé d'une démarche qui le couvrait de confusion.

L'appât était séduisant; il était difficile de ne pas s'y prendre. Charles hésita d'abord, il voulait sincèrement se défendre; mais l'habitude du jeu, le désir de couvrir ses fautes l'emportèrent, et il céda. Il déchire son papier, il se lève, retourne à l'armoire, prend les quatre frédérics, et court au tripot. Il joue, il perd. Ce dernier espoir déçu, il s'éloigne, il gagne la porte; il s'arrête, il écoute; le son de l'or arrive encore à son oreille, la flatte, la séduit; il revient...... Il tire, en tremblant, un des frédérics qu'il devait rendre à Théodore....... puis un second...... puis un troisième. Ceux-là perdus, deux, quatre, dix, vingt, sont exposés sans interruption; la somme entière s'échappe de ses mains; il est anéanti, les facultés de son ame sont suspendues; il se laisse aller sur un canapé, dans

un accablement profond et dans une insensibilité stupide! les heures s'écoulent, et il reste courbé sous la verge du malheur. Tout-à-coup il se lève, et s'écrie du ton de la démence et de la rage : « Je n'ai que ce moyen : il faut » en essayer, et mourir s'il ne réussit » pas ». Il sort à grands pas, il retourne chez Brandt, il cherche, il trouve le sac de peau qui renfermait les épargnes du bonhomme; il le prend d'une main égarée, il l'emporte, il vole à son repaire, il vide le sac sur l'affreux tapis; le banquier va tirer...... Charles, sans pouls, sans haleine, en proie à des angoisses affreuses, attend son arrêt : il est prononcé : « C'est » la mort »! dit-il d'un accent terrible, pâle, défiguré, couvert d'une sueur froide, et parvenu au dernier terme du désespoir. Il était déjà loin, et parmi tant d'êtres qui sacrifiaient à l'intérêt, et dont se jouait aussi la fortune, pas un n'avait donné la moindre

attention aux transports frénétiques qui agitaient ce malheureux jeune homme.

Il avait remarqué les pistolets de Brandt : il prononce le genre du supplice. « C'est là, disait-il, que je me » suis dégradé, déshonoré par un larcin; » c'est là que les armes même de celui » que j'ai dépouillé, lui feront justice » du coupable ».

Il entre, et l'instrument fatal est entre ses mains. Etendu sur le carreau, le bout du canon entre les dents, le doigt sur la détente, il va terminer à la fois et sa vie et sa honte : il se relève, frappé subitement d'une idée déchirante. « Je vais » mourir, dit-il, je le dois, je le » veux; un lâche seul survit à son » honneur : mais cet homme, à qui » j'ai tout ôté, à qui il ne reste que sa » réputation, sera-t-il chargé du soupçon » d'un crime, et poursuivi comme mon » assassin? Non, que le coupable pé-

» risse, mais que l'innocence vive en
» paix ». Il écrit avec cette énergie
que donne le sentiment d'une bassesse
à celui qui ne conçoit pas encore
comment il a pu la commettre. Sa
plume court, elle grave en traits de
feu, et des larmes de sang corrodent
le papier.

Brandt rentrait paisiblement à la
suite de son petit goûter. Il demande
sa clef : on lui répond que monsieur
le Baron est venu trois fois, qu'il a
paru très-agité, et que sans doute il
lui est arrivé quelque chose d'extraordinaire.
Le bonhomme monte
doucement, et trouve sa porte ouverte;
il approche, il se penche sur
le dos de la chaise de Charles; il le
voit, les cheveux hérissés, l'œil hagard,
les joues agitées de mouvemens convulsifs.
De la main gauche, il tient,
il caresse l'arme meurtrière............
Brandt est saisi d'effroi : il s'élance
sur le pistolet, il renverse l'insensé

qui lui résiste, et tire le coup par la croisée.

Charles sent qu'il sera gardé à vue, qu'il faudra vivre, et sa vie ne peut être qu'un long supplice. Il tombe aux pieds du hussard, il les presse, il les mouille de ses larmes, il est suffoqué par des sanglots. « Tu me désarmes, lui » dit-il; fais-moi donc oublier l'opprobre » dont je me suis souillé. Je suis venu, » j'ai enlevé l'argent de ma mère; je » suis rentré, je t'ai volé le tien; je l'ai » joué, je l'ai perdu, et tu ne veux » pas que je meure..... La mort!... la » mort!... ô ma mère! ma mère »!

Brandt est pétrifié. Ce n'est plus cet extravagant qui porte à l'excès les ridicules et les travers, c'est un brave soldat, un honnête homme que la seule idée d'une bassesse révolte, et à qui elle donne cette éloquence de l'ame à laquelle on ne résiste pas. Il regardait Charles d'un air indigné; il n'était touché ni de ses pleurs, ni

de sa posture humiliante. « Vous » demandez la mort, lui dit-il enfin, » c'est ce que vous méritez. Sans cette » mère dont vous osez encore pro- » noncer le nom, je vous rendrais l'arme » que je vous ai ôtée; mais qu'a-t-elle » fait pour qu'on la punisse? Cachons- » lui des fautes qui empoisonneraient » le reste de sa vie; que je sache » seul que vous êtes un homme sans » honneur. Ecrivez à votre mère que » c'est moi qui ai joué, que c'est » moi qui ai tout perdu; elle me » méprisera, elle me chassera, elle » m'abandonnera, mais elle n'aura » pas à gémir sur un fils indigne » d'elle ». Le hussard ouvre sa chemise; il dénoue un cordon noir auquel était attachée une relique qui ne l'avait pas quitté depuis la mort du baron de Felsheim : « Voyez-vous, » reprit-il avec une force nouvelle, » voyez-vous cette moustache? elle » fut quarante ans dans le chemin de

» l'honneur. Des exploits qui n'ont » pas été récompensés, sont encore » présens à ma mémoire. Quels sont » les vôtres jusqu'à présent ? c'est au » tripot, c'est avec des filles per- » dues que vous faites vos premières » armes; c'est le compagnon de votre » père que vous payez d'ingratitude, » que vous livrez à la misère, que » vous forcez à se charger du poids » de votre infamie. O mon maître, » mon ami! continua-t-il en baisant » cette moustache, que vous êtes » heureux de n'être plus! vous pé- » ririez de douleur d'avoir un tel » enfant ».

Charles, immobile et terrifié, écoutait dans un profond silence, et croyait entendre l'ombre de son père. Il demeurait aux pieds de Brandt, le front courbé jusque sur le carreau. Il ne pensait ni à se défendre, ni à s'excuser; il méritait les reproches amers qu'il venait d'essuyer, et son

cœur lui en faisait de plus déchirans encore.

Brandt ne pouvait se roidir long-temps contre le sentiment qui l'attachait à l'infortuné Charles. Avec lui le premier moment était toujours terrible, mais son indignation, sa véhémence épuisées et satisfaites, l'état déplorable du jeune Baron, l'altération de ses traits, le désordre qui régnat dans toute sa personne, devaient bientôt attirer son attention, et le toucher sensiblement. Il réfléchit combien il est différent de prendre à un étranger, ou à quelqu'un qui nous est intimement attaché; il pensa que si Charles lui avait demandé son petit sac, il n'aurait pas eu la force de le lui refuser, et qu'il avait pu, en son absence, compter sur son amitié, sur son dévouement absolu; enfin, autant il avait d'abord déployé de sévérité, autant il s'empressait à chercher à

rassembler des raisons qui pussent le justifier. Bientôt il se reprocha la manière dure dont il lui avait parlé, il s'attendrit, il releva son malheureux ami, le serra dans ses bras, et mêla ses larmes aux siennes.

Avec quelle sensibilité, avec quelle reconnaissance Charles reçut ces caresses auxquelles il était loin de prétendre ! Ses sensations étaient bien différentes de celles qui l'agitaient quelques instans auparavant. Il ne voulait plus mourir : ces crises où la nature surmonte l'aversion du néant, sont aussi courtes que violentes. Il retrouva enfin des idées et des mots. « Tu me pardonnes, brave » homme, pourrai-je me pardonner ? » — Oui..... oui, monsieur. — Tu n'as » plus rien. — Et mes bras ? Je tra» vaillerai : chaque jour amènera son » pain. — Travailler, à ton âge ! — Ne » vous inquiétez de rien; cela me re» garde. — Et tes petites jouissances ?

» — Il faudra boire de l'eau : cela
» sera dur, mais j'épargnerai des
» peines à madame. — Ah ! digne
» ami !.... — Hé, oui, je suis votre ami :
» soyez donc aussi le mien ; ne me
» faites plus de chagrin. — Non....
» non.... mais travailler..... se priver
» de tout !...... et c'est moi...... — Ne
» pleurez donc pas comme cela ; vous
» me fendez le cœur...... Et puis tout
» ceci n'aura qu'un temps. Dans quel-
» ques mois nous pourrons raison-
» nablement demander des fonds. En
» attendant, soyez sage, et prenez
» patience ».

Les deux amis étaient descendus de l'extrême énergie, au point où l'ame fatiguée a besoin de se reployer, et de se reposer sur elle-même. Charles était de semaine ; c'était l'heure du coucher ; Brandt le prit par la main ; il se laissa conduire, il suivit tranquillement le hussard jusqu'à la première grille, où ils se séparérent.

Le roi travaillait lorsque Charles entra dans sa chambre. Frédéric avait pour lui une prédilection marquée; il se plaisait à oublier avec le jeune homme, et son rang et ses projets; il causait familièrement avec lui, ou bien ils faisaient de la musique. L'importance des objets qui l'occupaient en ce moment ne lui permit pas de penser à autre chose; il resta à son bureau, et Charles n'en fut pas fâché : il n'avait pas la tête assez libre encore pour trouver ces tours heureux, ces saillies piquantes, qui faisaient sourire le monarque, et qui forçaient sa faveur. Il se coucha, il invoqua, il attendit le sommeil, en repassant dans son esprit les événemens de la journée.

Il avait oublié, auprès de Brandt, certains détails qui se représentèrent dans le calme de la nuit. Il se rappela Théodore et sa dette, et l'impossibilité absolue de s'acquitter.

quitta, se rendit chez le lieutenant de police, et celui-ci le suivit au palais.

« Monsieur, lui dit le roi, il y a un » tripot dans la rue *aux Ours*; vous » devez le savoir, et vous l'ignorez. » Que dans deux heures cette maison » soit saisie, la banque portée au trésor, » et les banquiers au cachot : sortez. » Vous, Charles, montez à cheval, et » portez ce paquet au commandant de » Spandaw (1) ».

Charles se défiait un peu du contenu de la lettre; le jeu était rigoureusement défendu; Frédéric ne pardonnait pas une désobéissance, sur-tout à ceux que son affection devait rendre plus dociles à ses volontés; cependant quelqu'ordre qu'il eût à porter à Spandaw, il n'y avait pas à balancer : il partit; il s'arrêta sous les croisées de Brandt,

(1) Forteresse et prison d'état, à deux milles de Berlin.

il

il l'appela, lui fit part de ses craintes, lui dit adieu, et prit assez tristement le chemin de la forteresse, en s'applaudissant intérieurement de laisser le brave homme à l'abri du besoin, et dispensé du travail.

Pendant que notre page avançait le plus lentement qu'il lui était possible, Frédéric, qui n'oubliait rien, écrivait à Werner :

« Général,

« Charles commence à faire des sottises : ne vous alarmez pas ; tous les » hommes en font. Les siennes sont » de nature à être punies, et je l'envoie à Spandaw. Soyez tranquille, » je vous le répète : le cœur est bon ; » ce sont ses regrets qui l'ont trahi » pendant son sommeil. Cependant je » le tiendrai en prison jusqu'à ce que » je puisse l'occuper de manière à ce » qu'il ne trouve pas un moment à » lui ».

quitta, se rendit chez le lieutenant de police, et celui-ci le suivit au palais.

« Monsieur, lui dit le roi, il y a un » tripot dans la rue *aux Ours*; vous » devez le savoir, et vous l'ignorez. » Que dans deux heures cette maison » soit saisie, la banque portée au trésor, » et les banquiers au cachot : sortez. » Vous, Charles, montez à cheval, et » portez ce paquet au commandant de » Spandaw (1) ».

Charles se défiait un peu du contenu de la lettre; le jeu était rigoureusement défendu; Frédéric ne pardonnait pas une désobéissance, sur-tout à ceux que son affection devait rendre plus dociles à ses volontés; cependant quelqu'ordre qu'il eût à porter à Spandaw, il n'y avait pas à balancer : il partit; il s'arrêta sous les croisées de Brandt,

(1) Forteresse et prison d'état, à deux milles de Berlin.

il l'appela, lui fit part de ses craintes, lui dit adieu, et prit assez tristement le chemin de la forteresse, en s'applaudissant intérieurement de laisser le brave homme à l'abri du besoin, et dispensé du travail.

Pendant que notre page avançait le plus lentement qu'il lui était possible, Frédéric, qui n'oubliait rien, écrivait à Werner :

« Général,

« Charles commence à faire des sot-
» tises : ne vous alarmez pas ; tous les
» hommes en font. Les siennes sont
» de nature à être punies, et je l'en-
» voie à Spandaw. Soyez tranquille,
» je vous le répète : le cœur est bon ;
» ce sont ses regrets qui l'ont trahi
» pendant son sommeil. Cependant je
» le tiendrai en prison jusqu'à ce que
» je puisse l'occuper de manière à ce
» qu'il ne trouve pas un moment à
» lui ».

Charles arrive, il demande à parler au commandant; on l'introduit dans le fort; il remet son paquet d'une main peu assurée; l'officier l'ouvre, et lit à haute voix :

MONSIEUR LE COMMANDANT,

« Je vous envoie un page dont je » suis très-mécontent. Il ne sortira pas » de sa chambre, où il sera au pain et » à l'eau. Vous lui donnerez un traité » et des instrumens de mathématiques, » et tous les mois vous me rendrez » compte de sa conduite.

» FRÉDÉRIC ».

« Tous les mois, s'écria le petit » malheureux ! pendant des mois au » pain et à l'eau !...... Au reste, je l'ai » bien mérité. Vous en convenez, c'est » quelque chose, reprit le comman- » dant. Comment vous appelez-vous ? » — Le baron de Felsheim. — Oh ! » je vous attendais depuis quelque

» temps. — Comment, monsieur?.....
» — Vous étiez recommandé à mon
» beau-frère le comte de Fersen, et
» vous n'avez pas été chez lui une
» seule fois. Un jeune homme qui évite
» les gens de bien, doit former des
» liaisons dangereuses, et vous voyez
» où cela mène ».

Le commandant laissa Charles dans son cabinet, et fut donner ses ordres pour sa nourriture et son logement. Le jeune homme convenait bien que sa punition était juste, mais la rigueur de sa détention l'effrayait. Il s'assit, triste et pensif, le dos tourné à la porte, et tomba dans des réflexions très-profondes pour son âge, mais malheureusement un peu tardives.

L'arrivée du page s'était répandue dans le château. Cette qualité de page a toujours quelque chose de piquant pour les femmes, et un page malheureux est doublement intéressant.

Le commandant de Spandaw était marié. Baltide Blumenthal sa fille, bien jeune, bien jolie et bien curieuse, s'était approchée de la porte du cabinet ; elle avait entendu les dernières paroles de son père, et dès qu'il fut sorti, elle entra sur la pointe du pied, poussée par je ne sais quel pressentiment. Le murmure de sa robe de soie la décèle, malgré ses précautions. Charles tourne la tête, il regarde... ô surprise! enchantement!... C'est son inconnue.

Baltide n'avait pas oublié la rue *aux Arbres*. Elle rougit, elle pâlit, elle recula quelques pas, et comme il fallait avoir l'air d'être entrée pour quelque chose, elle brouilla tous les papiers de son père, d'un air si gauche et si peu attentif! Elle avait les yeux baissés sur la table, et regardait sans rien voir ; elle cherchait à démêler ce qui se passait dans son petit cœur, et elle ne savait

encore si elle était fâchée ou contente de trouver dans le pauvre captif le page si joli, qui l'avait fait si souvent soupirer. Moi, je crois qu'elle en fut bien aise. Dans quelque position que soit son amant, on aime toujours à le revoir : qu'en pensez-vous, mesdames ?

Charles, ardent, impétueux, n'avait pas été le maître de son premier transport. Dès qu'il la vit, il se leva, courut à elle, il allait lui prendre la main ; la timidité de son âge, la bienséance l'arrêtèrent. « C'est » vous ! c'est vous ! s'écria-t-il, que » j'ai tant désirée, tant cherchée, » que je ne comptais plus!....... Vous » m'avez cherchée, monsieur, in- » terrompit Baltide, ses grands yeux » bleus toujours baissés, vous m'avez » cherchée ?...... — Par tout Berlin. » — Excepté chez mon oncle, où » j'ai passé quinze jours avec ma- » man. — Chez le comte de Fersen,

» qui m'avait assuré de sa bienveil-
» lance, chez qui je pouvais trouver
» le bonheur, et un asile contre les
» écueils de mon âge! Combien je
» me reproche d'avoir désobéi à ma
» mère!... Si du moins vous vous étiez
» aperçue du plaisir que j'ai eu à
» vous voir, si vous aviez pressenti
» ce que j'ai souffert quand je vous
» ai perdue, je ne serais pas tout-
» à-fait malheureux. Je ne sais
» même si je me reprocherais plus
» long-temps des fautes qui m'ont
» conduit à vos pieds »; et le petit
fripon était aux genoux de Baltide,
et Baltide, sans défiance et sans art,
se laissait aller au charme du mo-
ment. « Répondez-moi, de grâce,
» reprit le séduisant Baronnet, avez-
» vous deviné mon secret? Mais.......
» je le crois, répondit Baltide avec
» un sourire si doux! — Et vous
» n'en avez pas à me confier? — Con-
» fie-t-on ces choses-là? — On

» peut au moins se laisser pénétrer.
» — Oh ! je n'empêche pas cela. — Je
» vous entends, et je suis heureux.
» — Heureux et prisonnier ! — Pensez
» donc que j'habite avec vous, que
» je respire le même air, que je vous
» verrai quelquefois, que vous me
» plaindrez ; et vous intéresser, n'est-
» ce pas le bonheur » ?

Le papa rentra : ces papas sont toujours importuns. Charles, caché par Baltide, eut le temps de se relever et de se remettre ; Baltide plus embarrassée que jamais, retourna les paperasses, et le papa, beaucoup plus expert en tactique qu'en amour, ne se douta de rien, et ordonna à Charles de le suivre.

L'aimable page regarda encore Baltide ; il ne pouvait lui parler : cependant elle l'entendit. Elle craignait le témoin redoutable ; elle voulut ne pas répondre, et son der-

nier coup-d'œil n'en fut que plus expressif.

Monsieur Blumenthal savait avec quelle exactitude le roi voulait être obéi. Il avait su aussi du comte de Fersen, l'intérêt que Frédéric prenait au jeune homme : il crut remplir à la fois, et son devoir et les intentions du monarque, en donnant à son prisonnier les douceurs que l'ordre n'interdisait pas. Il le conduisit en conséquence à une chambre très-propre, dont la fenêtre, bien grillée, était de niveau à une terrasse riante et en bon air.

Charles y trouva précisément ce que le roi avait prescrit; des livres de mathématiques, un étui complet, du pain blanc comme la neige, mais du pain tout sec, de l'eau très-claire, plus une fiole de vinaigre, dont le roi n'avait pas parlé, mais que le commandant avait jugée propre à corriger la crudité de l'eau.

Charles

Charles n'avait encore rien pris. Après avoir fait l'inventaire de son mobilier, il tira son petit couteau à manche de nacre et à clous d'or, il entama sa ration du jour, et cassa gaiement sa croûte, en pensant qu'il n'est point de mauvais repas auprès de ce qu'on aime.

Il examina la terrasse. Un couvert de tilleuls, des plates-bandes garnies de fleurs, des treilles chargées de raisin, des allées sablées qui portaient encore l'empreinte du rateau, lui firent juger que ce jardin n'était pas à l'usage des prisonniers, pour qui d'ordinaire on ne prend pas tant de soins. Il pensa que cette terrasse était réservé au commandant; et, par une suite toute naturelle, il conclut que sa charmante fille s'y était promenée quelquefois, et désormais s'y promènerait souvent.

Spandaw n'a rien de bien récréatif, même pour son commandant,

et on est trop heureux d'y trouver de quoi parler. L'arrivée du jeune Baron fournit à la conversation pendant le dîner de monsieur Blumenthal. Baltide ne disait mot; mais elle écoutait avec une avidité! Le pain et l'eau lui parurent d'une dureté que rien, selon elle, ne pouvait justifier. Avec une figure si heureuse on ne commet pas de crimes, et un criminel seul méritait à ses yeux un pareil traitement. Elle demanda d'une voix timide ce qu'avait fait monsieur le Baron. « Je n'en » sais rien, répondit le papa, et ce ne » sont pas vos affaires : la fille d'un » commandant de Spandaw doit tout » voir, tout entendre, et ne rien dire, » Oh, ne rien dire, reprit la maman... » — Non, madame; ce n'est pas à » quinze ans qu'on se mêlent d'affai» res d'état. A propos, mademoi» selle, vous me ferez le plaisir de » ne plus visiter mes papiers pen» dant mon absence. »

On quitta la table, et Baltide, sans faire semblant de rien, descendit à la cuisine. On avait desservi une caille rôtie à laquelle on n'avait pas touché, et que la jeune personne convoitait violemment... Un si beau garçon au pain sec ! « Ma chère Suzanne, dit-elle à une vieille cuisinière que jamais personne n'avait essayé de séduire, ma chère » Suzanne, tu ne m'as pas cueilli » de roses aujourd'hui ; tu m'as fait » perdre un baiser de maman. — » Vous verrez que je n'aurai pas le » temps de dîner. — Va, ma bonne » Suzanne, va. — Et que n'y allez-» vous ? — Je suis d'une maladresse ! » je me pique toujours les doigts. » Suzanne sort en grondant, et aussitôt la caille est enveloppée dans un tortillon de papier.

C'était beaucoup de la tenir, mais il fallait la passer au joli prisonnier, et c'était une grande affaire. On pouvait être surprise ; le

papa était colère : il y avait de quoi trembler. Cependant Charles, manquant de tout, fut plus fort que les considérations personnelles, et on résolut de se hasarder. Ce n'était pas l'amour qu'on brûlait de servir : on n'entreprenait rien que par humanité ; mais l'humanité a des droits si puissans sur les belles ames ! Baltide monte à la terrasse, son sac à ouvrage au bras, et la volatille en poche. Elle s'assied sur un banc de gazon, elle tire les manchettes qu'elle brodait pour le papa, elle travaille . . . comme on travaille quand on ne regarde pas à ce qu'on fait : ses yeux ne quittaient pas la fenêtre grillée.

Suzanne compléta enfin le bouquet le plus volumineux, et toujours grommelant, elle le donnat à Baltide, et retourna à son dîner. La jeune personne partage le bouquet en deux : Charles y avait aussi ses droits. Elle se lève, elle se pro-

mène à l'aventure, elle chante la chansonnette : c'est la ressource des gens embarrassés. Un vilain soldat, en faction au haut d'une tourelle, découvrait toute la terrasse, et intimidait les amours. On le regarde en-dessous, on l'épie ; il fait un demi-tour à droite, et crac, les roses et la caille tombent dans la chambre du petit ami.

Charles sait bien à qui il est redevable de ces soins. Il monte à la croisée ; Baltide était déjà loin ; il l'entrevoit encore, et lui envoie un baiser, que le zéphir jaloux intercepte au passage.

Le jeune homme avait pour boire une tasse de racines de buis ; c'est dans cette tasse qu'il dépose, qu'il arrange chaque rose, après l'avoir respirée et baisée. Le gibier fut fêté à son tour : offert par Baltide, il devait être délicieux. Charles était content... mais content !... Spandaw allait être pour lui le séjour céleste,

Il avait du papier et de l'encre, et les doigts lui démangeaient. Cependant écrire à Baltide, et si promptement ; n'était-ce pas bien hardi ? Recevra-t-elle sa lettre ! Eh ! pourquoi pas, puisqu'elle a daigné l'écouter ? Mais comment la remettre ? L'amour y pourvoira. Il écrivit, rien que de très-respectueux, comme on peut le croire ; mais son style était si aimable, si coulant, si chaud, que l'amour-propre, qui ne s'oublie jamais, lui arracha un sourire.

Madame Blumenthal vivait à-peu-près seule, et s'ennuyait honorablement dans son fort. Elle était privée de son fils, qui, depuis quelques mois, était entré au service. Son mari n'était pas fort aimable ; toutes ses affections étaient réunies sur sa fille : Baltide et son jardin, c'étaient là ses plaisir. Elle y rencontra la jeune personne qui se retirait lentement, et qui, forte de la présence de sa mère, ne pensa plus

à s'éloigner. L'être le plus aimable le devient davantage encore par le sentiment du bonheur. Baltide amusait sa mère, l'intéressait, l'attachait par ses sallies naïves, par ses contes plaisans, et l'attentive maman ne s'appercevait pas qu'elle tournait autour de la fenêtre grillée, et qu'elle ne s'en écartait que pour y revenir. Charles à qui rien n'échappe, saisit un moment favorable, et laisse entrevoir son poulet. Le cœur bat à l'aimable fille. Le billet devait être si doux à lire ! on grillait de le tenir ; mais décemment on ne pouvait le prendre. Au premier tour d'allée on revint jusqu'à la croisée ; les plis ondoyans du taffetas en touche même les barreaux ; le sac à ouvrage pendait très-bas, il était entr'ouvert : lorsque maman se retourne, Charles alonge le bras ; la lettre est à son adresse, les cordons du sac sont tirés.

Mais je conte, je conte, et je ne m'aperçois pas que ce volume est assez fort pour l'intérêt de l'éditeur. Passez au quatrième, citoyen lecteur, si les trois premiers ne vous ont pas ennuyé.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

---

## TABLES DES CHAPITRES

contenus dans la troisième partie.

### TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE VII. Le Baronnet entre dans les pages du roi de Prusse . . . . . page 1
CHAP. VIII. Le Baronnet entre en exercice, et commence ses fredaines . . . . . . . . 59
CHAP. IX. Suite d'erreurs ; l'inconnue reparaît sur la scène. . . . . . . . . . . . 120

# LES BARONS
# DE FELSHEIM.



*C'est Baltide    C'est Elle . . . .*

# LES BARONS
# DE FELSHEIM,
## HISTOIRE ALLEMANDE
QUI N'EST PAS TIRÉE DE L'ALLEMAND;

PAR PIGAULT-LEBRUN,

*Auteur de l'Enfant du Carnaval, etc.*

---

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.

VOLTAIRE.

## QUATRIEME PARTIE.

---

A PARIS.

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, n. 51.

AN IX. — 1801.

# LES BARONS DE FELSHEIM.

## QUATRIÈME PARTIE.

### CHAPITRE X.

*Suite des amours du Baron ; guerre de Silésie.*

C'est quelque chose de la plus haute importance, qu'une première lettre d'amour écrite par l'objet qui sait plaire ; c'est une bien pure jouissance que celle de la lire, de la relire sans témoin, sans être gêné par les bienséances. On s'entretient avec son

amant, on lui parle sans se compromettre, on répond à ses caractères, on les étudie, on les caresse; si on rougit, ce n'est que de plaisir, et l'écrivain charmant ne peut s'en prévaloir.

La jeune Baltide n'eut pas plutôt fermé le sac à ouvrage, qu'elle trouva un prétexte pour quitter sa mère. Elle court à sa chambre, elle s'enferme à double tour; le papier divin se déploie sous ses doigts de rose; chaque expression va au cœur, le cœur palpite d'aise, et le burin du désir y grave jusqu'au moindre mot.

Que faire de ce billet précieux, qu'on sait déjà par cœur, et qu'on ne peut conserver sans danger? Le déchirer.......... Il est si bien tourné! ce serait trop cruel; et puis on ne voit point Charles; on ne peut ni lui parler, ni l'entendre; et le jour, la nuit, dans la solitude, au milieu des

importuns, par-tout où on sera avec sa lettre, on croira être avec lui : il faut donc la garder; mais où la mettre? On ouvre tous les tiroirs, on la cache de vingt manières, et elle n'est en sureté nulle part. On a une mère indulgente; mais que dirait-elle, que ferait-elle, si elle découvrait le tendre mystère? Une fille de quinze ans se marie quelquefois, mais ce n'est pas à un homme de seize, à un page, et sur-tout à un page qui se fait mettre à Spandaw. Il faut donc une cachette où la surveillance maternelle ne puisse arriver. On délasse son corset, on écarte sa colerette, et le papier brûlant est déposé sous une gorge naissante qui doit s'embellir chaque jour.

On pressent que Charles, enhardi par son premier succès, avait toujours une lettre prête; on devine que Baltide était toujours disposée à la recevoir. Le moyen de s'en empê-

cher ? La dernière était toujours la plus tendre. A gauche de la croisée était un myrte épais ; c'est à ses branches touffues et discrètes qu'on confiait le secret des amours. Ce fut bientôt l'arbuste chéri ; ce fut lui que Baltide cultivait de préférence.

Charles était aimé, il n'en pouvait douter. On prenait, on lisait ses lettres, mais on n'y répondait pas encore. Il attendait, il pressait, il implorait le doux aveu. Sa situation était si déplorable ! elle le rendait si digne de pitié ! et quelle marque plus touchante d'intérêt que deux mots !.... Deux mots ! cela coûte si peu, et fait tant de bien à celui à qui on les adresse ! On ne se tait que quand on n'aime pas. Baltide ne pouvait résister long-temps à des raisons aussi fortes, aussi persuasives. Elle écrivit donc : « Si votre bonheur tient à » mes sentimens, vous n'avez rien à » désirer ».

Cependant la jeune personne ne pouvait pas être tout le jour sur la terrasse, sans motifs apparens. Elle ne pouvait nourrir son tendre ami sans éveiller enfin l'attention de l'acariâtre Suzanne. Il manquait toujours quelque chose à la cuisine, et il n'était pas possible de s'en prendre toujours au chat. Baltide persuada à sa mère que la vie solitaire et oisive de Spandaw ne convenait plus à une fille de son âge, et qu'elle éprouvait le besoin de s'occuper d'une manière agréable pour elle, et utile aux autres. La botanique remplissait ces deux objets, et Baltide avait, disait-elle, un goût décidé pour la botanique.

Un autre jour elle représenta qu'une demoiselle doit apprendre à mener sa maison, et qu'il convenait qu'elle se mêlât des détails du ménage. Il était temps d'ailleurs qu'elle remplaçât sa mère dans des soins qui ne sont pas toujours agréables, et qu'elle se

reprochait de lui avoir laissé prendre si long-temps. La petite rusée!

Madame Blumenthal, qui ne voyait dans tout cela rien que de simple et d'ordinaire, s'y prêta facilement, et Baltide disposa du jardin et de l'office. Suzanne criait au gaspillage, le jardinier à la dévastation; mais les commencemens en tout genre sont difficiles; il fallait bien que mademoiselle eût le temps de se mettre au fait: c'est ce que répondait madame aux plaintes de ses gens.

Baltide ne s'embarrassait pas de leurs criailleries : elle parlait à tout le monde histoire naturelle et affaires de ménage, et en secret elle suivait son petit plan. Charles était dans l'abondance, la correspondance était vive et soutenue. Baltide était heureuse : elle l'était sur-tout quand le jardinier, impatienté, jetait sa bêche, et s'en allait. Alors elle approchait des tristes barreaux, elle s'asseyait

sous le myrte, son Traité de Botanique sur ses genoux; elle passait sa main blanchette, et les lèvres de Charles puisaient et communiquaient une nouvelle vie. Etait-on bien sûr de n'être pas surpris, on se regardait d'aussi près que le permettait l'impitoyable grille. Deux haleines parfumées se rencontraient, se confondaient, et portaient l'ivresse jusqu'au délire. Que d'extravagances, que de choses inintelligibles on se disait alors, et pourtant combien tout cela semblait raisonnable et clair! combien tout cela était joli!

Laissons nos amans à leurs délicieuses jouissance, et revenons au brave homme qui est resté à Berlin. Brandt n'avait rien compris à l'adieu précipité de Charles; il ne prévoyait pas ce qui pouvait l'inquiéter dans le message dont le roi l'avait chargé. Cependant l'altération de sa voix était sensible, et son émotion, chi-

mérique ou fondée, devait intriguer le vieux camarade : rien de ce qui intéressait son Baron, ne pouvait lui être étranger. Qu'allait-on faire de ce cher enfant ? L'emprisonner ? cela n'était pas présumable. Il aimait les filles et le jeu, mais il faisait exactement son devoir. Au reste, Charles parfaitement monté, devait aller et revenir en deux heures, et deux heures sont bientôt passées : Brandt fut les boire dans un cabaret situé sur la grande route.

Les deux tiers de la journée étaient écoulés, et Charles ne paraissait pas. Les gens vifs se fatiguent moins à marcher qu'à attendre, et l'impatient hussard se mit tout bonnement en route pour Spandaw.

Il arriva à la barrière, harassé, excédé, et crut qu'il entrerait là comme dans sa chambre. Toute l'Europe est hérissée de baïonnettes portées par des machines à quatre

sols par jour, et les machines qui gardent les bastilles sont sourdes et muettes. Brandt eut beau se mettre en frais de politesses, l'impitoyable factionnaire n'y fit pas la moindre attention. Les prières, les menaces, l'offre séduisante d'une pinte de genièvre, ne firent pas plus d'effet.

Brandt s'imagina que l'officier du poste serait plus communicatif, et il entra au corps-de-garde. L'invalide ne répondit rien à ses questions multipliées, sinon qu'il lui était défendu de s'entretenir des prisonniers d'état. « Mais, sacré mille sacrés diables! » s'écrie Brandt, est-il en prison, » ou n'y est-il pas »? A cette interpellation l'officier se fâcha, et Brandt cria plus fort; l'officier menaça, et Brandt lui proposa de tirer le sabre à la garde descendante : l'officier lui rit au nez, et Brandt l'envoya faire *lanlaire*

La nuit approchait; le comman-

dant faisait sa première ronde, et il entra au corps-de-garde pendant le fort de la discussion. Brandt s'adressa directement à lui, et dans un discours où le respect et la colère perçaient alternativement, il déclina son nom, ses qualités, et exposa les raisons qui l'intéressaient au sort de Charles. Pour toute réponse, monsieur Blumenthal ordonna à la garde de reconduire Brandt de l'autre côté du pont, et de faire feu sur lui s'il se présentait encore. Le vieux hussard eut quelqu'envie de sabrer la garde vétérante, et il était homme à l'échiner; mais cela pouvait nuire à Charles, et il se retira en jurant qu'il verrait le roi, et qu'il aurait raison du commandant et de la garde incivile.

Il est des cas où la valeur n'est quelque chose qu'autant qu'elle est réfléchie, et où l'homme de cœur, enchaîné par les convenances, s'ir-

rite de son impuissance : c'est ce qui arriva à Brandt. Il se mordit les poings, il s'arracha la moustache; mais comme cela lui faisait mal, et ne remédiait à rien, il prit le parti de retourner à Berlin, bien décidé à se présenter le lendemain à Frédéric, et à lui demander grâce pour Charles, et justice pour lui.

Rien ne calme les humeurs comme un somme de huit ou dix heures. Brandt, en se réveillant, ne s'écarta pas de son projet, mais il lui parut susceptible de modification. Il crut qu'il convenait d'abord de voir l'adjudant d'Herleim, dont l'amitié pour Charles n'était pas équivoque. Il fut le trouver au point du jour, et monsieur d'Herleim lui confirma ce qu'il avait déjà soupçonné, que le page était en prison, et il apprit que c'était pour avoir joué. L'arrêt parut à Brandt injuste et tyrannique; car enfin l'argent que Charles avait perdu, était

celui de sa mère, et il était fort étrange que Frédéric s'immisçât dans les affaires de famille. Brandt protesta qu'il allait écrire au roi, et qu'il lui écrirait de bonne encre. Il n'était pas homme à y manquer : voici ce qu'il appelait un placet :

« Sire,

» La maison de Witikind est plus
» ancienne que la vôtre : vous avez
» donc un page plus noble que vous;
» cependant vous le traitez comme un
» goujat, et vous le livrez à un com-
» mandant le plus incivil de vos
» officiers : ce n'est pas ainsi que se
» conduit un roi qui sait vivre. Qu'a-
» t-il fait, ce pauvre enfant? il a joué,
» il a perdu; voyez le grand malheur!
» S'il vous arrivait de jouer une pro-
» vince à la bataille, et que vous per-
» diez la partie, trouveriez-vous bon
» qu'on vous mît à Spandaw, ou à
» Magdebourg? Allons, sire, un bon

» mouvement ; rendez-moi ce jeune
» homme, sans qui je ne peux vivre,
» et j'irai vous assurer de vive voix
» que je suis et serai toujours votre
» fidèle sujet et ami,

« BRANDT, vainqueur à Hochstet, à Barcelone,
» à Ramillies, à Turin, à Malplaquet, à
» Petterwaradin, et prêt à se battre pour
» vous, quand cela vous fera plaisir ».

Le hussard s'était lié, nous croyons l'avoir dit, avec quelques soldats du régiment des gardes ; ceux-ci lui en avaient fait connaître d'autres, et il lui fut aisé d'approcher le roi à la parade. Monsieur d'Herleim était alors auprès de lui ; il n'avait pas fait grande attention à ce qu'avait dit Brandt en sortant de chez lui ; il avait regardé la menace d'écrire au roi, *et de bonne encre*, comme le propos d'un homme emporté, qui n'y donnerait pas de suite. Il fut très-étonné de voir le hussard aborder Frédéric, et lui présenter son papier, avec ses grimaces ordinaires. Le roi

lisait lui-même tous les placets : il mit celui-ci dans sa poche.

L'adjudant commençait à démêler les bonnes qualités de Brandt, à travers ses formes grossières ; il savait que Werner lui était sincèrement attaché, et il craignit, non sans raison, que son style ne lui attirât des désagrémens. Il l'aborda, et lui demanda ce qu'il avait écrit. Brandt, encore plein du feu de sa composition, lui répéta, mot pour mot, le contenu de son placet. Monsieur d'Herleim fut effrayé. Il était dans le caractère du roi, ou de s'en amuser beaucoup, ou d'en être indigné. Il conseilla très-sérieusement à Brandt de se retirer, et de se tenir caché au moins quelques jours. Brandt répondit qu'il ne s'était jamais caché en temps de guerre, qu'il se cacherait bien moins en temps de paix ; qu'il avait été sur le point d'être pendu à Blekède, et que cela ne l'avait pas fait trembler ; qu'il voulait

ravoir son Baron, et qu'il écrirait jusqu'à ce qu'on le lui rendît. Monsieur d'Herleim, irrité de son opiniâtreté, lui tourna le dos, et l'abandonna à sa destinée.

La parade défilée, Frédéric rentra au palais; et le hussard, à qui on avait voulu inspirer de la crainte, n'en fut que plus entêté. Il resta ferme sur la place, le jarret tendu, la main droite appuyée sur sa hanche, la gauche sur la poignée de son sabre, regardant fixement les croisées des appartemens, et semblant défier tous les rois de l'univers.

Quelque fortes que soient les résolutions des hommes, même des plus énergiques, la nature ne perd jamais totalement ses droits. Le sang de Brandt se rafraîchit; il sentit que si le roi était de mauvaise humeur, il pourrait en effet lui faire un triste parti, et que cela ne tirerait pas Charles de prison : il crut donc, toutes

réflexions faites, n'avoir qu'à suivre le conseil de monsieur d'Herleim. Il jugea d'ailleurs qu'un homme qui a attendu les événemens pendant quarante minutes, a satisfait à l'honneur, et n'a rien à se reprocher. Il fut tout droit faire son petit paquet; il prit congé de l'ami Hantz, et lui dit qu'en cas de besoin il le trouverait à Postdam.

Frédéric, en rentrant au palais, s'était, selon sa coutume, entretenu quelque temps avec ses officiers, ensuite il s'était mis à table, puis il s'était enfermé pour suivre son travail ordinaire. Ce fut alors qu'il tira les placets qu'il avait reçus dans la journée. Il devint furieux en lisant celui du hussard, et jura qu'il le ferait fusiller. Ce prince prétendait cependant au titre de philosophe; mais la philosophie, affectée ou réelle, n'est souvent que le manteau de la vanité.

Le premier moment passé, Frédéric réfléchit

réfléchit que rien n'est moins philosophique que l'abus de la force, que l'écrivain ne pouvait être qu'un original, et que pour être original, on ne mérite pas d'avoir la tête cassée. Il fit appeler monsieur d'Herleim, lui donna le placet à lire, et lui demanda s'il connaissait le héros qui prenait si singulièrement la défense de Charles. D'Herleim tourna la chose en plaisanterie, raconta au roi quelques-unes des facéties de Brandt. Frédéric finit par rire, et dit qu'il voulait voir le vainqueur d'Hochstet et de Turin. On envoya chercher le bonhomme, et Hantz, comme en s'en doute bien, ne manqua pas de dire qu'il ne savait ce qu'il était devenu. On fit pendant huit jours des perquisitions dans les carrefours, dans les tabagies et dans les casernes. Quelques soldats dirent enfin à Hantz que Brandt avait tort de se cacher, que le roi ne le cherchait pas pour le punir; qu'au con-

traire il s'amusait de sa lettre, qui était devenue publique, et que Brandt, en se présentant devant lui, obtiendrait peut-être la grâce de monsieur le Baron.

Hantz, gagné par ces raisons, et confiant dans la droiture et la sincérité de ses camarades, partit pour Postdam. Il courut les cabarets, et ne tarda pas à trouver le bonhomme : il le rassura, le persuada et le ramena.

Monsieur d'Herleim introduisit le hussard : « C'est donc toi, lui dit Frédé-» ric, qui te permets d'écrire ainsi aux » têtes couronnées? — Sire, rendez-» moi mon Baron. — Et qui prétends » leur apprendre à vivre? — Rendez-» moi mon Baron. — Je te trouve bien » hardi. — Mon Baron, sire, mon Baron. » — Mais ce drôle-là ne m'écoute pas. » — Mon Baron, par grâce, mon » Baron. — Je ne te rendrai pas ton » Baron ; tout ce que je peux faire, c'est » de t'enfermer avec lui. — Eh bien!

» soit ; je le consolerai, je lui ferai des » contes, j'adoucirai son état. — Pars » donc pour Spandaw, et porte cet » ordre au commandant ».

Pendant que le roi écrivait, le bon hussard était à ses genoux ; il tenait le pan de son habit, et le baisait avec des transports aussi vifs que s'il eût obtenu le plus signalé bienfait. Quelques jeunes officiers riaient de cette scène qui ne leur paraissait que plaisante. « Messieurs, leur dit sèchement » le roi, ce brave homme a fait les » guerres de Flandres et d'Italie ; il » joint la sensibilité à la valeur, et je » voudrais avoir trente mille hommes » comme lui. Vous n'êtes pas dé- » goûté, répondit Brandt en se re- » levant ».

Tout ce qui était extraordinaire plaisait à Frédéric, qui lui même ne ressemblait à personne. Il était en train de causer, et il n'eût pas été fâché de prolonger l'entretien, peut-

être pour humilier un peu cette jeunesse inconsidérée et présomptueuse : mais le paquet fut à peine cacheté, que Brandt disparut. Il avait enfilé les galeries et traversé les cours, avant qu'on pût le rappeler : il courut à la poste, et sauta à bidet pour arriver plutôt en prison.

Le factionnaire de l'avancée le reconnut de cent pas, allant ventre à terre, et tenant son papier élevé au-dessus de sa tête. Fidèle observateur de la consigne donnée huit jours avant, le soldat crie : *Arrête!* « C'est de par » le roi! crie Brandt de son côté, et » il galope toujours. — Arrête, ou je » tire. — Eh! tire tant que tu voudras ». Le soldat fait feu, et fort heureusement manque son homme; la garde se met en bataille, et couche le hussard en joue : très-heureusement encore il n'était plus qu'à deux pas du peloton. Il pique de plus belle, passe sur le ventre à ceux qui ne se rangent

pas assez vîte, et arrive sans accident dans l'intérieur de la forteresse, se jette à terre, abandonne le bidet à qui voudra le prendre, et porte son ordre au commandant.

C'était sa nomination à la place de concierge en chef; celui qui l'occupait devait passer à la forteresse de Custrin. Le commandant était en outre autorisé à faire servir à Charles l'ordinaire commun aux prisonniers.

La sévérité du roi avait fortement indisposé Brandt : cette manière d'accorder des grâces le raccommoda avec lui. Il était en effet difficile de garder de la rancune : l'emploi valait cent ducats, le logement et la table.

Le nouveau concierge était impatient d'embrasser son jeune ami : il fallut, bon gré, mal gré, recevoir de monsieur Blumenthal de longues et minutieuses instructions. Brandt s'ennuyait comme un abonné *du Fanal*, qui y trouve des vers de *Balourd* ; il

fallut faire bonne mine à mauvais jeu; mais la leçon ne fut pas plutôt terminée, que Brandt prit avec lui un porte-clefs, et se fit ouvrir toutes les chambres. Il trouva à tant de précipitation un prétexte plausible; la nécessité de connaître son monde et son local; mais le rusé vieillard ne doutait pas qu'en allant de chambre en chambre, il n'arrivât enfin à celle de son cher Baron.

Lorsqu'il y entra, Charles était à la bienheureuse croisée. La tendre Baltide lui parlait, et Charles ne pouvait entendre qu'elle. Le bon hussard pleurait de tendresse en le serrant dans ses bras, et le jeune homme n'avait été averti ni par le bruit des clefs, ni par celui des verroux : il tenait de sa mère, il était tout amour.

Les Grâces sont toujours timides : elles cherchent la solitude et le mystère. L'aimable Baltide fut effrayée de l'apparition subite de la vieille mous-

tache; elle s'enfuit, légère comme le zéphir. Un écuelle de vermeil, meuble antique, mais à couvercle bien fermant, était depuis quelques jours le garde-manger du doux ami. Le vermicelle, la rémolade ne pouvaient s'en échapper, et la poche de basin, toujours intacte et blanchette, trompait la vigilance de l'attentive maman.

Charles venait de prendre un repas dont l'amour pur et les soins délicats de Baltide avaient fait les honneurs. Il avait rendu la vaisselle d'héritage, et la frayeur de l'amante, la rapidité de sa course, firent tomber le malheureux couvercle sur le sable fin d'une allée, et la pauvre petite ne s'en aperçut pas; éperdue et tremblante, elle remit le dessous à l'office, sans prendre garde qu'il manquait un dessus.

Pendant que Charles et Brandt s'entretenait avec cette chaleur naturelle à des gens que l'infortune a sé-

parés, et qui ne comptaient pas se revoir de sitôt, madame Blumenthal fut faire son tour de terrasse. Baltide, retirée dans sa chambre, cherchait tous les moyens de se persuader que le hussard ne l'avait pas aperçue; et sa mère, qui n'avait pas encore vu Charles, ne savait pas combien le fripon était dangereux pour une fillette de quinze ans. Elle était dans une sécurité parfaite; elle s'applaudissait même, en se promenant, du goût que Baltide avait pris pour l'étude, lorsque le perfide couvercle se rencontra sous ses pieds.

Ce n'était pas le jardinier qui l'avait apporté là; il n'entrait pas à l'office. Suzanne, pour cueillir des légumes, n'avait besoin que d'un couteau et d'un panier. Madame Blumenthal se rappela avec quel empressement Baltide l'arrêtait au jardin, avec quel art elle l'amenait à la croisée. Elle s'en approcha, conduite cette fois par le soupçon;

soupçon; elle jeta un coup d'œil dans la chambre du Baronnet, qu'elle n'avait pas vu encore, et ce coup d'œil expliqua tout. Le plus beau garçon des Marches de Brandebourg !......

En mère raisonnable et prudente, madame Blumenthal résolut d'éviter l'éclat, et même les remontrances. Les mots sont sans force sur un cœur prévenu, et ne valent pas les précautions. Il pouvait être dangereux d'ailleurs d'exposer Baltide aux procédés ordinairement durs de son père. Madame Blumenthal, qui aimait beaucoup son mari, à ce qu'elle croyait, le redoutait au moins autant que le trop aimable Baronnet. Elle se flatta que l'absence et le temps guériraient sa fille : une mère se flatte toujours.

Elle prit la clef de la grille qui fermait la terrasse. Dès le lendemain, la bourrache, la centaurée, la guimauve, furent impitoyablement

arrachées, et remplacées, à la grande satisfaction du jardinier, par le petit pois, le haricot vert, la féve de marais. Baltide étonnée, fit des représentations; madame Blumenthal répondit qu'elle croyait l'étude dangereuse, et qu'elle était persuadée que l'air de la terrasse était contagieux. Cela était trop clair pour que Baltide pût répliquer.

Cependant elle ne côncevait pas ce qui avait donné lieu aux soupçons de sa mère : elle avait si bien pris ses précautions ! Elle descendit à l'office : le malheureux couvercle était remis à sa place; ainsi nul indice. Mais, pour ne savoir à quoi s'en prendre, elle n'en sentait pas moins vivement l'amertume de cette séparation. Ne plus revoir son tendre ami ! il y avait de quoi se désoler. Ces fréquens entretiens étaient devenus une habitude, et femme qui aime bien, ne renonce pas aisément à ces habi-

tudes-là. Heureusement Brandt était à Spandaw.

Baltide passa le reste du jour dans sa chambre : elle donnait sur la terrasse. On ne découvrait pas la croisée de Charles, mais on voyait moitié du myrte discret, et c'était quelque chose. On ne regardait pas le myrte sans se rappeler les tant douces lettres qu'il avait si souvent recélées, et puisqu'on était séparé de l'auteur, que faire de mieux que les relire ?

Ces lettres s'étaient multipliées, et l'étroit corset n'avait pu les renfermer toutes. Nécessité est mère d'industrie : on avait levé adroitement un carreau, on avait creusé dessous, et c'est là qu'on cachait son trésor.

Deux fois l'impatient Charles avait attendu, mais en vain, l'heure où il pressait la main de sa tendre amie. La journée s'était écoulée, et même une partie de la suivante; point de Baltide. Le jardinier s'offrit seul à ses

regards toutes les fois qu'il revint à sa croisée, et que de fois il y revint! La plantation détruite, le petit râteau jeté dans un carré de choux, le traité de botanique abandonné à la rosée, inspirèrent à Charles cette mélancolie profonde, et pourtant douce, qu'éprouve l'amant des arts, au milieu des ruines de la Grèce. L'imagination du voyageur lui retrace la splendeur des siècles qui ne sont plus; Charles se rappelait les plaisirs de la veille.

L'amour se nourrit d'espérances. Le passé n'est pour lui quelque chose que lorsque l'avenir n'est rien. Charles se lançait dans l'obscurité des temps, et il ne prévoyait qu'obstacles et privations : les amans sont extrêmes; ils voient tout noir, ou couleur de rose.

Il fallait pourtant savoir à quoi s'en tenir sur l'éternelle absence de Baltide. Etait-elle inconstante ? on

ne manque pas à de si doux sermens. Avait-elle été découverte? on s'attacha à cette idée : c'était la moins déchirante.

La fortune et l'amitié avaient amené un confident, le fidèle Brandt. Libre d'aller et de venir, il pouvait porter à Baltide les regrets d'un cœur qu'elle seule remplissait, et rapporter à ce cœur si tendre les consolations de Baltide. Lorsque monsieur le concierge fit servir le Baron, il fut engagé à renvoyer son porte-clefs, et à rester quelques momens : le cher homme ne demandait pas mieux.

Charles, après quelques phrases préparatoires, lui déclara qu'il aimait. « Un moment, dit Brandt; » est-ce encore une Ferlick ou une » Ferlock? — Ah! mon ami, que » dis-tu? la fille de monsieur Blu- » menthal...... — Ma foi? — Quinze » ans, une figure céleste, une can- » deur angélique. — Diable! — Et elle

» m'aime, mon cher Brandt, elle » m'aime ! — Parbleu, je le crois, » elle serait bien difficile : il faut l'é- » pouser. — J'en meurs d'envie. — Je » vais la demander au papa. — Garde- » t'en bien ; tu nous perdrais sans » ressources. — Comment cela »?

Charles lui raconta le plus briévement possible, comment il avait vu Baltide à Berlin, comment son seul aspect lui avait tourné la tête, comment il l'avait inutilement cherchée, comment il l'avait retrouvée à Spandaw, et comment sa prison était devenue un palais. Il ajouta, avec un repentir sincère, que monsieur Blumenthal, beau-frère du comte de Fersen, devait être instruit de ses fredaines ; il avoua, de la meilleure foi du monde, qu'on ne donne pas une fille qu'on aime à un petit mauvais sujet ; que Baltide, qui s'était permis d'aimer sans aveu de parens, aurait peut-être à souffrir

de leur mauvaise humeur; qu'il ne devait penser qu'à réparer ses sottises, et qu'il convenait qu'il fût au moins capitaine avant de se déclarer; que cependant il fallait s'aimer en secret, s'écrire tous les jours, et tâcher de se le dire quelquefois.

Brandt, âgé de soixante ans, désirait d'embrasser, avant de mourir, le petit-fils de son frère d'armes, de son meilleur ami, de son bon maître: il se prêta à tout ce que Charles voulut. Sa place lui donnait des relations directes avec le commandant, et il ne manqua pas de prétextes quand il eut une lettre à donner ou à recevoir. Il avait reconnu Baltide à son signalement, et la jeune personne se prêtant de son côté avec une grâce toute particulière, la correspondance s'était renouée, et se suivait avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les journées sont longues en prison, quand on n'a d'autre occupa-

tion qu'une lettre à lire, et une réponse à y faire : cela ne prend au plus que la sixième partie du temps. La conversation de Brandt avait son genre de mérite, et Charles le voyait toujours avec un plaisir nouveau : il lui parlait de Baltide; mais Charles n'avait Brandt qu'un autre sixième du jour. Que faire des huit heures qui restaient? s'ennuyer? triste passe-temps! Charles dit un mot, et le bon concierge, au risque de perdre sa place, lui procura de la société.

Au bout du corridor où logeait le jeune Felsheim, végétait, depuis dix ans, un baron de Fridberg, qui autrefois vivait heureux du produit d'une assez belle terre située au centre de la Silésie. Il avait toujours pensé que le gouvernement patriarchal était celui qu'indiquait la nature, que par conséquent il était le meilleur, et que le gouvernement républicain était celui qui se rapprochait le plus du gou-

vernement patriarchal. Tant qu'il ne fit que penser, on le laissa parfaitement tranquille.

Malheureusement pour lui il ne s'en tint pas là. Il s'en fut à Berlin; il écrivit quelques pamphlets qui s'imprimèrent et se vendirent clandestinement. Le peuple de Berlin n'est pas lecteur, et la noblesse n'est pas républicaine : les pamphlets tombèrent dans l'oubli, et Fridberg, qui n'avait pu se faire lire, voulut au moins se faire écouter. Il composa une comédie qui n'était pas précisément anti-monarchique, mais qui attaquait directement certains abus de la monarchie.

Il se garda bien de présenter sa pièce au théâtre royal. Les comédiens de Berlin ne ressemblent pas à ceux de Paris, dont les auteurs font tout ce qu'ils veulent. Ceux-ci étaient fiers sans savoir pourquoi; impérieux par habitude, quelquefois insolens par

bêtise. Le républicain Fridberg n'était pas homme à faire antichambre chez monsieur l'amoureux, ou chez monsieur le décorateur; d'ailleurs le théâtre du roi n'était fréquenté que par la cour et ses adhérens, et ce n'était pas là que sa pièce pouvait avoir du succès. Il la porta tout bonnement aux marionnettes de la Landschaft, quartier peuplé de gens tout-à-fait propres à seconder les grandes vues de l'auteur.

Cette nouveauté, intitulée *Polichinelle Savetier, et Polichinelle Sultan*, fit un effet de tous les diables; aussi la police s'en mêla dès la seconde représentation. Les deux Polichinelles, leurs camarades de bois, les décorations, le théâtre, furent jetés au feu; le directeur et son compère passèrent aux baguettes; monsieur Fridberg, convaincu d'avoir suivi les répétitions, fut enfermé à Spandaw, par grâce spéciale du feu

roi, qui était bien le maître de le faire décoler, et qui avait quelque raison d'avoir de l'humeur : on en jugera par cette scène prise au hasard.

Polichinelle savetier, parfaitement ressemblant à Polichinelle Sultan, lui prend son sceptre et sa couronne, pendant qu'il dort dans une forêt, à quelque distance de sa suite.

LE SULTAN.

Quel est donc le coquin qui m'ose réveiller?

LE SAVETIER.

Paix, ci-devant sultan, paix.

LE SULTAN.

Qu'appelles-tu ci-devant?

LE SAVETIER.

Sans doute : tu n'étais rien que par ton bonnet, et avec ta coiffure je t'ai ôté tout ton mérite.

LE SULTAN.

Je vais appeler mes gens, et te faire empaler.

LE SAVETIER.

Ils ne t'obéiront pas, ils ne te craindront pas.

LE SULTAN.

Ils me craignent, et ils m'aiment.

LE SAVETIER.

Imbécille! ils craignaient ton autorité, ils aimaient tes trésors, leurs emplois; tu ne peux plus rien pour eux : serviteur, ils vont te tourner casaque.

LE SULTAN.

Et ils te reconnaîtront, toi? ma couronne passée sur ta tête opérerait ce changement?

LE SAVETIER.

Hé, mon ami! il n'y a souvent que ce petit meuble-là qui fait la différence d'un sultan au plus sot de ses sujets.

LE SULTAN.

Tout cela est bel et bon; je veux jouir de mes droits.

LE SAVETIER.

Et quels sont ces droits ?

LE SULTAN.

Je dois être sultan, parce que je suis le fils de mon père.

LE SAVETIER.

Et il était sultan ?

LE SULTAN.

Sans doute.

LE SAVETIER.

Mon cher ami, il y a bien des souverains qui sont fort heureux d'être fils de leur père : au reste, finissons, et prends ton parti.

LE SULTAN.

C'est bien aisé à dire : hé ! que deviendrai-je, moi ?

LE SAVETIER.

Tu travailleras, mon ami, tu gagneras ta vie.

LE SULTAN.

Je ne sais rien faire.

LE SAVETIER.

Comment donc? est-ce que tu n'as pas eu un gouverneur?

LE SULTAN.

J'en avais un admirable, à ce qu'on dit.

LE SAVETIER.

Et il ne t'a rien appris pour gagner son argent?

LE SULTAN.

Oh, que si fait : il m'a appris que je serais le plus grand sultan de tous les sultans, et que mes sujets seraient trop heureux d'être mes petits serviteurs.

LE SAVETIER.

Je serai plus honnête que lui : je sais un bon métier, et je te l'apprendrai *gratis*.

LE SULTAN.

Un métier! insolent..... *Ici le sultan se fâche tout de bon.* Veux-tu me rendre ma couronne?

LE SAVETIER.

Non, ventrebleu ! Je trouve une bonne place, je la garde : je boirai, je mangerai, je dormirai ; je rejetterai mes sottises sur mes ministres, et je me ferai honneur de ce qu'ils auront fait de bien, comme cela se pratique.

LE SULTAN.

C'en est trop. Holà ! janissaires ! venez défendre ma majesté ; battez-vous pour moi, puisque je vous paie pour cela, et je vous regarderai faire, suivant l'usage des potentats.

En attendant les janissaires, le sultan qui est vif, saute sur sa couronne, le savetier la retient, ils tirent chacun de leur côté. La couronne, très-vieille, se casse et tombe en poudre impalpable. Les janissaires arrivent, et ne reconnaissent plus de sultan : ils vont assiéger le château

des Sept-Tours, en chantant une hymne à Mahomet.

Le spectacle finit par un pas de deux, dansé par le muphti et notre saint-père le pape. L'évangile et l'alcoran sont rangés dans la bibliothèque des romans, et la toile tombe.

Le lecteur impartial conviendra qu'il n'est pas de roi qui pût rire à une pareille pièce, et qu'il en est peu qui pardonnassent à l'auteur. Aussi Frédéric Guillaume, le plus rancuneux de tous les princes, résista constamment aux supplications des parens et des amis du pauvre Fridberg. Il resta à Spandaw, et on était sûr au moins que s'il y faisait des comédies, il ne les ferait pas jouer.

Pendant sa longue captivité, Fridberg n'avait parlé encore qu'à son porte-clefs, et on connaît ces messieurs-là. Hargneux, brutaux, impitoyables,

pitoyables, ils font reculer le sentiment. Il avait donc fallu suffire à soi-même. Se suffire pendant dix ans! les premiers mois furent supportables; un penseur n'est jamais sans quelques ressources, et il est des hommes que le malheur n'abat que lentement. Fridberg, toujours plein de ses grandes idées, toujours jaloux d'être utile, et ne voulant pas perdre l'habitude d'écrire, mit l'histoire romaine en madrigaux; méthode précieuse pour l'instruction des femmes et des enfans, qui se rappellent les faits à la faveur de la rime.

Il n'avait ni plumes, ni papier, ni encre, mais ses murs étaient blancs, le charbon de Spandaw est moëlleux. Fridberg se fit une tapisserie de ses vers : des vignettes bien noires représentaient les événemens principaux, et le baron républicain vivait au milieu des héros de l'ancienne Rome.

Cependant quand il eut charbonné ses quatre murailles, qu'il eut lu et relu ses madrigaux, il s'ennuya de ses illustres romains : on s'ennuie de tout, quelquefois même de sa maîtresse. Depuis plusieurs années, il n'avait d'autre occupation que de bâiller en regardant sa porte, et de maudire les lois qui la tenaient fermée.

Elle s'entr'ouvrit un matin, non à la liberté, mais à un jeune homme beau, aimable et instruit, qui demandait, comme par grâce, la permission de venir quelquefois désennuyer le vieux reclus. L'offre fut reçue avec transport : il n'est pas de demi-jouissance pour les malheureux. Tous les jours Charles et Fridberg passaient quatre heures ensemble; ils parlaient de leurs disgrâces, et sur-tout de leurs espérances. Charles écoutait complaisamment des projets de réforme qui n'étaient ni raison-

nables ni raisonnés; Fridberg souriait aux peintures naïves des amours de Charles et des charmes de Baltide. Bientôt, malgré la disproportion d'âge, ils se lièrent d'une amitié intime : rien comme l'infortune ne rapproche les hommes. Le jeune page trouva l'occasion de s'attacher Fridberg par la reconnaissance. L'histoire romaine tombait tous les jours de la muraille sur le carreau; Charles la fit passer en superbe coulée sur papier de Hollande. Il en dessina les tableaux avec cette grâce qu'il savait mettre à tout, et l'auteur charmé ne douta plus que son ouvrage ne fît un jour l'admiration de la postérité, et il en aima davantage l'aimable jeune homme qui le sauvait de l'oubli.

Charles n'était pas tout-à-fait à plaindre. Sa correspondance, les soins de Brandt, la conversation souvent piquante de Fridberg, la facilité de

leur parler sans cesse de sa douce amie, tout s'accordait à rendre sa situation aussi tolérable que peut l'être celle d'un prisonnier dont le cœur ardent franchit à chaque instant les grilles et les murs qui l'environnent. Baltide, à beaucoup près, n'était pas aussi heureuse; la pauvre enfant n'avait personne à qui confier ses peines : elle ne voyait Brandt qu'à la dérobée, et elle craignait de lui parler, de peur de le rendre suspect.

Cependant il y avait un grand mois que la terrasse lui était interdite, que le silence et les privations étaient son unique partage. Les lettres de Charles ne la soutenaient plus, elles la brûlaient. A la faveur des dissipations, une fille sage s'étourdit dans le monde sur ce que son état a de pénible; mais à Spandaw, de quoi s'occuper, si ce n'était de Charles? et comment penser sans cesse à lui, sans penser en même temps aux

moyens de le revoir? La crainte de ses parens, le joug des bienséances, l'arrêtèrent quelques jours. L'amour parla plus haut que tout cela : on lui cède à tout âge, on ne lui résiste pas à quinze ans. Baltide ne pouvait conférer avec Brandt : elle lui écrivit. Son plan n'avait pas le sens commun, mais elle le trouvait admirable : au reste, le voilà tel qu'elle l'avait conçu.

La terrasse n'était élevée au-dessus de la cour que de sept à huit pieds : un jeune homme leste franchit cela aisément. La grille de la croisée était enchâssée dans un dormant de chêne à-peu-près pourri; on pouvait faire une entaille en avant d'un des barreaux, le dégager, le démonter, et une pièce adroitement rapportée, devait remettre tout dans son premier état, et tromper les yeux les plus exercés ; d'ailleurs on était sûr du concierge, et il avait le droit ex-

clusif de visiter les serrures et les grilles.

La chambre de Baltide donnait sur la cour; une croisée qui s'ouvrait sans bruit, était peu élevée, et au-dessous on avait construit une loge en treillage, dont l'usage avait souvent varié, mais qui renfermait alors de tendres tourterelles que nourrissait Baltide, et dont les caresses langoureuses lui peignaient le bonheur suprême, et lui donnaient sans cesse à penser.

Ce treillage, asile des amours, favoriserait son amant. Charles y monterait, la fenêtre s'ouvrirait, on se parlerait bien bas, Baltide avancerait sa main, Charles la saisirait peut-être; il la presserait, la baiserait, la baiserait encore. S'il baisait celle de Baltide, Baltide aussi pourrait baiser la sienne, et l'innocence présiderait à cette scène de délices.

Telles étaient les idées que l'on confiait à Brandt. Le bonhomme n'en-

tendait rien à tous ces rafinemens, mais son gros bon sens jugeait assez sainement des choses. Il sentait les dangers que Charles aurait à courir pour parvenir jusqu'à mademoiselle Baltide; il pouvait être vu du factionnaire de la tourelle, recevoir un coup de fusil, se blesser lui-même en sortant ou en rentrant, être surpris par le commandant; et courir tant de hasards pour dire qu'on aime, pour s'entendre dire qu'on est aimé, lui semblait le comble de la démence.

Il se promit bien de ne pas se prêter à de semblables folies; mais il était un peu bavard : il eut l'indiscrétion de parler à Charles des fantaisies de Baltide, et celui-ci prit feu dès la première ouverture. Il ne voyait rien que de facile dans le plan de sa jeune amie; il levait toutes les difficultés, il détruisait toutes les objections; il priait, il suppliait, il conjurait, et Brandt ne savait pas

résister à cela. Le bonhomme, à demi-vaincu, ne savait plus que répondre. Charles proposa de s'en rapporter à monsieur Fridberg, et Brandt accepta l'arbitrage. Le vieux Baron fut facile à persuader; il aimait Charles de tout son cœur, et son intérêt personnel entra pour quelque chose dans sa décision. Les vignettes de son histoire romaine n'étaient pas terminées, et il pouvait être dangereux d'indisposer son peintre : voilà les hommes. Monsieur Fridberg décida que Charles pouvait converser avec sa future. Dans la journée, l'aimable espiègle eut un ciseau et un maillet, et le soir même tout était disposé pour l'excursion nocturne.

On n'était convenu ni de la nuit qu'on choisirait, ni du signal que donnerait Baltide. Il faisait ce soir-là un clair de lune effrayant. Cependant il y avait trente jours, trente jours éternels que Charles n'avait parlé

parlé à sa maîtresse, et il ne voyait que la possibilité de s'en rapprocher. Elle n'était pas prévenue; mais on jeterait de petits cailloux à sa croisée; elle entendrait, et ouvrirait. Pourquoi remettre au lendemain, quand on peut jouir à l'instant même, et comment résister à la tentation ? L'impatience l'emporta sur la prudence et la raison.

Charles déplace son barreau, il se glisse, il fait un effort, et le voilà sur la terrasse, en petite veste et en pantalon blanc. La couleur n'était pas favorable pour le temps qu'il faisait; mais quand la tête est montée, on ne calcule rien. Il est aperçu de la tourelle; le factionnaire fait un mouvement. Charles, qui a l'oreille et l'œil au guet, voit qu'il est découvert, il s'arrête : le soldat et lui s'observent mutuellement. La sentinelle ne conçoit pas que monsieur Blumenthal se promène en veste à

l'heure qu'il est; Charles ne conçoit pas davantage l'inaction de la sentinelle : il s'enhardit, il avance, il met les tilleuls entre l'observateur et lui.

Il approche du mur, il s'assied sur le bord, se suspend à un bras, et se laisse couler dans la cour. Le saut n'était pas périlleux, mais il y avait assez d'élévation pour qu'on ne pût remonter sans secours. Charles en fit la remarque quand il fut en bas : il était bien temps ! Voilà les amoureux. Que faire cependant ? il faut aller en avant, quand on ne peut reculer. Il y avait peut-être quelqu'échelle, et Baltide seule pouvait la lui indiquer. Charles ramasse un tuileau ; il croit le jeter doucement, il le lance avec force ; le trouble du moment lui dérange la main; le malheureux tuileau frappe dans les vitres de la chambre voisine, et les brise : c'étaient celles de monsieur Blumenthal.

L'officier, son épouse, Baltide, Suzanne, se réveillent en sursaut, et sautent de leurs lits. Charles, effrayé de la rumeur qui passe de chambre en chambre, se jette dans la loge, et se tapit avec les tourterelles. Il avait à peine refermé la porte, qu'il entend ouvrir toutes les croisées. Le commandant avait trouvé le tuileau au bas de la sienne, et regardait d'où le coup pouvait être parti : il s'épuisait en conjectures, pendant que Baltide, qui soupçonnait la vérité, tremblait comme la feuille.

Monsieur Blumenthal, las de conjecturer, se remit au lit : Baltide, qui ne vit personne dans la cour ni sur la terrasse, se rassura, et se rendormit. Suzanne, qui croyait aux revenans, passa le reste de la nuit en prières. Charles cherchait quelques moyens de rentrer dans sa prison : il n'en trouvait pas, il se désolait, non pour lui; mais Baltide se-

rait convaincue d'être d'intelligence, et il était affreux de compromettre Baltide.

Il fatiguait son imagination de toutes les manières possibles, et n'était pas plus avancé. Il se rappela enfin d'avoir entrevu une grille qui fermait les degrés par où l'on montait à la terrasse : cette grille était traversée et soutenue par d'autres barres de fer peu éloignées les unes des autres. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de franchir cette barrière, et il n'y avait pas de temps à perdre : deux heures encore, et le jour allait poindre. Charles sort bien doucement de la loge hospitalière, il s'avance vers les degrés, il monte, il s'élance après la grille : déjà il en touche le faîte ; il écoute, un silence profond règne par-tout ; il se croit certain de regagner sa chambre, et de ne laisser nulle trace de son excursion.

Mais le mur dans lequel était scellé la grille, avait considérablement vieilli. Du côté de la terrasse, il était chargé de terre sur toute la hauteur, et l'humidité l'avait miné de toutes parts. L'élan que prend Charles, pour sauter de la cour dans le jardin, donne une secousse violente; le plâtre décomposé se détache, la grille surchargée vacille; Charles, soutenu sur un pied, le corps et les bras en avant, sent tout-à-coup la grille manquer sous lui; elle penche, elle l'écrase, elle l'entraîne, elle tombe avec un fracas épouvantable : il est trop heureux de n'être pas écrasé.

L'alarme se répand de nouveau au gouvernement. Suzanne, qui ne s'est pas recouchée, est la première à sa croisée : elle voit un grand fantôme blanc qui semble sortir de dessous terre, et qui s'envole par-dessus les tilleuls. C'était le malheu-

reux page qui se dégageait des ruines du vieux mur, et qui, clopin clopant, rentrait dans sa prison, sans prendre garde aux *qui vive* multipliés du factionnaire de la tourelle, qui ne savait que penser de tout ce tintamarre. Le barreau est remis à sa place; Charles se jette dans son lit, moulu, brisé, mais sans blessure, et désespéré du triste succès de son entreprise.

Cependant Suzanne assurait à monsieur et à madame Blumenthal qu'elle avait vu le diable, et très-distinctement. Sur la description qu'elle en fit, Baltide devina quel était le charmant diablotin qui effrayait les bonnes ames. Son père, qui ne croyait pas aux diableries, ne douta point que ses prisonniers n'eussent conçu un projet de rebellion, d'évasion, et qu'ils n'eussent procédé à l'exécution.

Il s'habille à la hâte, il fait battre la générale, il éveille Brandt et les

porte-clefs; on entre chez tous les pensionnaires du roi de Prusse, les chiens dogues en avant, les baïonnettes ensuite, et le commandant en troisième. Les pauvres détenus ne savent à quoi attribuer un réveil aussi brusque. Les uns s'imaginent qu'on vient les expédier *incognito*, et ils jettent des cris perçans; d'autres se croient rendus à la liberté, et ils poussent des cris de joie. Tout le monde crie, personne ne s'entend : le commandant lui-même ne sait plus ce qu'il fait, ce qu'il veut.

Pour cette fois, il crut ne devoir s'en rapporter qu'à lui de l'état de ses fortifications : il examina de ses propres yeux ses verroux et ses portes; il agita de ses nobles mains les barreaux des fenêtres ; tout était dans l'ordre, et ce qui s'était passé paraissait inconcevable. On avait relevé la sentinelle du donjon, et sa déposition s'accordait avec celle de Suzanne, à

cela près pourtant, que le prétendu fantôme ne s'était pas envolé par-dessus les arbres, mais courait par-dessous, comme s'il avait eu le diable au corps.

Il ne restait à visiter que la chambre de Charles, et l'infatigable commandant continue son inspection. A peine a-t-il touché le barreau du milieu, qu'il s'échappe, qu'il tombe, qu'il écorche une jambe encore malade d'un reste de goutte. La douleur qu'il ressent ajoute à l'humiliation d'être joué par un enfant. La colère soulève, arrache la couverture sous laquelle le tendre page fait semblant de ronfler : on le trouve habillé, et dans un désordre parlant. Le plâtre incrusté dans le dos de sa veste, les manches et ses culottes tachées de rouille, une contusion au front, tout le trahit, et on ne peut plus douter que Charles ne soit le diable qui a fait toute la nuit son sabbat.

Le commandant le fait enlever ; on le porte dans une chambre au troisième étage, qui ne reçoit le jour que par un entonnoir ; on lui attache à la jambe un anneau de fer tenant à une longue chaîne, dont l'autre bout est scellé dans une énorme pierre : le commandant fatigué se retire enfin. Brandt interdit, affligé et silencieux, suit le commandant, et reçoit l'ordre d'amener le lendemain le prisonnier dans la salle du conseil, pour, en présence de l'état-major, être interrogé sur ses moyens d'évasion. Charles, resté seul, pleura amèrement. Plus de possibilité de voir Baltide, plus de papier pour lui écrire : c'est de ce moment que commençait sa détention.

Il faisait à peine jour, qu'il entendit crier ses verroux. On entre : c'était le bon hussard qui venait prendre Charles pour le conduire au commandant, qui voulait lui parler à l'instant

même. Brandt sanglotait en détachant la chaîne, et il ne se permettait pas le moindre reproche : son jeune ami était trop malheureux pour qu'il ne craignît pas d'ajouter à sa douleur. Charles descend, il se présente d'un air timide devant monsieur Blumenthal. Il s'attendait à subir un interrogatoire rigoureux, et il avait préparé des réponses qui devaient éloigner le soupçon de Baltide : un homme qu'il n'a pas le temps d'envisager, se précipite dans ses bras ; c'est monsieur d'Herleim.

Frédéric avait révoqué l'ordre qui retenait l'aimable jeune homme à Spandaw. L'adjudant, qui savait distinguer les écarts de la jeunesse des vices du cœur, n'avait pas cessé d'aimer Charles, et malgré son âge, il s'était fait un plaisir de lui apporter cette heureuse nouvelle.

Il lui donna une de ces leçons qui persuadent souvent, et qui n'offensent

jamais; il lui dit de prendre de Brandt l'argent qui lui appartenait. Charles et le vieux hussard se tinrent long-temps embrassés, et se dirent quelques mots à l'oreille : on se doute bien de qui ils parlaient.

La démarche de monsieur d'Herleim prouva au commandant que le page n'était pas mal à la cour; il se tut sur les événemens de la nuit, il le quitta même avec des démonstrations d'affabilité et d'estime, et le Baron suivit le respectable adjudant. Ils traversèrent cette cour où, quelques heures auparavant, ce tendre cœur avait été le jouet d'illusions que le retour à la liberté dissipait au moins pour long-temps. Charles soupira en regardant cette chambre où reposait tout ce qui lui était cher. La trop sensible Baltide ne dormait pas; elle faisait mieux, elle pensait à son amant; elle était loin de croire qu'on le lui enlevait; elle eût couru à la fenêtre;

ils eussent pu se voir pour la dernière fois; leurs yeux se fussent parlé encore : ils n'eurent pas cette consolation.

Monsieur d'Herleim fit monter Charles dans sa voiture, le descendit au palais, et le conduisit chez le roi. « Monsieur, lui dit Frédéric, je vous » ai traité sévèrement pour n'avoir » plus à vous punir. J'oublie le passé; » souvenez-vous-en pour vous en » corriger. Demain vous partez avec » moi pour l'armée : allez faire vos » dispositions ».

Elles n'étaient ni longues ni embarrassantes. Il n'avait que deux lettres à écrire. La première, à sa mère, était touchante, respectueuse, propre à lui rendre ses bonnes grâces. La seconde, à Brandt, exprimait les inquiétudes, la tendresse, et était toute en recommandations. Il indiquait l'endroit où il cachait les lettres de Baltide; on pouvait les trouver :

il était urgent de les retirer ; et comme c'était tout ce qui lui restait d'elle, il pressait le hussard d'en faire un paquet, et de le lui envoyer aussitôt : il n'y avait pas de temps à perdre. Il se recommandait au souvenir de monsieur Fridberg ; il suppliait Baltide de lui rester fidelle, et de lui écrire quelquefois. Il finissait par quelques lignes pour Baltide elle-même. « D'après l'opinion que » vos parens doivent avoir de moi, » il faut des prodiges pour vous mé» riter. Je vais à l'armée ; c'est là » qu'on en peut faire, et j'en ferai, » n'en doutez pas ».

Cette dernière lettre ne fut pas confiée à la poste ; on ne pouvait prendre trop de précautions. Hantz fut chargé de la porter, et le soir même il revint avec le paquet si désiré. Brandt et Baltide y avaient joint chacun un billet.

« Battez-vous comme votre père,

» écrivait Brandt, prouvez aux en-
» nemis que vous êtes de bonne race,
» et rossez-moi ces marauds-là.
» Partez, mon petit ami, et n'ou-
» bliez jamais l'honneur ni votre
» maîtresse. Je lui parlerai de vous
» tous les jours; et si vous vous
» faites tuer, ce qui n'est pas im-
» possible, nous vous pleurerons en-
» semble.

» Ne vous exposez pas inconsi-
» dérément, écrivait Baltide : con-
» servez-vous pour votre amie. Sa
» vie est attachée à la vôtre. Amour
» éternel ».

Dans le billet de Baltide était un petit cœur de cristal : c'était ce qu'elle pouvait donner de plus précieux; elle l'avait porté. Charles le porta à son tour, et ne le quitta plus.

Il y avait à peine une heure que Hantz était de retour, lorsque Brandt parut inopinément. Il n'avait pu se décider à laisser partir son Baron sans

lui dire au moins un dernier adieu. S'il eût été permis aux pages d'avoir quelqu'un à leur suite, avec quel empressement il eût quitté sa place, avec quel plaisir il eût revu les camps et les batailles ! Il resta à Spandaw avec moins de regret, en pensant qu'il y serait utile d'une autre manière.

Charles, Brandt et le barbier, passèrent la nuit ensemble. Au point du jour le page monta à cheval, et se rangea auprès du roi, qui se mit à la tête de son régiment des gardes. Le hussard et le Baron se serrèrent encore la main ; on partit, et le brave homme suivit son jeune ami, des yeux, aussi long-temps qu'il put le distinguer.

Deux mots sur la situation politique de l'Europe. L'Empereur Charles VI n'était plus. Si la mort du roi de Pologne, Auguste II, avait causé des troubles, celle du dernier prince de la maison d'Autriche devait amener de grandes révolutions. Les états

de cette maison semblaient devoir être déchirés.

Marie-Thérèse, fille aînée de Charles VI, réclamait l'héritage de son père. L'électeur de Bavière, le nouveau roi de Pologne, celui d'Espagne, établissaient leurs prétentions sur des testamens, ou sur les droits de leurs femmes, qui descendaient des branches aînées. Louis XV aurait pu y prétendre à d'aussi justes titres que personne, puisqu'il descendait en droite ligne de la branche aînée masculine d'Autriche, par la femme de Louis XIII et par celle de Louis XIV.

Frédéric, comme nous l'avons déjà dit, prétendait à quatre duchés en Silésie. Il avait prévu dès long-temps la confusion générale, et avait tout préparé pour en profiter.

Il commença par faire proposer à Marie-Thérèse de lui céder la basse Silésie. Il offrait, en échange, son crédit, de l'argent, et ses armes. Il lui garantissait

garantissait le reste de ses états, et promettait la couronne impériale à son époux. Des ministres habiles prévirent que si la reine de Hongrie refusait de telles offres, l'Allemagne serait embrâsée. Cette princesse était sans trésor, et presque sans armée : quelques faibles corps étaient dispersés dans ses vastes états.

Cependant elle ne put soutenir l'idée de démembrer son patrimoine : elle était impuissante et intrépide. Le roi de Prusse, voyant qu'en effet cette puissance n'était qu'un grand nom, et que l'intérêt de différens princes lui donnerait infailliblement des alliés, se mit en marche pour attaquer la Silésie.

On avait voulu mettre sur ses drapeaux, *pro Deo et patriâ.* Il raya *pro Deo*, en disant que Dieu ne se mêlait pas des querelles des hommes, et qu'il s'agissait d'une province, et non de religion. Il eût pu aussi rayer *pro patriâ*; un roi absolu n'a point de patrie, et

quand il fait la guerre, c'est pour son compte particulier.

On portait, devant son régiment des gardes, l'aigle romaine en relief, au haut d'une pique dorée. Cette nouveauté lui imposait la nécessité d'être invincible. Enfin il harangua son armée, pour ressembler en tout aux anciens Romains; mais il eût conquis toute l'Allemagne, qu'il eût été aussi loin de la puissance de César, qu'un gouverneur d'Anjou ou du Maine l'était de celle de Louis XIV.

Nous rapporterons maintenant les événemens de cette guerre, auxquels Charles eut quelque part, et nous renvoyons le lecteur, qui veut en connaître les détails, à l'histoire de Frédéric.

## CHAPITRE XI.

*Conquête de la Silésie; amours et aventure tragique de Charles.*

La Silésie était sans défense. Glogaw, la première place forte du côté des états prussiens, n'avait que huit cents hommes de garnison. Frédéric dédaigna de l'assiéger en personne. Il en ordonna le blocus, et il arriva avec son corps d'armée devant Breslaw, qui ouvrit ses portes; la célérité de sa marche le rendit maître de la ville, et ses procédés lui gagnèrent les cœurs. Il combla d'attentions et d'égards les habitans de toutes les classes. Il donna des fêtes, il ouvrit des bals avec les plus belles femmes de la province. Le beau page était de toutes les parties, il en faisait les honneurs : il eut souvent celui de danser avec son maître. Frédéric réunis-

sait les respects ; Charles plaisait généralement, et ne s'en prévalait pas.

Le roi ne s'arrêta pas à Breslaw : il poursuivit sa marche et ses succès. Après un mois de campagne, il était maître de la Silésie, depuis Crossen jusqu'à Jablunka, et des montagnes aux frontières de la Pologne. Charles lui disait quelquefois : « Sire, quand » nous battrons-nous ? J'espère, ré» pondait Frédéric, que ces gens-là » se défendront : je n'aime pas à vain» cre ainsi ». L'occasion se présenta bientôt.

Les autrichiens avaient rassemblé vingt-cinq mille hommes de troupes réglées, et déjà aguerries. Le général Neuperg passa la Neisse à la tête de cette armée, et entra en Silésie. Frédéric marcha à sa rencontre avec trente bataillons et trente escadrons : il se présenta à l'ennemi en ordre de bataille. Les deux armées se trouvèrent en présence entre Mol-

witz et Pampitz, aux environs de Brieg.

Le roi examinait, du haut d'une éminence, la position des autrichiens : il avait mis Charles devant lui, et il avait appuyé sa lunette d'approche sur son épaule. Neuperg, qui avait aussi sa lunette, reconnut Frédéric, et fit aussitôt tirer une batterie avancée. Les boulets tombaient autour du roi et de son page, et les couvraient de terre. Ils n'avaient encore vu le feu ni l'un ni l'autre. Le prince était immobile, et observait tout : Charles était inquiet ; les boulets le tracassaient. Il en passa un si près, qu'il ne put s'empêcher de tourner la tête, en s'écriant : « Voilà qui est impertinent. Tu as » raison, répondit le roi en fermant sa » lunette ; qu'on m'aille dénicher ces » marauds-là (1) ». L'action s'engagea aussitôt.

(1) Ce furent les propres mots du roi.

Les autrichiens n'étaient pas tout-à-fait formés, que déjà les prussiens canonnaient vivement leur aile gauche. Elle plia; mais la cavalerie répara le désordre, et enfonça l'aile droite des prussiens, après cinq charges consécutives. Le roi, dix princes de sa maison, le vieux adjudant d'Herleim, se portaient par-tout, se jetaient dans la mêlée, et cherchaient à rétablir l'ordre. Charles avait toujours sa botte collée à celle de Frédéric ; il le couvrait de son corps, et cette manoeuvre n'échappa point au héros, qui jugeait des hommes sur les plus petites choses.

Les efforts de tant de braves chefs étaient devenus inutiles : la terreur panique est un mal qui gagne de proche en proche. La cavalerie prussienne se débanda, l'infanterie se rompit, et la bataille parut perdue.

Le prince Léopold répara tout. Il commandait la seconde ligne des

prussiens, et il arrêta les fuyards en faisant tirer sur eux : il renforça la première ligne de plusieurs bataillons de grenadiers, il se porta en avant avec tout son front, et reprit l'avantage sur l'infanterie autrichienne, que la cavalerie avait laissé découverte, et sans appui sur les flancs, en chargeant les prussiens avec trop d'ardeur.

Neuperg détacha quelques régimens de dragons pour soutenir son infanterie. Ils balancèrent une seconde fois la fortune de Frédéric; mais le feu continuel de ses grenadiers les força de reculer, et, après cinq heures de combat, les prussiens restèrent maîtres du champ de bataille.

Cette journée coûta beaucoup aux deux partis : nombre d'officiers de marque y périrent. Frédéric eut à regretter Schulenbourg, général de sa cavalerie, le margrave Frédéric-Guillaume, et son vieil adjudant

d'Herleim : il n'était pas sans inquiétude pour son page favori. Le jeune homme l'avait quitté pendant le fort du combat. Le roi ne le voyant point paraître, ne dédaigna pas de le chercher lui-même. Il le trouva assis sur l'affût d'un canon, écrivant tranquillement sur la forme de son chapeau.

Dès que les grenadiers s'étaient avancés, Charles sans expérience, mais déjà tacticien, avait osé compter sur la victoire, et il fut jaloux d'y contribuer. Il n'avait pris d'ordre que de son courage ; il avait mis pied à terre, il s'était placé dans les rangs, et avait fait le coup de fusil jusqu'à la fin de l'action. « Oh, si elle me » voyait, disait-il à chaque cartou» che qu'il brûlait ! Si elle entendait » les balles qui me sifflent aux oreil» les » ! Enchanté d'avoir été pour quelque chose dans le gain de la bataille, il avait tiré son écritoire de poche, et il écrivait à Baltide : « J'ai » vaincu

» vaincu pour l'amour : qu'il soit ma
» récompense ».

Le roi sut des officiers des grenadiers, comment son page s'était conduit : on lui faisait la cour en justifiant l'affection dont il honorait ce jeune homme. Il lui donna sur le champ de bataille une boîte d'or avec son portrait, et il lui dit : « Tu ne prends pas encore de tabac;
» tu y mettras des bonbons (1) ».

La bataille de Molwitz prouva la supériorité de la tactique prussienne, et valut à Frédéric la conquête de la Silésie. Marie-Thérèse sentit alors la faute qu'elle avait faite en refusant ses offres. Elle lui fit proposer d'évacuer la Silésie, en se réservant la partie de cette province sur laquelle il avait des droits. Il était maître de la province entière : il changea de langage, et on devait s'y attendre. Il répondit (2) :

---

(1) Frédéric dit cela à un de ses pages.
(2) Historique.

« La somme des revenus que la maison
» de Brandebourg a perdus depuis
» qu'on lui a ôté ses duchés, surpasse
» de beaucoup la valeur de la Silésie ».
Cela n'était pas vrai; mais il savait
écrire, parler et se battre.

La guerre fut donc continuée. Aux débris de l'armée de Neuperg se joignit un grand nombre de hongrois, d'esclavons et de croates. Ces forces, commandées par le prince Charles de Lorraine, s'étaient rassemblées en Bohême, où il n'était pas à présumer que l'électeur de Bavière, élu empereur, et le maréchal de Belle-Isle, commandant pour Louis XV, nouveaux alliés du roi de Prusse, pussent se maintenir long-temps. Leurs troupes étaient affaiblies, et il était presqu'impossible de leur envoyer des renforts : Frédéric se porta en Bohême pour couvrir ses conquêtes. Le prince Charles crut devoir le prévenir, et empêcher sa jonction avec les troupes

de ses alliés. En effet, une bataille perdue empêchait le roi de Prusse de pousser ses avantages, et les bavarois et les français étaient obligés de mettre bas les armes.

Les deux armées se rencontrèrent à Chotusitz, près de Craslau. La cavalerie prussienne était en tête de celle du prince Charles; elle l'attaqua, et la fit reculer : les hussards prussiens la chargèrent avec tant d'impétuosité, qu'elle fut obligée de se former en bataillon quarré, pour faire face partout. Cette manœuvre la sauva, mais la sépara de l'infanterie.

Cette infanterie avait cependant chassé les prussiens du village de Chotusitz, et leur avait pris seize drapeaux et quinze cents hommes. Charles, qui ne quittait plus le roi, devint furieux à cette nouvelle. Il cria qu'il fallait attaquer, et reprendre le village : il assurait que le sort de la journée dépendait de cette opération. Le roi le

pensait comme lui, et s'y était d'abord déterminé; mais il sut bon gré au jeune homme d'avoir vu comme lui.

L'ennemi, retranché dans le village, opposa une longue et opiniâtre résistance; mais l'attaque fut conduite avec tant d'art, les manœuvres se firent avec tant d'ordre et de prestesse, que tous les obstacles furent surmontés. Frédéric et le bouillant Felsheim entrèrent des premiers dans le village. L'élite des troupes les suivit: le carnage fut affreux. Les autrichiens, après avoir perdu cinq mille hommes, cessèrent de disputer la victoire, et les prussiens ne trouvèrent plus que des fuyards. Le roi de Prusse écrivit, du champ de bataille, à Louis XV: « Sire, le prince Charles » m'a attaqué, et je l'ai battu (1) ».

Le fruit de cette seconde victoire fut la paix de Breslaw. Par ce traité,

---

(1) Historique.

Marie-Thérèse abandonna à Frédéric la haute et la basse Silésie, et le comté de Glatz.

Le roi revint jouir à Berlin de la gloire de ses armes, et le premier soin de Charles fut de courir à Spandaw. Pendant la campagne, il avait écrit régulièrement ; mais il n'avait pu recevoir de nouvelles de Baltide, à cause des marches, des contre-marches, et de la rapidité des mouvemens de l'armée : on ne savait où adresser les lettres. Il était bien naturel qu'il allât chercher une réponse à toutes les siennes. Brandt le reçut comme un bon père qui revoit un enfant chéri. Il écouta avec enthousiasme le détail de ses exploits. L'aimable jeune homme en voulait une récompense, et il n'avait mis tant d'éloquence dans son récit, que pour amener Brandt au point de ne lui rien refuser. Il brûlait de voir Baltide, toujours présente à sa pen-

sée, pour qui il avait bravé la mort, qui devait applaudir à sa gloire, et il espérait que Brandt s'exposerait à tout pour faciliter l'entrevue si désirée.

Un événement inattendu déjoua le tendre plan. Monsieur Blumenthal était mort pendant la campagne; sa femme et sa fille s'étaient retirées à Lignitz en Lusace, et le jeune Blumenthal continuait la carrière des armes. Baltide, en partant, était convenue avec Brandt qu'elle écrirait la première, et qu'elle indiquerait une adresse sure pour les lettres de Charles. Elle n'avait pas écrit encore, sans doute parce qu'il fallait qu'elle formât des liaisons avant de choisir une confidente. Ce fut l'idée à laquelle Charles s'arrêta, et elle adoucit un peu le chagrin que tous ces contre-temps lui faisaient éprouver.

Sa grande, son importante affaire, son amour, ne lui fit pas oublier

l'amitié. Il s'informa de monsieur Fridberg, l'ancien dépositaire de ses peines et de ses plaisirs. Il était toujours à Spandaw, regrettant Charles, en parlant souvent, et n'ayant plus d'espérance de le revoir. « Nous » nous reverrons, dit le jeune homme » au hussard, assure-le que nous » nous reverrons. Avec le roi il ne » faut qu'un bon moment, et je le » trouverai ».

Les travaux et les dépenses de la guerre n'avaient pas éteint dans Frédéric le goût de la musique et des arts : il donna des fêtes brillantes, où Charles était admis. Il fut souvent en tiers avec le roi et Voltaire, et il écoutait, avec une admiration mêlée de respect, l'aigle de la littérature, le philosophe aimable, l'apôtre de la tolérance. Il semblait que son ame se montât au ton de celle du grand homme; et si sa vivacité naturelle lui arrachait quelquefois un mot, une

saillie, Voltaire souriait, applaudissait, et Frédéric répétait, en se frottant les mains, le mot de Henri IV : « Je » le présente avec succès à mes amis et » à mes ennemis ».

Ce fut à travers ces épanchemens d'une gaieté familière, que Charles hasarda quelques mots en faveur de monsieur Fridberg. Voltaire avait été à la Bastille; il plaida vivement la cause du prisonnier de Spandaw. Charles, fort d'un tel appui, devint plus chaud et plus pressant. Le roi estimait le premier, il aimait vraiment l'autre, et il céda d'assez bonne grâce, pour donner à cet acte de justice les formes douces du bienfait. Charles reçut l'ordre de sortie, et il s'empressa d'aller délivrer son ami.

En arrivant à Spandaw, il reçut le prix de sa bienfaisance; une lettre de Baltide. Elle était tendre, mais le style portait l'empreinte de la mélancolie : on était séparé peut-être

pour des années, mais désormais on pourrait du moins s'écrire. Une marchande de modes de Lignitz voulait bien favoriser le commerce épistolaire. La lettre, adressée à Brandt, finissait ainsi : « On dit qu'il s'est bien conduit » à Molwitz ; que Dieu me le con» serve : je le baise sur les deux joues ». Mélange d'héroïsme, de piété et de tendresse, le cœur d'une femme sait tout accorder.

Charles se contenta alors de parcourir cette lettre ; il la baisa deux ou trois fois, la serra dans son sein, courut chez le commandant, et se fit rendre son ami. Le bon monsieur Fridberg ne revenait pas de son étonnement. Depuis des années bien longues et bien tristes, la liberté n'était pour lui qu'une chimère. Lorsqu'il revit le soleil, qu'il respira le grand air, qu'il passa le dernier pont, qu'il aperçut dans la campagne la belle et riante nature, il crut entrer dans un

monde nouveau : il ouvrit ses bras à Charles, il le tint long-temps pressé sur son sein ; il ne parlait pas, mais ses douces étreintes avaient l'expression du sentiment.

Le bon, le généreux Felsheim le logea à l'*Aigle-Noir*, non pas à quarante frédérics par repas ; mais il lui procura les aisances de la vie, que comportaient ses faibles moyens. Il paya par tout, jusqu'à ce que monsieur Fridberg eût fait venir des fonds de Silésie.

Sa terre était située près de Glatz, sur la Neisse. Depuis onze ans elle était abandonnée à un régisseur, et les armées prussiennes et hongroises avaient alternativement occupé le pays. Un régisseur et deux armées ! c'est plus qu'il n'en faut pour dévaster un royaume : aussi la terre du pauvre Fridberg était à défricher, et l'œil du maître était indispensable. Il quitta Felsheim avec une douleur

sincère, et lui jura un attachement inviolable.

Tout favorisait notre jeune homme. Adoré de sa maîtresse, réconcilié avec sa mère, au mieux avec le roi, s'attachant de plus en plus ses amis par son amabilité et les qualités de son cœur, son sort était déjà digne d'envie : la fortune lui réservait de nouvelles faveurs.

L'article du traité de Breslaw, qui avait le plus affecté les ennemis de l'Autriche, était la neutralité promise par le roi de Prusse. L'armée française détruite, malgré la savante retraite de Belle-Isle, à qui on n'a pas rendu assez de justice ; l'empereur Charles VII dépouillé de son électorat de Bavière, et son propre frère l'électeur de Cologne, passant du côté des Autrichiens ; le roi de Sardaigne, l'Angleterre et la Hollande unis à Marie-Thérèse, tout annonçait que la maison d'Autriche

allait devenir plus puissante que jamais.

Frédéric avait voulu l'affaiblir, et ne prétendait pas l'écraser. Il fit la paix au moment où la France, mieux secourue, pouvait anéantir la constitution germanique ; mais il changea de système lorsque Marie-Thérèse parut à son tour menacer toute l'Allemagne. Il trembla pour ses nouvelles conquêtes ; il traita secrètement avec Charles VII, Louis XV, le Palatinat et la Hesse, et se disposa à recommencer la guerre. Ainsi l'ambition de quatre ou cinq individus arma une partie de l'Europe, et l'arrosa de sang humain.

Quelques régimens prussiens avaient beaucoup souffert à Molwitz et à Chotusitz; d'autres avaient été totalement détruits. Le roi ordonna de nouvelles levées, et fit un tableau des officiers qu'il jugea propres à former promptement ces recrues. Il ne voulait pas

ôter aux vieux corps les chefs qui avaient leur confiance, et peu de jeunes gens pouvaient remplir ses vues. « J'ai envie, dit-il un jour à » Charles, de te faire major d'un de » mes nouveaux régimens. — Je ne » demande pas mieux, sire. — On » criera peut-être un peu; mais tu » feras taire l'envie à force de mérite. » — Je m'efforcerai, sire, de justifier » votre confiance. — J'aime mieux, » quoi qu'on en dise, un jeune offi» cier capable de tout, qu'un colonel » qui ne doit son grade qu'à trente » ans de service : c'est une affaire » finie; tu seras major ».

En parlant, le roi marquait les différens points de rassemblement. Il se proposait d'entrer en Bohême par la Saxe, à la tête d'une colonne; le général Schwerin devait se porter, avec une division, dans le cercle de Kœnigsgrætz, et le prince héréditaire de Dessau était chargé d'introduire

le reste de l'armée par la Lusace. Ces trois corps devaient se réunir devant Prague, et en faire le siége.

Felsheim avait l'œil sur la carte; rien de ce que faisait le roi ne lui échappait. Il supplia Frédéric de le faire servir sous le prince Dessau. Il était difficile que cette division entrât en Bohême sans passer à Lignitz, et quel plaisir de s'y arrêter, ne fût-ce qu'un jour, une heure, un instant!

Le roi, sans trop de réflexions, accéda à sa demande, et continua son travail : il se reposait de temps en temps, et causait familièrement avec lui. Charles insinua qu'il serait avantageux de former les régimens dans la Lusace même; que la proximité de l'ennemi anime les recrues, et leur donne une activité qu'elles n'ont jamais dans l'intérieur du pays; que ces troupes seraient fraîches en entrant en campagne, au lieu que celles qui viendraient des états de Brandebourg,

arriveraient aux frontières, harassées, et peut-être incomplètes.

Ce raisonnement était juste, et Frédéric en convint. Jusque-là tout allait bien; mais Felsheim faillit à tout gâter en citant sans cesse la ville de Lignitz comme une place propre à réunir huit ou dix mille hommes. Il n'y avait jamais été; mais il était clair que si on y rassemblait la division, son régiment y serait avec les autres.

« Pour cette fois, mon ami, dit le » roi, tu déraisonnes. On peut au plus » cantonner deux mille hommes à » Lignitz ». Charles fut embarrassé. Frédéric lui demanda pourquoi il désignait Lignitz plutôt que Crossen, Gorlitz, ou Mosqua, qui sont plus considérables. L'embarras de Charles augmenta. Le roi s'en aperçut; il réfléchit un moment, et trouva étrange que le jeune homme eût préféré la colonne de Dessau à celle que devait commander un maître dont

on éprouvait sans cesse l'active bienveillance. A cette objection imprévue, Charles se troubla tout-à-fait ; le roi le pressa davantage, le jeune homme tomba à ses genoux, et le secret de son cœur s'échappa.

Le roi estimait le comte de Fersen, et il s'intéressait à sa nièce. Le papa Blumenthal n'avait été qu'un officier ordinaire ; mais il avait servi toute sa vie, et les bienfaits dont Charles serait comblé, devaient être la dot de Baltide. « Relève-toi, dit » Frédéric ; si quelqu'autre motif t'eût » décidé, je ne t'eusse pardonné de » la vie : on peut aimer sa maîtresse » un peu plus que son roi. Allons, tu » feras ton régiment à Lignitz.... mais, » monsieur, que l'amour n'ôte rien » au devoir ».

Charles n'eut pas de repos que tout ne fût prêt pour son départ. Il courait chez son tailleur, chez son bottier ; il allait demander à monsieur de

de Fersen une lettre de recommandation pour sa sœur; il entrait chez un maquignon, et faisait sortir tous les chevaux de son écurie; il s'arrêtait chez Hantz, il écrivait à sa mère qu'il était major, et qu'il lui fallait de l'argent. En allant et venant, il pensait à perfectionner la manœuvre : pas un moment n'était perdu. Cent fois il eut envie de prévenir Baltide de son avancement, et de son arrivée prochaine à Lignitz. Il commença trois ou quatre billets, et les déchira tous : il ne trouvait pas d'expressions qui peignissent sa joie, son amour, son empressement. La tête lui tournait, et il ignorait que le désordre des idées est la seule éloquence du cœur. Quoi qu'il en soit, il se décida à surprendre l'aimable Baltide : peut-être n'était-il pas fâché de voir quel effet produirait son arrivée inattendue.

Il avait dépêché un exprès à Brandt,

et le bonhomme, impatient de le féliciter, arriva à Berlin. Il jura que le roi, qui avait eu le bon esprit de faire son Baron major, était sans contredit le premier de tous les rois, et il protesta à Charles qu'il serait un jour le premier de tous les généraux. Il regretta d'être obligé de rester à Spandaw pour recevoir les lettres de Baltide, et lui faire passer celles de son amant; mais quand il apprit que monsieur le major partait pour Lignitz, il ne fut pas possible de le contenir, et il refusa net de retourner à sa forteresse. « J'ai ac-
» cepté cette place, disait-il, pour me
» rapprocher de vous; je l'ai gardée
» après votre sortie pour servir vos
» amours, et être utile à votre ami
» Fridberg : rien ne m'arrête plus à
» Spandaw, et, sacrebleu, je ne suis
» pas fait pour être geolier. On dit
» que la guerre va recommencer; hé
» bien, mille bombes! nous la ferons

» ensemble : j'aime toujours la pou-
» dre, moi ».

Les représentations, les prières de Felsheim ne purent le détourner de son dessein. Dès le même jour il fit dire à son commandant qu'il pouvait confier ses clefs à qui bon lui semblerait, et qu'il aimait mieux manier une carabine que des verroux. Il mit ses pistolets en état, il fit donner le fil à son sabre, et il leva un habillement complet à l'ancien uniforme de Felsheim. Il envoya le reste de son argent à sa femme, par la raison très-simple que s'il était tué, il valait mieux qu'elle héritât que l'ennemi, et que s'il ne l'était pas, il trouverait de quoi vivre dans les poches des autrichiens. Il était si content de suivre la fortune de son jeune ami, il parlait bataille avec tant d'action, qu'il s'enivra complétement sans s'en apercevoir. Hantz, qui n'avait pas trouvé à glisser un mot, et qui n'avait

pas cessé d'écouter et de boire, se trouva dans le même état; et à la fin du dernier pot, il ne restait plus un pouce de terrain à Marie-Thérèse, ni un grain de raison dans la tête de ces messieurs.

Le jour du départ arriva enfin. Felsheim reçut du roi ses dernières instructions, et monta un superbe cheval. Brandt marchait fièrement à ses côtés, et riait dans sa moustache, en voyant les femmes et les filles extasiées de la bonne mine de son major. Le vieux barbier, devenu réellement valet-de-chambre, suivait, plus modestement monté, une énorme valise commune sur la croupe de son criquet. Charles s'arrêta à la porte du comte de Fersen; il prit la lettre que ce général lui avait promise pour madame Blumenthal, et le trio enfila gaiement la route de la Silésie.

On sait assez comment marchent des militaires. Rafraîchir ses chevaux,

sans jamais s'oublier soi-même; faire quelquefois bonne chère, et souvent ne rien trouver; coucher une nuit dans un bon lit, et la suivante sur la dure; en conter régulièrement à toutes les filles de cabaret, c'est à peu près à cela que se bornent les incidens de ces sortes de voyages. Ainsi, pour ne pas abuser de la patience du lecteur, nous arriverons tout d'un coup à Lignitz, en laissant cependant au *Fanal*, ou à tel autre bavard, la faculté d'entrer dans les plus minces détails, et d'imprimer ce que personne ne peut lire.

C'est dans cette ville que s'ennuyait Baltide, qu'elle soupirait après l'amant chéri qu'elle croyait à Berlin, et qui était dans une auberge à cinquante pas de sa maison; et ses pressentimens ne l'avertissaient pas!

Le jeune major donna un quart d'heure à son valet-de-chambre, il se para de tout ce qui pouvait faire

valoir ses agrémens personnels, et il envoya Brandt saluer de sa part madame Blumenthal, et lui demander la permission de lui présenter la lettre de son frère. Il la craignait à Spandaw, il était confiant à Lignitz. En effet, les circonstances étaient bien changées. Ce n'était plus ce page enfermé pour ses fredaines, et les continuant même en prison; c'était un jeune homme qui avait effacé au champ d'honneur jusqu'au souvenir de ses étourderies, à qui ses exploits avaient rendu la faveur du prince, qui avait un état, un rang, de la consistance dans le monde, et qui, d'après les apparences, pouvait compter sur une fortune brillante et rapide. Il n'était pas à présumer que madame Blumenthal désapprouvât sa recherche : il n'y avait donc pas d'inconvénient à laisser pénétrer ses vues, en réglant ses démarches d'après les bienséances et la délicatesse.

Brandt entra sans se faire annoncer : il ne tenait pas au cérémonial; mais il fit son compliment avec une décence dont il n'avait pas l'habitude, et dont on pouvait lui savoir quelque gré. Ces dames travaillaient, et le jeune Blumenthal leur lisait une brochure nouvelle. Au premier mot du hussard, Baltide leva la tête, elle le reconnut, et ne put retenir un cri de surprise et de joie.

Mais que devint-elle, quand elle apprit que son amant était major, que son régiment devait se former à Lignitz, et qu'il venait d'y arriver! Felsheim à Lignitz, au moins pour quelques mois, était plus qu'on n'eût osé imaginer dans ces momens où la douleur s'amuse de projets chimériques et des rêves séduisans qui aident à supporter l'absence. Felsheim à Lignitz! c'était un prodige de l'amour; mais l'amour ne devait-il rien à Baltide ?

Madame Blumenthal observait sa fille, et son trouble, qu'elle ne pensait pas même à cacher, lui rappela le couvercle de vermeil, et confirma d'anciens soupçons que le temps avait écartés. Ce qui était inconvenant alors, présentait aujourd'hui des avantages qu'on ne pouvait se dissimuler. Charles était devenu un personnage important; Baltide ne pouvait espérer de parti plus sortable : Brandt reçut donc une réponse polie, c'est tout ce qu'on pouvait se permettre; mais en faut-il davantage pour encourager un page, un officier, un amant dans sa première jeunesse?

Felsheim se présenta, beau comme l'amour, fait à peindre, pêtri de grâces, portant parfaitement l'uniforme, et persuadé de la nécessité de plaire à la mère, pour avoir accès auprès de la fille. Il s'était promis d'être charmant; il l'était lors même qu'il ne le cherchait pas. Madame Blumenthal

l'écoutait

l'écoutait avec un plaisir indicible ; elle se félicitait intérieurement qu'un tel homme se fût attaché à sa fille. Baltide observait sa mère à son tour ; elle tâchait de la pénétrer, et lorsqu'il lui échappait quelque marque d'approbation, son petit cœur palpitait d'aise, ses joues se coloraient ; elle s'embellissait de ce que le désir et la pudeur peuvent ajouter à la beauté.

Le jeune Blumenthal, simple lieutenant, appliqué, modeste, sage, mais d'un caractère emporté, avait obtenu un congé, et le passait chez sa mère. Felsheim, revêtu d'un grade supérieur avait droit à ses égards, et ne s'appliqua qu'à faire disparaître l'intervalle que la discipline militaire avait mis entr'eux. Les prévenances, la cordialité, la franchise du jeune major gagnèrent le frère, et en moins d'une heure la maison de madame Blumenthal ne lui offrit

plus qu'une amante et de vrais amis : la nature l'avait formé pour aimer et pour l'être. Il se retira avec la permission, très-facilement accordée, de revenir quelquefois parler de monsieur de Fersen.

Il sentit que pour conserver dans cette maison une liberté honnête, il ne fallait pas en abuser. Il ne s'y présenta qu'autant que le permettait l'usage du monde, et il s'y comportait avec une extrême circonspection.

Madame Blumenthal ne lui marquait que cette politesse aisée qui paraît ne rien refuser. Elle se gardait bien de laisser pénétrer ses vues ; mais elle faisait avec prudence tout ce qui pouvait en assurer le succès. Elle encourageait adroitement l'amitié qui commençait à naître entre les deux jeunes gens ; elle répétait souvent à son fils, que le crédit du jeune major pourrait un jour lui être utile, et le tirer des grades inférieurs.

Le goût de Blumenthal le portait, plus encore que son intérêt, à cultiver l'affection de Charles. Celui-ci, de son côté, faisait tout pour s'attacher le frère de Baltide : bientôt ils devinrent inséparables.

Il est dans les convenances d'être réservé avec un homme qu'on ne connaît que par une lettre d'un frère, mais il est aussi dans la raison d'accorder quelque familiarité à l'ami intime de son fils. Madame Blumenthal n'ignorait pas que l'amour est une flamme qui s'éteint faute d'aliment, et qu'on peut le nourrir, l'encourager même par des moyens que ne condamne pas la décence. Cette dame avait quelque fortune ; elle recevait du monde : Charles devint l'ame de ces petites fêtes, dont la gaieté fait toujours les frais et l'agrément, et jamais la prudente maman ne l'y invitait ; mais un mot, qui semblait dit sans dessein, en donnait

l'idée à son fils, et la société trouvait tout naturel qu'il amenât son ami, et que sa mère ne blâmât point cette attention.

C'était à ces dîners simples, mais délicats, à ces petits bals, enfans d'une aimable folie, qu'on sentait croître un amour qu'on croyait ne pouvoir plus augmenter. Quelquefois, et comme par hasard, madame Blumenthal plaçait Charles à côté de Baltide. Les deux figures alors cherchaient à se composer; mais on trouvait des dédommagemens. Un billet adroitement glissé sur des genoux qu'on presse légèrement; des pieds qui jouent et se caressent; un pot de crême qu'on se passe après y avoir goûté; des verres qu'on change; des mots qui ne signifient rien pour les autres, mais dont on saisit si bien le double sens, ou à qui on sait en donner un lors même qu'ils n'en ont pas: que de moyens d'attendre que le méné-

trier donne, en s'accordant, le signal si désiré!

C'est alors que tout est jouissance. Chacun s'occupe de sa danseuse; vingt couples sont isolés, et ne voient plus ce qui se passe autour d'eux. On tient la main de Baltide, et cette main répond par un doux frémissement. Un bras moëlleux s'arrondit autour de la plus jolie taille, et le tendre cœur qui palpite lui marque sa place et le fixe, et les yeux qui ne sont plus contraints! et la gaze transparente qui trahit les secrets de l'innocence! et la fatigue qu'on prétexte! et le petit coin où on se retire! et les choses délicieuses qu'on y dit! et la bonne maman, qui a l'air de ne rien voir, à qui rien n'échappe, et qui sourit à son ouvrage, et mille autres riens qui sont sans prix, et qu'on ne peut décrire! n'est-ce pas là le bonheur, si le bonheur n'est pas une chimère?

Malgré la manière dont s'observait

madame Blumenthal, Charles ne tarda pas à pénétrer ses dispositions, et de cette découverte aux démarches il n'y avait qu'un pas, qu'on brûle de franchir quand on aime avec passion. Felsheim voulait se déclarer, et demander dans les règles la main de Baltide. Les jeunes amans se parlaient, se consultaient, et les raisons du major finissaient toujours par être les meilleures; elles levaient toutes les difficultés. Il était clair qu'il serait colonel à la fin de la campagne prochaine, et un colonel se marie par tout pays. Il était d'un homme prévoyant de tout arranger d'avance pour l'entrée de l'hiver; c'est bien assez d'attendre jusque-là, et Baltide en convenait franchement. Elle fit seulement à son ami une observation qui lui parut assez raisonnable : c'est qu'avant de s'ouvrir à sa mère, dont il ne semblait pas qu'on dût craindre un refus, il était prudent de s'assurer

de l'agrément de madame Werner, qui pourrait n'être pas aussi facile. Felsheim répondait d'elle. « N'êtes-
» vous pas charmante, disait-il à Bal-
» tide? — A la bonne heure, mais
» vous êtes major........ — Que m'im-
» porte cela? — Et dans un an peut-
» être vous serez général. — Si j'étais
» roi, vous seriez reine. — Oui, si
» vous étiez votre maître. — Ma mère
» raffolle de moi. — Qui n'en raffol-
» lerait point? — Elle se rendra donc!
» — J'en doute. — Vous ne la con-
» naissez pas ». Baltide se taisait, et n'était pas persuadée : on croit difficilement ce qu'on désire. Après avoir mûrement pesé ce qu'on pouvait espérer ou craindre, Charles se rendit au sentiment de sa belle amie : il écrivit à Stavenow.

Sa lettre fut un factum. Quatre pages sur les agrémens et les qualités de Baltide ; six autres sur les services de la maison Blumenthal ; un aperçu

des biens de cette famille; une dissertation sur la nécessité de marier les jeunes gens de bonne heure, pour les empêcher de faire des sottises; enfin de très-belles choses sur la reconnaissance, et sur l'obligation de s'acquitter envers monsieur de Fersen des services qu'il avait rendus à Werner pendant sa jeunesse, telles étaient les divisions de ce volumineux mémoire.

Madame Werner, en ouvrant le paquet, s'attendait à trouver un nouveau traité de tactique, ou l'histoire détaillée de la conquête de la Silésie. Elle ne fut pas peu surprise de voir que son fils s'était donné tant de peine pour lui prouver que ce qu'elle pouvait faire de mieux, était de marier un jeune homme de dix-sept ans à une fille de seize. Elle et son mari s'amusèrent du factum pendant deux jours; mais il fallait répondre, et c'était là le difficile. Si Charles conti-

nuait à se bien conduire, s'il développait les talens militaires qu'il annonçait déjà, et que la faveur du roi ne se refroidît point, il pouvait prétendre un jour aux partis les plus distingués. Mademoiselle Blumenthal, jolie, intéressante, et tenant à une famille respectable, paraissait cependant au-dessous de ce qu'il devait espérer; mais elle était de ces femmes à qui on doit des égards, et qu'on ne refuse pas positivement. Il était dangereux d'ailleurs de heurter de front un jeune homme qui porterait peut-être la vivacité jusqu'à l'emportement. On chercha donc à gagner du temps : on se flattait que l'activité des camps, les plaisirs des garnisons, la légèreté naturelle à cet âge, affaibliraient insensiblement une passion qui ne pouvait pas avoir encore jeté de racines profondes, et qu'enfin Charles écouterait des propositions plus avantageuses. Madame Werner ou-

bliait qu'elle avait aimé comme Baltide, et qu'on avait déchiré son cœur. Werner ne se souvenait plus qu'à Konisberg, à Petterwaradin, il ne pensait, ne rêvait que Sophie : ils avaient vieilli l'un et l'autre. Autre temps, autre façon de voir.

La réponse de madame Werner fut adroite, et ménageait l'amour-propre de Baltide. Elle félicitait son fils d'avoir su plaire à une jeune personne aussi bien née ; elle l'engageait à persister dans le goût des choses honnêtes ; mais elle ajoutait qu'il n'était pas raisonnable de penser à se marier au moment d'entrer en campagne ; qu'il était au moins inutile de prendre avec madame Blumenthal des engagemens prématurés que le hasard de la guerre pouvait rompre, et qui ne serviraient qu'à ajouter aux regrets des deux familles ; enfin, que son extrême jeunesse permettait d'attendre que les troupes

prissent leurs quartiers d'hiver; qu'alors on pressentirait madame Blumenthal sur une affaire dont la réussite ne pourrait que flatter infiniment la maison de Felsheim.

Charles n'avait pas assez d'usage pour démêler les motifs secrets qui avaient dicté cette lettre. Il n'y vit qu'un consentement formel, et sa joie ne fut d'abord troublée que par les réflexions de Baltide. Plus pénétrante ou plus timide, elle ne prévit que des obstacles. Charles s'offensait qu'on doutât de la sincérité de sa mère; Baltide ne répliquait qu'en pesant, l'une après l'autre, chaque expression de la lettre, et il fut à la fin forcé de convenir que cette réponse était évasive. Il se crut joué; il s'emporta. Baltide aimait tendrement; son cœur navré se gonfla; elle fondit en larmes. Ses pleurs aigrirent tout-à-fait un jeune homme qui souffrait difficilement les contradictions;

il se répandit en menaces contre Werner, à qui il attribuait le refus de sa mère. Dans la chaleur de son ressentiment, il oublia que madame Bluménthal était dans une salle voisine; sa tendre amie ne s'en souvint pas plus que lui. Le ton véhément de Charles, les sanglots de Baltide la firent accourir à l'instant. Il fut impossible de lui déguiser la vérité; il fallut lui montrer la lettre de madame Werner: elle en parut choquée. « J'avais cru,
» dit-elle, que la fille d'un brave
» officier, que la nièce d'un général
» pouvait prétendre à la main du
» baron de Felsheim. Je vous avoue
» même que j'aurais vu cette union
» avec un plaisir bien vrai. Votre mère
» s'y refuse, il n'y faut plus penser.
» N'y plus penser! répliqua vivement
» Charles, renoncer à Baltide! jamais.
» Monsieur Werner devrait se rappe-
» ler ce qu'il doit personnellement à
» monsieur de Fersen; il devrait se

» rappeler que cet officier seul m'a » fait entrer dans les pages, que c'est » de lui que je tiens la faveur du roi, » mon grade de major, et l'espérance » des premières distinctions. Qu'il » soit ingrat, puisqu'il le veut; jamais » il ne me forcera à l'être. Baltide n'a » pas dix mille florins de revenu; » mais j'ai mon cœur, mon bras et » mon épée. Jamais ma femme ne » manquera de rien, et elle me tien- » dra lieu des dons de la fortune. Ma- » dame, je tombe à vos genoux. » Approuvez notre amour, et repo- » sez-vous du reste sur le temps, ma » persévérance, et peut-être sur le roi. » Sur le roi! interrompit madame » Blumenthal. — Il sait que j'adore » votre fille, et c'est à son indulgence » que je dois mon séjour à Lignitz. Il » estime votre famille, lui; il n'aura » qu'un mot à écrire à la mienne, et » ce mot, il l'écrira ».

Madame Blumenthal sentit aussi-

tôt les inconvéniens d'un semblable moyen. A la vérité, on ne devait pas craindre que madame Werner résistât; mais aussi sa fille n'aurait que l'humiliant avantage de devoir cette alliance à la seule autorité du roi, et il est dur pour une jeune personne d'entrer dans une famille qui la rejette. Si, contre les apparences, madame Werner persistait dans son refus, le roi ne se permettrait pas la contrainte, et un mariage proposé et manqué avec cet éclat, rendrait Baltide la fable du canton. Sans doute elle eût préféré Felsheim à tout autre; mais, après tout, il n'était pas le seul qui pût convenir à sa fille, et elle ne trouverait pas toujours les mêmes obstacles à vaincre.

Si madame Blumenthal eût communiqué ces objections à Charles, peut-être les eût-il combattues avec avantage; peut-être l'affection qu'elle

avait eue pour lui jusqu'alors eût-elle repris ses droits; mais l'amour propre blessé évita une explication qui eût exigé des détails toujours désagréables dans une telle circonstance. Tout ce que purent obtenir les jeunes amans à force de prières et même d'importunités, c'est qu'elle écrirait à son frère, et qu'elle lui demanderait des conseils. Elle exigea, de son côté, que Charles ne s'adressât au roi que de son aveu, et qu'il rendît ses visites moins fréquentes jusqu'à ce que cette affaire prît une tournure qui autorisât ses assiduités.

Charles quitta madame Blumenthal le désespoir dans l'ame; il se renferma chez lui; il écrivit à Werner comme à quelqu'un à qui il imputait ses disgrâces, et il écrivit en homme qui ne sait rien ménager. Il porta l'oubli des bienséances jusqu'à lui rappeler que sa mère, en l'é-

pousant, n'avait consulté que son cœur, et qu'il était inconcevable qu'elle ne lui permît pas de suivre son exemple; il attribua à l'intérêt l'espèce de tyrannie qu'on lui faisait éprouver, et il offrait de renoncer à la succession de son père, moyennant un consentement pur et simple à son mariage : il ajoutait avec fierté, qu'un homme comme lui savait se suffire, n'avait besoin des secours de personne, et il terminait en donnant à entendre qu'il était capable d'arriver à son but par toutes sortes de moyens, et qu'on devait trembler de l'y contraindre.

Cette lettre fut à peine partie, qu'il sentit combien elle était déplacée. Sa cruelle mémoire lui retraça les soins que Werner avait pris de son enfance, les peines que lui avait données son éducation. Il convint que ceux qui s'intéressent à nous, peuvent sans crime supposer notre

bonheur

bonheur où il nous est impossible de le trouver jamais. Il se repentit d'avoir suivi son premier mouvement : il était trop tard.

Ses expressions, ses reproches, ses menaces affligèrent sa sensible mère. Son mari, qui n'était plus son amant, mais qui était toujours son meilleur ami, lui accorda volontiers le pardon d'une incartade tolérable dans un jeune homme dont l'amour a troublé la raison. Cependant Charles ne s'était pas encore porté à de semblables extrémités, et Werner se persuada que madame Blumenthal, jalouse de procurer à sa fille un établissement avantageux, poussait adroitement son amant à des démarches qui pussent alarmer sa famille, et la faire céder à la crainte des excès plus condamnables auxquels il pourrait se porter. Cette façon de voir était la suite de la résolution bien prise d'empêcher ce mariage. On

aime à trouver des torts à ceux dont on veut s'éloigner ; on leur suppose ceux qu'ils n'ont pas, pour s'excuser à ses propres yeux, et on se flatte d'amener les autres à voir comme soi.

La lettre de Charles ne pouvait pas rester sans réponse : elle était adressée à l'époux de sa mère, et elle était outrageante. Werner écrivit au jeune homme avec la dignité qui sied à quelqu'un qui n'a pas de reproches à se faire. Son style était sans aigreur ; mais il rappelait les torts du Baron, et l'avertissait que des parens comme les siens savent toujours ramener au devoir un enfant qui s'égare. Il l'invitait à ne pas le contraindre à se servir des moyens de rigueur, et sur-tout à se garantir des séductions de *certaines femmes* dont la conduite ne lui paraissait pas délicate.

Charles lut les premières lignes

avec assez de tranquillité ; il s'était déjà dit à-peu-près tout ce que lui disait son beau-père : mais la fin de sa lettre, et sur-tout les derniers mots, le mirent en fureur. Il ne put souffrir qu'on accusât Baltide, dont il connaissait l'amour pur et désintéressé ; et, par une inconséquence inconcevable, il courut, sans réfléchir à ce qu'il allait faire, communiquer cette lettre offensante à madame Blumenthal. Peut-être crut-il qu'elle cesserait de ménager sa famille, qu'elle s'unirait avec lui contre son beau-père, et qu'elle guiderait son inexpérience. Baltide ne se dissimula point que cette indiscrétion les perdait. Sa mère, dont on méconnaissait les principes, la délicatesse, ne pouvait pardonner cette offense ; la jeune personne ne pouvait en solliciter l'oubli : il ne lui restait que la certitude de son malheur.

On n'était pas plus à l'aise à Stavenow : chaque jour ajoutait à l'inquiétude et aux embarras de madame Werner. Monsieur de Fersen, à la prière de sa sœur, venait aussi de lui écrire. On pense bien qu'il n'eut pas la mal-adresse de s'exposer à un refus formel : il se garda bien de rien proposer. Il se plaignit de l'amour de Felsheim pour sa nièce ; il paraissait craindre que sa conduite peu réfléchie ne nuisît à l'établissement de Baltide ; il priait madame Werner de défendre positivement à son fils d'inquiéter davantage une famille dont elle n'avait pas à se plaindre, et qui méritait des égards.

Le comte de Fersen ne doutait pas qu'on ne l'entendît. En effet, cette manière de s'y prendre amenait naturellement madame Werner à des ouvertures claires et franches, si elle avait eu l'intention de former cette

alliance ; et dans le cas contraire, personne n'était compromis.

Ce fut avec une douleur véritable que Werner prévit qu'il allait en venir à une rupture ouverte avec son plus ancien et son meilleur ami. Sa femme et lui balancèrent long-temps. Vingt fois la reconnaissance et l'amitié l'emportèrent sur l'intérêt et l'ambition. A la fin, ces deux passions dominantes, lorsque les années nous ont rendus insensibles aux sentimens doux, ces deux passions, erreurs de la vieillesse, imposèrent silence à toute autre considération. On répondit, sans rougir, à monsieur de Fersen qu'on s'empressait de se rendre à ce qu'il demandait; qu'on défendrait expressément à Charles de se rien permettre qui pût déplaire à madame Blumenthal. Il reçut en effet l'ordre de ne plus se présenter chez elle.

Monsieur de Fersen n'eût pas écrit,

s'il ne se fût flatté de réussir, et tout devait le lui faire croire. Le résultat de sa démarche l'irrita d'autant, qu'il était plus loin de s'y attendre. Il enjoignit à sa sœur de rompre sans délai avec le jeune Felsheim, et cette dame lui interdit sa maison.

Tout autre que Felsheim eût cédé à tant de difficultés réunies : il se roidit contre les barrières qu'on lui opposait, et il jura de les franchir. Il respecta l'asile de madame Blumenthal ; dès ce moment il cessa de la voir : mais son courage lui présenta des ressources, et l'espérance les multiplia. Il pouvait gagner sa mère ; il serait toujours le maître de solliciter l'entremise du roi : le temps enfin amènerait sa majorité. Il ne s'occupa alors qu'à conserver la tendresse de Baltide. Il craignait que l'affront qu'elle avait reçu n'influât sur ses sentimens : qu'il était loin de rendre à ce cœur, toujours plein de lui,

la justice qu'il méritait ! L'aimable enfant tremblait de son côté que Charles, découragé par tant de traverses, ne se refroidît bientôt, et ne finît par l'oublier. Des objets nouveaux qui s'empresseraient de lui plaire, des jouissances faciles, la réputation d'homme à bonnes fortunes, devaient le détacher d'une jeune fille qui n'avait pour elle que son extrême sensibilité. Elle pleurait en faisant ces réflexions, et ces réflexions et ces larmes solitaires la préparaient à tout faire pour son amant.

Charles s'était attaché par quelques cadeaux la marchande de modes qui, quelques mois auparavant, avait facilité leur correspondance : cette femme et Brandt étaient les seuls au monde qui s'intéressassent à leurs amours. Tous les matins, le hussard, touché des chagrins de son jeune ami, déposait tristement une lettre sur le comptoir,

et s'en retournait plus tristement encore sans la réponse, qu'il attendait tous les jours, et qui ne venait point. Ce n'est pas que ce moyen eût échappé à Baltide : fille qui aime n'oublie rien; mais elle craignait la surveillance de sa mère; elle redoutait sur-tout la vivacité du jeune Blumenthal. Il était trop raisonnable pour s'en prendre à Charles des procédés offensans de sa famille; mais il partageait le ressentiment de la sienne, et il avait déclaré à sa sœur qu'il en viendrait à un éclat avec monsieur de Felsheim, si elle conservait la moindre relation avec lui. Elle était seule, sans consolation, sans espoir. Elle n'avait encore osé ni écrire, ni sortir sans sa mère. Certain pressentiment lui disait néanmoins d'aller chez la marchande de modes. Elle se flattait d'y trouver des lettres de Charles; elle sentait le besoin qu'il avait des siennes : mais comment faire?

Elle

Elle résista quelques jours; mais peut-on à seize ans combattre sans cesse? La prudence la retenait; l'amour seul fut écouté. Elle épia un moment favorable, et à la hâte elle griffonna quelques lignes; peu de mots, mais que de choses! Elle était comme la feuille qui s'agite au moindre vent; elle s'arrêtait, elle courait à la porte de sa chambre, elle passait sa charmante petite figure, elle revenait sur la pointe du pied, elle se remettait à son secrétaire. Le bruit de sa robe, un coup d'aile de son franc-moineau, un mouvement de son fidèle Pyrame, tout la fait frissonner; elle abrége..... « Enfin je t'adore, et je t'a-» dorerai toujours ». Elle termine son billet et son supplice; les cordons du corset de basin se détachent, et c'est entre deux boules d'ivoire qui commencent à se prononcer, qu'on dépose l'objet de tant d'inquiétudes. Heureux corset! tu cachas à Spandaw les se-

crets de l'amour, dérobe-les encore à tous les yeux !

Il fallait un prétexte pour aller chez la marchande, et il n'était pas difficile d'en trouver : une jeune demoiselle a toujours besoin d'un ruban, d'un bonnet ; mais il fallait en parler à sa mère avec ce ton indifférent et froid qui écarte le soupçon, et cela n'est pas si aisé. Elle rougit, elle balbutia. Madame Blumenthal crut démêler quelqu'intention : elle résolut d'accompagner sa fille. Elle était loin de penser que la marchande fût d'intelligence avec elle, et elle n'avait d'autre but que d'empêcher Charles de l'aborder ou de la suivre. Elle prétexta à son tour la finesse de son goût dans le choix de ces jolis riens.

Baltide aimait tendrement sa mère; mais il est des circonstances où une mère est vraiment incommode. Elle suivait la sienne d'un petit air boudeur qui fut encore remarqué, et

qui rendit la surveillance plus active. Madame Blumenthal regardait à droite, à gauche, et ne vit personne de suspect. Enfin on arriva chez la marchande sans s'être dit quatre mots.

Celle-ci, femme adroite et intelligente, charge son comptoir de chiffons. Pendant que la mère et la fille retournent tout, et mettent de côté ce qui leur convient, une fille de boutique, qui promettait, roulait quelques aunes de rubans rose autour des lettres de Charles, qu'on avait provisoirement déposées dans un carton. Elle fait un signe à Baltide, et glisse le ruban avec les autres emplettes. Madame Blumenthal dit qu'on n'a pas choisi de ruban rose, qu'on n'en a pas besoin, qu'on n'en veut pas; la marchande est obligée de retirer le précieux rouleau; la fille de boutique plaisante sur son étourderie, Baltide se mord les lèvres, et pour cette fois,

la prévoyance de sa mère se trouve en défaut?

Ces dames sortent, et, selon toute apparence, Baltide rapportera son billet, et les lettres de son amant resteront chez la marchande; mais on a un éventail, et ce meuble-là sert à tant de choses! Combien de fois à l'église, au spectacle, à la promenade, d'innocens bâtons ont-ils favorisé l'œil curieux, tendre, ou inquiet de la beauté timide? Combien de fois la femme qui ne rougit plus, a-t-elle eu l'air de rougir, grâce à son éventail? Combien de fois a-t-il dérobé la véritable rougeur au père, à l'époux qu'elle eût éclairés, à l'amant qu'elle eût rendu téméraire? Quelle ressource qu'un éventail pour le maintien, pour les grâces et pour la minauderie! quelle facilité pour la conversation! Le doux aveu, le rendez-vous accordé s'échappent à travers la gaze légère,

qui se déploie à propos, et trompe l'attention des fâcheux. Quel attrait que ces petits coups sur des doigts entreprenans, que la faiblesse même de l'arme encourage à de nouveaux larcins! Je ne finirais pas, si je détaillais tous les avantages de l'éventail.

« Ah! mon dieu! s'écrie Baltide à » quinze pas de la boutique, j'ai ou- » blié!.... — Quoi, ma fille »? Vous vous doutez bien de ce qu'elle a oublié : le meuble qui sert à tout. Il est resté sur le comptoir. Elle court, sans en dire davantage; elle revient en quatre secondes, l'éventail à la main, les lettres de Charles dans sa poche, et son billet est déjà dans le carton.

Jusque-là tout allait bien; mais l'extrême précipitation a toujours ses inconvéniens. La jeune personne n'avait pas pris garde que l'épingle qui tenait le ruban rose s'était détachée, et le bout perfide du ruban sortait par

la fente de sa poche. Malheureuse Baltide! ta mère l'a aperçu, et tu ne le soupçonnes point; tu te flattes en vain d'un instant de bonheur. Non, tu ne t'enfermeras pas dans ton cabinet de toilette; tes yeux ne dévoreront pas ces lettres après lesquelles tu as tant soupiré, tu ne les couvriras pas de tes baisers.

Madame Blumenthal monta à son appartement, et dit à sa fille de la suivre. Là, elle lui reprocha sévèrement de tromper sa confiance, et d'employer des moyens bas pour entretenir une liaison que sa fierté devait lui faire rompre. Baltide, interdite, déconcertée, veut cependant s'excuser et mentir. Une fille honnête est si gauche quand elle ment! sa mère indignée lui reproche plus durement encore sa dissimulation, et lui ordonne de tirer de sa poche le paquet de ruban rose. Baltide, convaincue et presque défaillante, n'a

pas la force d'obéir. Madame Blumenthal s'avance; la tendre et inconsolable fille est dépouillée de son trésor. Elle se couvre le visage de ses mains, et sort pour cacher sa honte et sa douleur.

La marchande fut aussitôt mandée. On craignait qu'elle ne divulguât ce qu'on avait tant d'intérêt à cacher; on lui parla avec ménagement, mais on employa tous les raisonnemens propres à la détourner de se prêter davantage à cette intrigue. Elle protesta n'avoir aucune connaissance de ce qui se passait; elle rejeta tout sur sa fille de boutique; elle promit de la renvoyer, et elle la renvoya en effet; mais elle l'adressa au premier magasin de modes de Breslaw, où elle arriva avec une bourse assez bien fournie, que le jeune Baron eut soin de lui faire tenir.

Madame Blumenthal lut ensuite les lettres qu'elle avait saisies. Elle

n'y trouva que l'amour pur et innocent, et elle se rassura sur le passé; mais elle n'était pas sans alarmes pour l'avenir. Il fallait sauver sa fille de sa propre imprudence, éviter l'éclat qu'amèneraient tôt ou tard ses démarches inconsidérées, en la mettant dans l'impossibilité de s'en permettre de nouvelles. On abandonna les appartemens qui donnaient sur la rue, et on en brouilla les serrures; Baltide fut gardée à vue; on lui ôta tous les moyens d'écrire; elle ne sortit presque plus; et si sa mère, toujours prévoyante, permettait qu'elle se rendît quelquefois aux instances de ses jeunes amies, à qui des refus réitérés auraient pu donner des soupçons, elle ne la quittait pas un instant. C'est auprès d'elle qu'il fallait que Baltide s'assît; c'est de quelqu'ouvrage de mains qu'elle devait sans cesse s'occuper; les mots à l'oreille étaient sévèrement interdits. Ce furent

ces précautions même, qui semblaient prescrire la sagesse, qui causèrent les malheurs dont les deux familles furent bientôt accablées.

Baltide souffrait cruellement; Charles se désolait, et évitait les maisons qu'elle fréquentait, de peur de rendre sa position plus pénible ; il n'osait s'ouvrir au jeune Blumenthal, qui le voyait peu, et lui marquait cette froideur qui inspire l'éloignement ; la marchande était devenue inutile depuis que Baltide ne sortait plus ; Brandt fumait quelquefois sa pipe en se promenant dans la rue qu'habitait madame Blumenthal, et perdait son temps et ses espérances. Nos amans, dans la même petite ville, étaient isolés l'un de l'autre, comme s'ils eussent été séparés par les mers.

Pendant que ces incidens se succédaient, plusieurs régimens s'organisaient à Lignitz. Celui auquel Charles était attaché, se distinguait par la

précision des manoeuvres, la belle tenue et la bonne conduite : le jeune major l'avait formé. Il s'était fait aimer de ses soldats en tempérant ce que la discipline à d'austère, par l'affabilité qui la fait supporter. Il se flattait avec raison, que le roi distinguerait ce régiment, et lui tiendrait compte de ses travaux et de ses succès : c'est à la tête de sa troupe qu'il oubliait quelquefois les peines de l'amour.

On était au mois d'avril : encore quelques semaines, et ces différentes masses allaient s'ébranler. Le comte de Colberg, colonel du Baron, arriva à Lignitz peu de jours après que madame Blumenthal eut rompu toute communication entre sa fille et son amant. Il voulut voir son régiment sous les armes ; Felsheim commanda l'exercice, et les félicitations de son chef furent le premier fruit de ses soins.

Le comte de Colberg était un homme de quarante ans, d'une belle taille, d'une figure noble, inflexible sur tout ce qui avait rapport au service, d'un commerce aimable dans la société, immensément riche, généreux jusqu'à la prodigalité, et bien convaincu de son mérite.

Il se fit présenter dans les meilleures maisons de la ville. Madame Blumenthal, veuve d'un officier de marque et sœur d'un général, fut celle qu'il vit la première, qui parut lui plaire davantage, et chez qui il revint de préférence. Il avait entrevu Baltide, et on ne la voyait pas sans chercher à la revoir.

C'est à cela seulement que se bornaient alors les désirs du Baron. Un instant avec Baltide, même en présence de sa mère, eût comblé tous ses vœux. Il était assez bien avec son colonel pour lui ouvrir son cœur, et lui demander ses bons offices auprès

de madame Blumenthal. Il pouvait croire que le ressentiment qu'elle affectait n'était pas sincère, qu'il céderait à la première démarche que ferait enfin sa famille; que les sollicitations d'un officier supérieur préviendraient ce moment, et adouciraient son sort. Il fut retenu quelques jours par la crainte de se mettre plus mal dans l'esprit de cette dame, en confiant à un étranger ce que personne ne savait encore à Lignitz. L'amour malheureux l'emporta enfin sur de vaines considérations; mais lorsqu'il voulut s'expliquer avec son colonel, il n'était déjà plus temps.

Il entra chez lui assez embarrassé sur la manière dont il s'y prendrait pour le faire entrer dans ses vues; monsieur de Colberg lui-même le reçut avec une sorte d'embarras. Tous deux voulaient parler; mais dans certains cas, le difficile c'est de commencer. Le comte demanda

enfin à Charles s'il n'avait jamais été chez madame Blumenthal. « J'y ai » été souvent. — Ah, tant mieux !..... » sa fille est jolie. — Charmante. » — Un esprit naïf..... — Mais plein de » grâces. — Peu de fortune. — Qu'im- » porte? — C'est ce que je pense. Mon » ami, au métier que nous faisons, » on n'est pas sûr du lendemain : il » faut se hâter d'être heureux, lors- » qu'on n'a qu'un moment à l'être. » — Que voulez-vous dire, monsieur » le comte? — Mon cher Baron, j'at- » tends de vous un service de quel- » qu'importance. J'aime mademoi- » selle Blumenthal ». (Charles pâlit, et le colonel eût parlé deux heures, qu'il ne l'eût pas interrompu). « J'aime » mademoiselle Blumenthal ; on plaît » encore à mon âge, quand on joint » à un physique heureux les avantages » du rang et de la fortune ; d'ailleurs » une jeune personne bien née ne sait » qu'obéir à ses parens ; mais il est

» des démarches qu'on ne fait pas
» soi-même sans une sorte de répu-
» gnance. J'ai besoin de quelqu'un
» qui se charge de pressentir madame
» Blumenthal, et j'ai jeté les yeux
» sur vous. Vous ferez cela pour moi,
» n'est-il pas vrai »? Charles, atterré
par cette confidence, irrésolu, muet,
se fit répéter plusieurs fois la même
question. Forcé enfin de répondre, et
incapable de dissimuler, il déclara
franchement ce qui s'était passé entre
lui, madame Blumenthal, sa fille et
madame Werner. « Mon cher Baron,
» reprit le comte en souriant, j'espère
» que notre rivalité n'aura pas de
» suites fâcheuses. Ecoutez-moi, si
» vos parens et ceux de Baltide don-
» naient les mains à cette union, je
» me retirerais sans plaintes, sans
» murmure ; imitez-moi. Puisqu'il
» n'est pas possible que les deux
» familles se rapprochent, qu'il l'est
» bien moins encore qu'une demoi-

» selle aussi intéressante reste fille,
» qu'il faut enfin que quelqu'un l'é-
» pouse, il doit vous être égal que ce
» soit moi ou un autre. — Monsieur
» le comte, je ne crois pas qu'elle
» consente!..... — Une jeune personne
» est toujours soumise, je vous l'ai
» déjà dit : au reste, nous verrons ».
Jusque-là on s'était renfermé dans les bornes de la décence, mais des rivaux les franchissent promptement. La conversation prit une autre tournure. Le comte y mit du persifflage, Charles de l'emportement; des expressions dures lui échappèrent, et son colonel l'envoya aux arrêts.

Charles ne s'était pas trouvé encore dans une position aussi affligeante. Il s'était désespéré lorsqu'on le sépara de Baltide, et cependant il savait qu'elle ne vivait que pour lui, et la certitude d'être aimé rendait son malheur supportable. Non-seulement il ne la verrait plus, mais elle allait,

selon les apparences, passer dans les bras d'un autre, et cette idée le jetait dans des accès de fureur.

Il avait promis à madame Blumenthal de ne s'adresser au roi que de son aveu ; mais ce moyen était l'unique qui lui restât, il pouvait réussir, et ce n'était pas le moment de se piquer d'une fausse délicatesse. Il écrivit donc à Frédéric, et fit sa lettre aussi courte que le lui permit la surabondance d'idées qui s'accumulaient dans sa tête : (il savait que le prince n'aimait pas les longues phrases). Il l'instruisait de la mésintelligence des deux familles, des causes qui l'avaient produite ; il se plaignait de la conduite peu généreuse de son colonel, et il finissait en protestant qu'il se ferait tuer à la première occasion, si sa majesté n'arrangeait pas tout cela.

L'infortuné jeune homme attendait, avec l'impatience d'un amant, l'effet que produirait sa lettre. Il se promenait

menait dans sa chambre, il faisait des châteaux en Espagne, il se désolait, il espérait; un officier entre, et lui saute au cou : c'était Théodore. Il arrivait à petites journées du fond des états de Brandebourg, et venait prendre une compagnie dans un des régimens de Lignitz. Il ignorait que Charles y fût; mais il avait rencontré Brandt, et le brave homme lui avait tout conté, en ornant son récit d'imprécations contre les colonels qui abusent de leur autorité, et de plaintes contre les mères qui ne veulent pas marier un jeune homme d'assez bonnes mœurs pour vouloir bien se marier. Théodore était accouru. Charles oublia qu'il lui avait donné le goût du jeu et des filles, qu'il lui devait sa retraite de Spandaw; il ne vit que les services qu'il pouvait lui rendre alors. Il le pressa de s'introduire chez madame Blumenthal, et d'engager Baltide à une résistance

opiniâtre. Théodore se prêta à ce qu'on attendait de lui, avec la facilité dont on le connaît capable. Oter à une mère l'autorité que la nature lui a donnée sur sa fille, était pour lui une véritable jouissance : il n'y a que les imbécilles qui aiment l'ordre et qui connaissent des devoirs. Il fut arrêté entre les deux amis qu'ils n'auraient pas l'air de se connaître, de peur de rendre Théodore suspect. Brandt fut nommé intermédiaire, et devait s'entendre alternativement avec ces deux messieurs.

Le comte de Colberg, brouillé avec Charles, avait fait ce que tout autre eût fait comme lui. Il s'était adressé à un officier plus complaisant, et qui, n'ayant aucun intérêt dans cet affaire, saisit avec empressement l'occasion de se mettre bien dans l'esprit de son colonel. Il fut trouver madame Blumenthal; il l'instruisit des desseins honorables du comte, fit un

grand étalage de ses qualités, loua son désintéressement, et vanta son alliance. Il se tut quand il n'eut plus rien à dire, et attendit humblement la réponse qu'il devait rendre littéralement à son colonel.

Madame Blumenthal éprouvait depuis quelque temps la difficulté et le dégoût de garder une fille qui aime. Elle n'avait jamais été fort éprise de feu son époux, et n'en avait pas été moins heureuse. Elle crut qu'un prompt établissement, en la déchargeant d'un fardeau incommode, distrairait Baltide d'une passion dangereuse. Elle se flatta que le devoir ramènerait enfin à son époux un cœur qui avait besoin d'aimer : elle reçut donc les ouvertures de l'officier avec une politesse affectueuse, et le jour même, elle présenta le comte à sa fille, comme un homme qu'elle autorisait à prétendre à sa main.

Baltide, accablée de ce coup inat-

tendu, ne trouva pas un mot, pas un geste qui exprimait ce qui se passait dans son cœur déchiré par l'amour, et combattu par le respect filial. La tête baissée, l'œil fixe, les genoux tremblans, elle était prête à défaillir. Sa mère courut à elle, elle la reçut dans ses bras. Le comte, qui s'estimait infiniment, dit à madame Blumenthal qu'il s'était attendu à quelque résistance, et qu'il ne s'en effrayait point. Que le mérite qu'on voulait bien lui accorder, ses égards soutenus, le luxe, les plaisirs effaceraient bientôt jusqu'au souvenir d'une fantaisie d'enfance, qui passe ordinairement comme l'éclair, dont elle a la vivacité. « Jamais, jamais je ne » l'oublierai » ! dit Baltide d'une voix étouffée, et elle s'évanouit.

La scène est trop forte. Madame Blumenthal pria le comte de se retirer, secourut sa fille, et lui laissa le temps de se remettre. Elle employa

alors les plus douces caresses ; elle fit valoir les agrémens du comte, elle exagéra les avantages de l'union projetée, elle rappela les sujets de plainte que lui avait donnés madame Werner ; enfin elle conjura sa fille de ne pas l'affliger par une résistance qui abrégerait sa carrière.

La jeune personne était timide, et par conséquent docile. Elle n'osa se prononcer nettement : elle employa les armes de la faiblesse, les supplications et ses larmes. Madame Blumenthal était mère ; elle ne vit pas sa fille à ses pieds sans une forte émotion. Elle se sentit touchée, elle s'attendrit, elle allait céder peut-être, lorsque son fils entra.

Il avait rencontré le colonel, et il revenait irrité de ce qu'il appelait les mauvais procédés de sa sœur. Il lui reprocha de sacrifier à une obstination ridicule le repos de sa mère, l'avancement de sa famille, et son propre

bonheur. Il protesta que si elle ne se rendait, il s'en prendrait à l'auteur de tous ces troubles, et qu'il ferait repentir monsieur de Felsheim des chagrins qu'il répandait sur toute sa maison.

Baltide avait à-peu-près gagné sa mère; elle essaya de fléchir son frère. Le jeune homme ne répondit qu'en prenant ses armes. Elle ne put soutenir l'idée d'un frère et d'un amant s'entr'égorgeant pour elle. Elle prononça d'une voix éteinte ce mot terrible: *Je consens*, et elle tomba encore sans connaissance sur le parquet.

Voilà où en étaient les choses lorsque Théodore se fit présenter chez madame Blumenthal. Il lui rendit quelques visites sans pouvoir approcher Baltide. Elle ne quittait plus son appartement, où monsieur de Colberg seul était admis; et lorsque sa mère recevait du monde, son frère l'obsédait sous le prétexte honnête de lui tenir compagnie.

Cependant le funeste mariage était fixé à la fin de la semaine : il ne restait plus que cinq jours. Felsheim, toujours aux arrêts, ne pouvait rien, mais Théodore agissait. Il se rendit chez lui au milieu de la nuit, et lui déclara qu'il n'était plus temps de soupirer, de se plaindre, qu'il fallait en venir aux grandes mesures, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il ajouta qu'il allait se loger dans une maison adossée à celle de madame Blumenthal, en occuper tout le haut, percer le mur mitoyen, enlever Baltide, la remettre à Brandt, et la faire conduire chez son ami Fridberg, qui, ennemi juré du despotisme royal, devait haïr aussi l'abus de l'autorité maternelle.

Charles était disposé à disputer sa maîtresse à son rival par tous les moyens possibles : cependant le projet d'un rapt lui répugna. « Si elle y » consent, répondit Théodore, que

» t'importent ses parens? Est-il pos-
» sible d'ailleurs qu'ils te la refusent,
» quand cette escapade sera publique?
» Ta mère pourra-t-elle t'empêcher
» de rendre l'honneur à une fille de
» ce rang? — Mais j'ai écrit au roi,
» et peut-être.... — T'imagines-tu que
» le roi se mêlera de tes amourettes?
» et en le supposant, agira-t-il avec
» assez de célérité pour prévenir ton
» colonel? Tu peux demain t'assurer
» de ta maîtresse : enleveras-tu, dans
» quatre jours, l'épouse de ton chef?
» Te flattes-tu qu'elle s'y prête quand
» elle sera engagée? D'ailleurs, que
» gagneras-tu à cela? Tu te rendras
» odieux à toute l'armée; les lois s'ar-
» meront contre toi; tu seras obligé
» de fuir, de passer avec ta belle dans
» une terre étrangère, sans état, sans
» ressource; cela n'a pas le sens com-
» mun. Il faut l'avoir demain, ou l'a-
» bandonner pour jamais à un autre....
» Ton choix est fait; je lis dans tes
» yeux.

» yeux. Bonsoir, mon ami : demain » matin je m'établis dans la maison » dont je t'ai parlé, et j'espère em» ployer utilement la journée ».

Frédéric avait pris aux chagrins de Charles, un intérêt beaucoup plus fort que le jeune homme n'eût osé l'espérer. Il était à un degré de faveur tel, que rien de ce qui le touchait ne paraissait indifférent au roi. Il écrivit aussitôt à monsieur de Colberg.

« MONSIEUR LE COMTE,

» Un colonel punit son inférieur » qui manque au service, mais je ne » connais aucun article du code mili» taire qui l'autorise à mettre son rival » en prison. Vous ferez sortir le baron » de Felsheim ».

Il fit venir le général Fersen, et lui dit sans détour qu'on le désobligerait en mariant sa nièce à tout autre qu'à Charles. Monsieur de Fersen rendit compte au roi de la démarche qu'il

avait faite auprès de Werner, et de la manière désobligeante dont il y avait répondu. « J'écrirai à Stavenow, lui » dit Frédéric. Vous, écrivez à votre » sœur de rompre sur-le-champ avec » Colberg. Je ne veux pas que mon » jeune major soit tourmenté plus » long-temps ». Ils s'entretinrent ensuite une partie du jour des opérations arrêtées pour l'ouverture de la campagne. Le général se retira tard. Le courrier était parti. La poste de Berlin à Lignitz ne part que de deux jours l'un: la lettre de monsieur de Fersen ne fut rendue à madame Blumenthal que quarante-huit heures après celle du roi au comte de Colberg.

Werner reçut en même temps une invitation qui équivalait à un ordre. Frédéric, qui voulait fortement, et qui agissait à la minute, lui mandait que c'était avec son agrément que Charles avait recherché mademoiselle Blumenthal, qu'il désirait que

ce mariage se fît à la fin de la campagne prochaine, et qu'il lui saurait gré de se rapprocher sans délai du comte de Fersen et de madame Blumenthal.

Werner et sa femme pouvaient encore se faire un mérite de leur prompte obéissance : ils voulurent au moins avoir celui-là. Des excuses honnêtes, des protestations affectueuses, la demande positive de la main de Baltide, furent adressées à une famille qu'on avait d'abord dédaignée. La félicité des jeunes amans paraissait assurée. Deux jours encore, et les obstacles étaient levés. La précipitation de Théodore les replongea dans les plus affreuses calamités.

Le comte de Colberg avait jugé, d'après le style du roi, que son major était un homme à ménager. Le jour même où Théodore se logea près de madame Blumenthal, il fut lui-même lever les arrêts ; il chercha à se

réconcilier de bonne foi avec le Baron; mais il ne dit rien de Baltide, et c'est là que Charles l'attendait. Il conclut de son silence qu'il persistait dans son dessein : il dissimula, et profita de sa liberté pour exécuter le sien.

Des habits d'homme furent préparés pour la demoiselle, une voiture et deux bons chevaux envoyés dans le faubourg; Brandt reçut ses instructions, et s'obligea, sur sa tête, à conduire Baltide par-tout où il plairait à son cher Baron; Hantz devait courir en avant, et préparer les relais: monsieur Fridberg se chargerait du reste.

Pendant que Charles faisait ces dispositions, Théodore travaillait sans relâche; il détachait à petit bruit le ciment qui liait les pierres. La première levée, les autres n'opposèrent plus de résistance, et vers les quatre heures du soir, il y avait au mur qui

séparait les deux greniers, un trou par lequel un homme pouvait passer avec facilité. Les gravois étaient ramassés et cachés dans deux mannes d'osier qui paraissaient n'avoir pas servi depuis long-temps, et être tout-à-fait oubliées. L'ouverture, du côté de madame Blumenthal, fut masquée avec des futailles vides, et de celui de Théodore, par les mannes qui renfermaient les débris de la muraille.

Dès que Charles eut cessé d'agir, il pensa aux dangers dans lesquels il allait s'engager. Mille circonstances imprévues pouvaient faire manquer l'entreprise : le succès même l'exposait. Il était impossible qu'on ne le crût pas l'auteur de l'évasion de Baltide, et comment oser se présenter devant son colonel? comment soutenir les reproches d'une mère dont il ne se rappelait alors que les marques de la plus sincère tendresse? La pro-

bité, la délicatesse, lui faisaient une loi de renoncer à son projet. Il le sentait, il en convenait intérieurement; mais quand il se représentait son rival heureux, la possibilité de l'être lui-même, les scrupules s'éteignaient, ses craintes lui semblaient une faiblesse; l'amour aveugle et furieux obscurcissait sa raison : Baltide, ou la mort, il ne vit plus que cela.

Décidé à poursuivre, une inquiétude d'une autre espèce le tourmentait encore. Baltide se livrerait-elle à lui? abandonnerait-elle sa mère? mépriserait-elle les bienséances, oublierait-elle la modestie pour n'écouter que son amour? Il était incapable de la contraindre, et le lieu, l'heure ne le permettaient pas. Que ferait-il, que deviendrait-il, si elle résistait?

La nuit vint pendant qu'il était en proie à tous les combats, à tous les

mouvemens opposés qui peuvent bourreler le cœur humain. Théodore le joignit, et l'emmena dans son appartement, où Brandt les attendait. Les habits destinés à Baltide étaient là ; Hantz était déjà dans le faubourg, où il veillait sur le postillon et la voiture.

On arrêta que Charles, qui avait vécu familièrement chez madame Blumenthal, s'introduirait dans la maison, qu'il connaissait parfaitement ; que Théodore le suivrait, et s'arrêterait sur l'escalier, où il se tiendrait prêt à tout événement, et que Brandt, dont on connaissait la mauvaise tête, resterait où il était, jusqu'à nouvel ordre.

Minuit sonna, et Charles tremblant marcha à sa perte. Les pieds nus, l'œil hagard, le sein palpitant, il franchit le mur au-delà duquel il violait déjà l'asile de l'innocence, la sécurité d'une mère, des droits qu'on n'en-

freint nulle part sans s'exposer au supplice. Egaré, incertain, il cherche, il avance. La fatalité qui le poursuit, le pousse à la porte qui devait être sacrée pour lui; il ouvre, il entre, il approche du lit que fuyait le sommeil, et que Baltide arrosait de ses larmes : il appelle à voix basse. La surprise, la joie, la terreur, ne permettent pas qu'on lui réponde. Il trouve, il presse, il couvre de baisers une main qu'on lui abandonne. L'obscurité, le silence, la force de l'âge, tout ajoute à son délire. L'ivresse passe de son cœur dans celui de Baltide; elle ne pense pas à se défendre, le dernier attentat est commis : ils se repentent tous deux; il est trop tard.

Il attesta vainement le ciel de la pureté de ses intentions, il la pressa inutilement de le suivre : ce moment était tout entier au remords, et Baltide rejeta avec horreur la proposi-

tion d'un second crime; elle l'accusa de celui qu'elle venait de commettre, elle le rejeta tout entier sur lui, elle le repoussa loin d'elle, elle le maudit. Son amant terrifié, marchant d'infortune en infortune, restait anéanti sous la malédiction de la vertu outragée. Théodore, qui sait combien les minutes sont précieuses, descend et arrive, guidé par les sanglots étouffés, par les accens du désespoir. Malheureux jeune homme, si tu entraînas ton ami dans le précipice, ta présence du moins lui sauvera la vie.

Le comte de Colberg avait donné à souper au jeune Blumenthal. On avait passé les bornes de la sobriété; et lorsqu'on quitta la table, les têtes étaient échauffées. Le colonel reconduisit son convive, et celui-ci l'invita à entrer. Le bruit qu'on faisait au-dessus d'eux fixa leur attention. Blumenthal crut que sa soeur, in-

commodée, avait besoin de secours. Il allume des flambeaux, il monte; le désordre de la victime ne lui permet plus de douter; la présence de Felsheim achève de le convaincre; il avait son épée : le Baron était sans armes.

Déjà le fer est levé sur sa poitrine. Théodore se précipite, il est en garde; il faut que Blumenthal passe sur son corps pour arriver à son ami. Le tumulte, les cris, attirent le colonel. La mère, éveillée en sursaut, s'élance de son lit; elle accourt, elle entre chez sa fille; ses sens se glacent, elle tombe entre son fils et Théodore, en invoquant leur pitié.

Blumenthal et Colberg ne voient dans le major qu'un lâche ravisseur qui ne mérite pas qu'on suive avec lui les lois de l'honneur. Tous deux attaquent et pressent Théodore, qui le couvre. Il peut à peine parer les coups multipliés qu'on lui porte. Il ne lui

reste qu'un moyen de salut ; il fait une volte, il soulève la mère inanimée, il la présente au fer des assaillans : Blumenthal et Colberg s'arrêtent ; Brandt paraît le sabre à la main.

Etonné de ne pas revoir les deux jeunes gens, redoutant les hasards de cette nuit dangereuse, il s'était glissé dans les ténèbres, et bientôt le cliquetis des armes lui avait indiqué la route qu'il devait suivre. Il se range à côté de Charles, qui, indigné de voir ses amis prodiguer leur vie pour une cause qui leur est étrangère, saisit le poignet du hussard, lui arrache son sabre, et se met en ligne avec Théodore. Celui-ci jette madame Blumenthal dans les bras du bonhomme, et le combat recommence avec fureur. Le Baron a en tête le frère de sa maîtresse ; il ménage le sang de Baltide ; mais Blumenthal furieux s'abandonne ; il fond tête baissée sur son adversaire, il se perce lui-même de

part en part. Colberg, désarmé par Théodore, demande et obtient la vie, en promettant sur son honneur de ne pas donner de suite à cette affaire.

Charles s'arrête à l'instant où Blumenthal tombe. L'état où il le voit, celui peut-être aussi déplorable de sa mère et de sa sœur, tous les objets qui s'offrent à lui, portent dans son sein l'épouvante et l'horreur. Il jette son sabre sanglant, il sort en détournant la vue, il se trouve dans une rue qu'il ne reconnaît point, il avance, il court, poursuivi par l'image de Blumenthal mourant. Il est sorti de la ville, il erre dans la campagne, et ne s'en aperçoit pas. Une forêt se présente, il s'y enfonce, il y tombe de lassitude et de douleur. Le soleil reparaît; il vient rendre la vie à la nature, et ne peut le ranimer. Celui qui n'a pas l'habitude du crime, ne sait plus supporter la lumière ; il aperçoit un enfon-

cement sous une roche, il s'y traîne, il cherche les ténèbres; il lui semble qu'elles le déroberont à lui-même.

Jeunes gens, qui de vous réunit autant d'avantages que Charles? qui de vous est plus que lui incapable d'un forfait? Réfléchissez, et tremblez. Aujourd'hui peut-être, une passion que vous croyez innocente vous portera aux mêmes excès.

---

## CHAPITRE XII.

*Conclusion.*

Théodore et Brandt se retirèrent sans que le comte de Colberg pensât à les poursuivre. Il avait promis, et d'ailleurs tous ses soins s'étaient tournés vers la malheureuse famille. Sans doute il ne pensait plus à s'unir à elle après l'événement dont il avait été témoin; mais l'humanité, que la dissipation n'éteint jamais en-

tièrement, et qu'une telle catastrophe ne manque pas de réveiller, fit de ce seigneur un homme nouveau. Il se partagea entre les trois infortunés qui avaient également besoin de secours. Le jeune homme était près d'expirer; les deux femmes étaient dans un état déplorable : Colberg seul suffit à tous. Il joignit la prudence à l'activité; il se garda bien d'appeler les domestiques, qui reposaient loin du lieu de la scène; la réputation de mademoiselle Blumenthal dépendait du plus profond secret, et il était facile de persuader au public que l'accident de son frère était la suite d'une querelle particulière avec un officier de la garnison.

Lorsque les dames furent tout-à-fait revenues à elles, il aida à les habiller, il leur fit part de ses réflexions, les fit entrer dans ses vues, et ce fut alors seulement qu'on éveilla les domestiques. On leur dit que leur

jeune maître s'était battu sur les remparts, que monsieur de Colberg l'avait rencontré, l'avait fait reporter chez lui, et on les envoya appeler les chirurgiens. Ils examinèrent la blessure, et madame Blumenthal et Baltide, plus mortes que vives, attendirent ce qu'ils allaient prononcer...... Ils décidèrent que le blessé ne passerait pas la journée. Cet arrêt jeta la jeune personne dans un état effrayant; sa douleur, son délire étaient au comble : sa mère trembla qu'un même coup ne lui enlevât ses deux enfans. Il fallut qu'elle oubliât ses propres peines, pour consoler sa malheureuse fille, et l'empêcher de se déclarer coupable du meurtre de son frère. Elle priait le ciel de lui conserver Baltide, et elle la croyait complice de l'attentat de Felsheim : peut-on cesser d'être mère ?

Le pronostic des chirurgiens ne se vérifia que trop. Après plusieurs

alternatives de bien et de mal, Blumenthal eut un moment de connaissance. Sa mère espéra, et fit sortir tous ceux qui étaient présens, dans la crainte qu'il ne divulguât ce qu'on voulait ensevelir à jamais. Il ne dit que quelques mots entrecoupés ; il donna à entendre que sa sœur avait été surprise par son amant, et qu'elle était innocente. Il déclara positivement que Charles, dans le combat, n'avait cherché qu'à le ménager ; que lui-même avait été au-devant du coup. Il demanda grâce pour Baltide, et il expira en pardonnant au Baron.

Comment peindre la désolation de la mère et de la sœur? Il semblait impossible au destin de les rendre plus à plaindre, et de nouveaux coups frapperont encore les victimes. Au moment de l'inhumation, madame Blumenthal reçoit les lettres de messieurs Werner et Fersen. Elle apprend que le roi lui-même a prononcé le bonheur

de

de Baltide; et le sang de son frère s'élève entr'elle et son amant. Jamais elle ne peut être à celui qui l'a abusée; elle a perdu sans retour l'honneur et le repos. Elle cache soigneusement à sa fille ces dispositions, qui ajouteraient à ses maux. Les siens s'accroissent; elle en gémit, mais elle gémit seule, et le poids qu'elle ne partage point lui paraît moins accablant.

Le même courrier avait apporté au comte de Colberg et aux autres colonels, l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures avec leurs régimens, et de filer sur Liébaw, où se formait une des colonnes qui devaient pénétrer en Bohême. La générale bat le lendemain dans tous les quartiers de la ville; les différens corps sont en bataille sur la place et dans les principales rues; chacun est à son poste : le major Felsheim seul manque au sien. Colberg, magnanime depuis qu'il a cessé de prétendre à Baltide, va

trouver Théodore à la tête de sa compagnie. « Oublions, lui dit-il,
» ce qui s'est passé entre nous, et ne
» pensons qu'à votre ami. Dans un
» quart-d'heure les troupes se mettent
» en marche, et il n'a pas paru encore.
» — Nous ne l'avons pas vu depuis
» cette nuit malheureuse. Je l'ai cher-
» ché par toute la ville; son vieux
» hussard et ses gens courent main-
» tenant la campagne; on le trouvera
» sans doute : par grâce, ne préci-
» pitez rien. — Je me tairai, monsieur,
» aussi long-temps que mon devoir le
» permettra : je ne sais pas accabler les
» malheureux ».

Les régimens sont sur la route de Liébaw, et Charles ne s'est point présenté; ils arrivent le troisième jour, et il n'a pas rejoint. Le colonel pouvait se perdre en gardant plus long-temps le silence : il fit son rapport au prince de Dessau. L'intérêt que le jeune homme inspirait à la cour et

à l'armée était tel, que le prince lui-même résolut d'attendre un jour ou deux avant de prendre aucunes mesures : un incident imprévu le mit dans la nécessité de dénoncer l'infortuné major.

Une division autrichienne s'était avancée pour couvrir Prague. Le général Festelitz, qui la commandait, détacha une forte avant-garde pour observer les prussiens, et les empêcher, s'il était possible, de pénétrer en Bohême. Le comte de Bathiani, général en chef des forces de Marie-Thérèse, était resté au centre du pays, pour se porter où il serait nécessaire, et s'opposer à la jonction des trois colonnes prussiennes. L'avant-garde de Festelitz s'était avancée avec rapidité, et occupait les hautes montagnes qui séparent Liébaw et Schandaw : le général Dessau se décida aussitôt à débusquer l'ennemi. Il marcha toute la nuit, il tourna les

montagnes, et attaqua au point du jour. Les autrichiens se défendirent vigoureusement ; mais les prussiens emportèrent tous leurs retranchemens ; le régiment formé par Felsheim fit des prodiges, et le malheureux n'y était pas. Festelitz, forcé dans ses gorges, se replia sur le corps d'armée, et le prince de Dessau entra dans la plaine avec toute sa division.

Il avait à rendre compte au roi de ce premier avantage, et il n'était plus possible de lui cacher la désertion de l'officier chéri. Le prince savait combien Frédéric tenait à la discipline, et il craignit de se compromettre en n'observant pas les lois militaires, et en se bornant à instruire le monarque du délit : il assembla donc, avant d'écrire, un conseil de guerre. Il y exposa le fait avec une extrême modération, il chercha même à atténuer la faute : elle était évidente, et tous les membres du conseil opi-

nèrent à la mort. Le prince pleura en signant l'arrêt; il pleura en le mettant dans son paquet, pour le soumettre à la ratification du roi..... (1). Il recommanda le major à sa clémence.

Frédéric avait juré de ne jamais pardonner de fautes de cette nature. Plus il avait aimé Charles, plus il avait fait pour lui, plus il lui parut coupable. Ce prince, extrême en tout, oublia en un instant les qualités militaires et privées qui l'avaient si long-temps séduit; il se livra à son ressentiment; il ratifia la sentence, et fit expédier à tous ses chefs de corps, l'ordre de la mettre à exécution à l'instant même où on trouverait le major.

Ce jeune homme avait fixé l'attention publique pendant la dernière

---

(1) Sous le règne de Frédéric II, on n'éxécuta personne qu'il n'eût approuvé l'arrêt de mort.

campagne. Les journaux avaient célébré ses exploits : ils annoncèrent son jugement. Lignitz, où il avait brillé un moment ; Stavenow, où ses parens étaient chéris, retentirent de cette triste nouvelle. Baltide et madame Werner l'apprirent des dernières ; mais elles la surent enfin. La jeune personne, déjà affaiblie par une longue suite de revers, ne put soutenir cette nouvelle atteinte. Une fièvre violente la saisit ; elle fut sur le point de descendre dans la tombe entr'ouverte pour son amant. Sa jeunesse, et les secours de l'art, lui rendirent enfin la santé du corps ; mais rien ne put rétablir sa raison aliénée, et si elle en jouissait par intervalle, c'était pour sentir plus vivement son malheur.

Madame Werner était dans un état peu différent de celui de Baltide. Heureusement elle ignorait qu'elle fût la cause première de ces tristes

événemens : elle ne se fût jamais pardonné d'avoir porté son fils à ces extrémités, en lui refusant ce qu'il aimait. Elle ne savait à quoi attribuer sa désertion. Il n'était pas possible d'y trouver un motif qui la rendît excusable, même à ses propres yeux : elle ne fit pas moins ce qui dépendait d'elle pour le sauver. Elle écrivit au roi la lettre la plus forte, la plus soumise, la plus persuasive ; Werner joignit ses supplications aux siennes : Frédéric dédaigna de leur répondre. Elle ne prit conseil alors que de sa tendresse et de son courage. Elle monta en voiture, et partit pour l'armée.

Elle arriva devant Prague au moment même où cette ville ouvrait ses portes, et où vingt mille hommes qui défendaient la place, venaient de se rendre au roi de Prusse : la circonstance paraissait favorable. Elle se jeta en larmes à ses pieds; elle lui

parla avec l'éloquence de l'amour maternel au désespoir. « Laissez-moi, » madame, lui répondit le roi. J'ai » eu la faiblesse de l'aimer ; j'aurai » le courage de le punir ». Il lui tourna le dos, et il ne fut plus permis à cette dame de l'approcher. Elle revint à Stavenow, gémir sur le sort d'un fils que son infortune lui rendait plus cher. Elle n'avait pas même la consolation de savoir où il s'était retiré, et de lui faire passer des secours.

Ce fut alors que madame Blumenthal arriva au dernier terme des calamités : elle était destinée à passer par tous les degrés de la misère humaine. Jamais elle n'avait pensé aux suites que pouvait avoir la dernière entrevue de Charles et de Baltide : elles se développaient lentement. Des signes quelquefois trompeurs firent d'abord soupçonner la vérité : bientôt un accroissement sensible

sible ne permit plus de douter, et Baltide fut la seule qui méconnut son état.

Il n'était pas possible qu'une femme vertueuse et délicate à l'excès, habitât plus long-temps une ville où elle avait éprouvé tant de désastres : elle résolut de dérober à tous les yeux la honte de sa fille et la sienne. Elle ne s'occupa plus qu'à réaliser ses biens, et à chercher un asile contre la malignité, et la froide compassion, plus insultante encore. Le commandant de Glatz avait servi avec son mari; elle le pria de s'informer si, dans les montagnes qui environnent cette ville, on ne pouvait acquérir un domaine quelconque. Elle le laissait maître des conditions, d'après la connaissance qu'il avait de sa fortune; elle ne lui recommandait que la célérité.

C'est dans ce canton qu'était la terre de monsieur Fridberg. Le dé-

labrement dans lequel il l'avait trouvée, le défaut de moyens l'avait forcé à des emprunts considérables, dont les intérêts absorbaient la moitié du revenu. Il lisait exactement la gazette de Breslaw; c'est une des principales occupations d'un gentilhomme campagnard. Il y trouva un jour l'invitation à ceux qui auraient à se défaire d'un bien de quelqu'importance, de se rendre chez le commandant de Glatz. Il crut devoir profiter de cette occasion pour se liquider en vendant sa terre, et jouir en paix de l'excédant du produit, qu'il comptait placer avantageusement. Il se rendit à Glatz, où il trouva quelques propriétaires qui se présentèrent concurremment avec lui.

Après les informations d'usage, cet officier jugea que la terre de monsieur Fridberg était ce qui convenait le mieux à madame Blumenthal. Le prix qu'on en demandait

n'excédait pas son capital ; le bien était en plein rapport, la maison rebâtie à neuf, et la situation, agreste et solitaire, était telle qu'on la désirait. Le commandant se rendit sur les lieux ; il rendit compte à son amie de ce qu'il avait vu, et, courrier par courrier, il reçut ordre de conclure. Monsieur Fridberg traita, de son côté, avec l'un des propriétaires qui s'étaient trouvés avec lui à Glatz, et les deux contrats furent passés en même temps.

Madame Blumenthal quitta Lignitz sans éclat et sans regrets. Une même voiture renfermait, avec elle, la triste Baltide, la vieille Suzanne, et un domestique affidé. On marcha à petites journées : la vivacité est la compagne du plaisir ; la mélancolie enfanta la nonchalance. On ne s'arrêta à Glatz que le temps nécessaire pour prendre des renseignemens indispensables, et on arriva

avec une sorte de satisfaction au lieu où on devait vivre et mourir ignoré.

La maison était au bout du village; elle était gaie et propre. Rien de recherché : c'était l'habitation d'un philosophe. Un appartement au rez-de-chaussée, ouvrait sur un joli parterre fermé par une grille de fer, qui communiquait à un assez beau parc entouré de murs : c'est là qu'on logea Baltide. Elle jouissait, pendant le jour, de la promenade du parc; le soir, on fermait la grille; et quand la jeune personne ne reposait pas, elle prenait l'air dans le jardin. On ne voulait pas la contraindre; on laissait ses portes ouvertes, et elle ne courait aucun danger : on avait comblé le bassin, et on avait arraché les treillages et les espaliers.

Indépendamment des domestiques que madame Blumenthal avait amenés, elle avait pris un jardinier et un

valet de cour. La ferme était à vingt toises de la maison. Le fermier, ses gens, et ceux de la propriétaire étaient armés, et en assez grand nombre pour éloigner les craintes qu'une dame accoutumée au tumulte des villes, pouvait éprouver dans un lieu aussi retiré. Le village était habité par des gens simples à qui on ne put cacher l'état de Baltide; mais on leur fit aisément croire qu'elle était veuve d'un jeune officier tué au siége de Prague, et que sa démence était l'effet du chagrin qu'elle avait ressenti de cette perte.

La jeune personne, pâle, défaite, l'œil éteint, les cheveux en désordre, passait les jours et presque toutes les nuits dans le parc, ou dans son parterre. Elle errait à l'aventure, indifférente à tous les objets; elle ne reconnaissait personne, la voix même de sa mère ne la frappait plus; elle était silencieuse, et si quelquefois un

mot lui échappait, c'était le nom de Felsheim, qui se perdait dans le vague des airs.

Le moment où elle donna le jour à un fils, sembla apporter quelque changement à sa situation. Ses idées, qu'elle ne communiquait point, parurent se fixer; son enfant l'occupait sans cesse, et c'est à lui seul que se rapportaient ses démarches, ses soins: c'est auprès de lui qu'elle retrouvait son coeur. L'amour maternel n'est pas né des institutions sociales; il est l'instinct de la nature.

Jamais on ne put séparer Baltide du fruit de ses tristes amours. Le perdait-elle de vue une minute, une seconde, ses traits se décomposaient; elle poussait des cris aigus, elle entrait en fureur. Il fallut loger la nourrice avec elle, et la barcelonette était placée entre les deux lits. Elle souriait en effeuillant des roses sur l'innocent qui sommeillait; elle le pressait

dans ses bras en appelant son père; elle pleurait en le voyant au sein de l'étrangère ; elle ouvrait son corset, elle cherchait, elle pressait sa gorge, et convaincue de sa stérilité, elle laissait tomber sa tête sur ses genoux, et restait des heures entières dans la même position, l'œil fixe, les bras pendans; quelquefois elle prenait son fils, et le présentait à sa nourrice.

Eloignons-nous un moment de cette victime de l'amour; revenons au malheureux que nous avons laissé dans le creux d'un rocher, en proie aux remords, et détestant son existence.

Il passa une partie du jour dans cet état de stupeur et d'accablement. Ses forces s'épuisaient ; le besoin d'alimens se faisait sentir, et il avait résolu de ne pas le satisfaire : c'est là qu'il voulait finir. Une jeune fille faisait paître ses chèvres dans les environs ; elle les suivait en filant au fuseau : elle chantait, en marchant, une chan-

son rustique, qu'un jeune pâtre lui avait apprise. Elle passa devant le rocher; ses yeux se portèrent dans la cavité : la jeunesse est toujours curieuse. Elle vit Charles, et elle eut peur : l'innocence est toujours craintive. Cependant il était si beau, il paraissait si faible, qu'il n'était pas à croire qu'il lui fît aucun mal. Elle s'approcha en hésitant, elle lui parla, et rougit : Charles souleva sa tête, et la laissa retomber sans lui répondre. Le dîner de la jeune fille était dans sa pannetière; elle se mit auprès de l'infortuné; elle tira du pain d'orge et quelques fruits; elle les présenta avec grâce : « Je ne puis vous offrir » que cela, mais je vous l'offre de bon » cœur ». Charles lui serra la main, et repoussa les alimens. « Mangez » donc, beau jeune homme, je vois » bien que vous en avez besoin ». Assise sur ses talons, elle coupait le pain et les fruits par petits morceaux,

elle les approchait de la bouche de celui qu'elle voulait rendre à la vie ; elle le priait, elle lui souriait : la nature, toujours impérieuse, la seconda; Charles mangea enfin. Le lait de la chèvre favorite fut tiré dans la corne de son chapeau : on l'invita à boire, et il but.

Il était bien naturel de vouloir connaître celui auquel on avait eu le bonheur d'être utile. La jeune fille interrogea Charles. Il tut son nom et sa funeste aventure; mais il laissa entendre que de fortes raisons l'avaient éloigné de Lignitz, et qu'il n'y retournerait pas qu'il ne se fût concerté avec un homme de confiance qu'il y avait laissé : il témoigna le plus grand désir de le voir. « Je ne » puis l'aller chercher moi-même : il » faudrait laisser mon troupeau, et » ma mère me battrait, si ce soir il » manquait seulement un chevreau. » Mais, tenez, nous passerons la jour-

» née ensemble : après le soleil bas, » vous viendrez avec moi. Nous vous » donnerons des œufs frais, vous cou- » cherez sur de la paille fraîche, et » au point du jour mon frère ira à » Lignitz. Il vous en coûtera quelque » chose, car ma mère est intéressée. » Du reste, c'est une bonne femme, et » elle vous recevra bien ».

Le moyen de se refuser à cette affection naïve! Charles accepta tout, et le lendemain le petit paysan partit pour la ville. Le Baron lui avait bien recommandé de ne parler à personne de la rencontre que sa sœur avait faite, de ne s'ouvrir qu'à Brandt; et sur-tout de le ramener avec lui.

Le hussard avait trouvé tout naturel que Charles eût disparu au moment où Blumenthal tomba, mais il fut étonné de ne pas le voir le lendemain. Quelle raison le déterminait à se cacher? Monsieur de Colberg avait solennellement promis de ne

pas suivre cette affaire : madame et mademoiselle Blumenthal avaient le plus grand intérêt à l'étouffer. Il fallait trouver le major, et l'instruire de l'état des choses. Brandt le chercha chez Théodore, dans tous les lieux qu'il fréquentait habituellement, et ce ne fut qu'après avoir visité tous les coins de Lignitz, qu'il réfléchit que le regret d'avoir tué le frère de Bâltide pouvait, en lui dérangeant le cerveau, l'avoir porté à quelqu'extrémité fâcheuse. Le brave homme inquiet sortit de la ville avec Hantz; ils coururent les villages voisins; ils questionnèrent tout ce qui se présenta, et n'en surent pas davantage. « Pourvu encore, disait en pleurant » le hussard, qu'il ne se soit pas jeté » dans quelque puits, dans quelque » rivière; et demandez-moi pourquoi? » Il a fait l'amour : hé bien! tous les » jeunes gens ne sont-ils pas amou- » reux? Il a été surpris par un frère;

» cela ne peut-il pas arriver à tout le » monde? Ce frère est un brutal qui » ne s'explique pas, et qui débute par » mettre l'épée à la main : un brave » homme doit-il se laisser tuer comme » un poulet? Monsieur Blumenthal se » fait passer mon sabre au travers du » corps; tant pis pour lui, ce sont ses » affaires : je ne vois pas qu'il y ait là » de quoi se désespérer ».

En pérorant, en disculpant, en blanchissant son cher major, Brandt continuait ses recherches pendant le jour, ne rentrait chez lui que très-tard, et se remettait en campagne avec l'aurore. Le petit pâtre le chercha à son tour, il ne fut pas plus chanceux, et revint rendre compte au Baron du triste succès de sa course. Celui-ci le renvoya le lendemain, le surlendemain; et ce ne fut que le troisième jour qu'il apprit que le hussard occupait toujours le même domicile, et qu'il s'y retirait tous les

soirs. Charles eut alors quelqu'envie de se déguiser, et de s'introduire la nuit à Lignitz. Cette idée lui fit perdre encore vingt-quatre heures; et ce ne fut qu'après mille résolutions, qu'il renonça à un dessein qui lui parut enfin dangereux sous tous les rapports. Il s'arrêta à celui d'écrire un mot à Brandt, et de le faire remettre chez lui.

La bonne femme chez qui il était, n'avait ni papier, ni plume, ni encre: il fallut envoyer chercher tout cela à la ville; encore du temps perdu. Le billet écrit, Charles pensa que si on avait commencé des poursuites contre lui, on saisirait vraisemblablement ce qui viendrait à l'adresse de Brandt, et qu'on reconnaîtrait son écriture : il crut devoir employer une main étrangère. Que de lenteurs! et son régiment marchait à la gloire.

Aucun des bucherons de la forêt ne savait écrire. La bonne femme envoya

chercher son compère, homme honnête autant que pauvre : ces deux qualités sont quelquefois réunies. Il demeurait à quatre lieues de là, et cette journée était presqu'écoulée quand il arriva. Charles lui dicta une lettre enigmatique, donna au hussard un rendez-vous à une grande lieue de la chaumière. Le jeune paysan devait aller l'y attendre ; il lui était facile de le connaître à la manière dont Charles le dépeignit, et il pouvait sans inconvénient le conduire à sa chaumière : tant de précautions n'étaient pas nécessaires, mais le malheureux l'ignorait.

Brandt, fatigué de ses vaines perquisitions, douloureusement affecté du départ des troupes, prévoyait la perte de son jeune ami ; et, renfermé depuis deux jours dans sa chambre, il déplorait son sort. Etendu sur son lit, son mouchoir sur ses yeux, il était insensible aux consolations de Hantz :

il était temps que le commissionnaire du Baron entrât. Le brave homme prend et lit le billet, auquel il ne comprend pas grand'chose. Il interroge le pâtre : il apprend que le Baron est vivant, qu'il est chez des gens honnêtes. Il se lève, il court à l'écurie; Hantz le suit : les chevaux sont sellés, et tous trois prennent au grand galop le chemin de la forêt. Le hussard, malgré son âge, saute le premier à terre; il entre dans la cabane, il aperçoit Charles; il se précipite, il le presse sur son sein : il pleure, mais c'est de joie.

Le Baron apprend que Blumenthal est mort, que l'affaire est assoupie, mais que depuis soixante heures la division de Lignitz avance sur Liébaw à marche forcée : cette dernière nouvelle est pour lui le coup de la mort. « Ne perdons pas une minute ! » s'écrie-t-il; courons, volons : tâ- » chons au moins de conserver l'hon-

» neur ». Il jette quelques pièces d'or dans la hutte hospitalière, il est à cheval, il part comme un trait : Brandt et Hantz galopent après lui.

On arrive à Lauban ; on a fait à-peu-près dix lieues de France : les chevaux excédés ont besoin de se refaire. Le bouillant jeune homme envoie à la poste ; pas un bidet : tout est en course pour le service militaire. Deux heures se sont écoulées, et lui ont paru des siècles ; il est vingt fois descendu à l'écurie ; ses chevaux ne mangent pas assez vîte ; il croit, en leur parlant, qu'ils partageront son impatience : il ne tient pas contre tant de lenteurs ; il se remet en selle.

Il est à peine sorti de Lauban, que la grosse artillerie se fait entendre ; il se désespère, il double de vîtesse ; il est encore à quinze lieues de Liébaw. Il n'en a fait que cinq, lorsque son cheval tombe de lassitude. Il a

considérablement

considérablement gagné sur Hantz et Brandt, qui ne sont pas aussi bien montés que lui; il faut les attendre : ils arrivent enfin. « J'arriverai trop » tard; je suis perdu, leur dit-il »; et en effet le canon ne tire plus que de loin en loin. Il prend le cheval de Hantz; il prête, en courant, une oreille attentive; chaque explosion ranime et soutient son ardeur : bientôt un silence absolu succède au fracas et à la destruction. L'espérance s'éteint dans son cœur; le désespoir le remplit tout entier; il prend un de ses pistolets d'arçon......... Brandt est derrière lui, il pousse sa monture, il détourne le canon avec son sabre; il le sauve une seconde fois de lui-même. « Vous n'irez pas plus loin, lui dit- » il. Il est égal maintenant que vous » arriviez quelques heures plutôt ou » plus tard : il faut attendre au pre- » mier cabaret des nouvelles de l'ar- » mée. Commencez par me rendre vos

» armes. — Jamais. — Vos armes, » sacrebleu! Vous me les rendrez, ou » vous vous en servirez contre moi ». Il approche le Baron, lui arrache ses pistolets et son épée, prend la bride de son cheval, et lui fait quitter la grande route. Ils s'avancent dans la campagne; ils descendent à la porte d'une maison isolée. Le maître se présente; sa figure est ouverte; elle inspire la confiance; Brandt ne balance pas : il lui raconte la déplorable histoire du major, et lui en fait aussitôt un ami. On le met dans une chambre où on le garde à vue; le hussard enterre ses armes dans le fumier, et il retourne sur la route de Liébaw.

Les hopitaux de cette ville n'avaient pu recevoir tous les blessés; ceux qui n'y avaient plus trouvé place, étaient conduits à Lauban. Plusieurs voitures passèrent devant le bonhomme; il interrogea les conducteurs, et leurs

réponses lui confirmèrent ce qu'il redoutait déjà. Il apprit les détails du combat : il ignora quelques heures encore la condamnation de son jeune ami. Il attendit Hantz, qui cheminait à pied ; il lui indiqua la retraite du major, et il poussa jusqu'à Liébaw. C'est là qu'il sut qu'on avait tenu un conseil de guerre, et quel en était le résultat.

« Allons, dit-il, du courage, Brandt ;
» surmonte ta douleur, si tu veux cal-
» mer la sienne : c'est à présent qu'il
» va te connaître. Le voilà mort au
» monde ; il ne l'est pas pour l'amitié.
» Je m'attache à lui, je ne le quitte
» plus : je n'embellirai pas sa vie ; je
» l'aiderai du moins à la supporter ».
Il retourne, il revient ; et dédaignant ces ménagemens au-dessous d'un homme de cœur, il déclare à Charles qu'il est condamné, et qu'il faut pourvoir à sa sureté. « Le pays est plein
» de troupes ; vous serez infaillible-

» ment découvert ici. Nous partirons
» cette nuit; nous nous refugierons
» dans les montagnes. — Je ne me
» cacherai point : je mérite mon
» sort, et je le subirai. — Et Baltide?
» — J'ai tué son frère. — Conservez-
» lui son époux. — Lui présenterai-je
» une main fumante de son sang? Elle
» ne peut être à moi : j'ai la vie en
» horreur. — Et votre mère, ne lui
» devez-vous rien? — Ah! ma mère....
» ma mère!...—Vivez pour elle, si vous
» ne voulez plus vivre pour nous. Nous
» trouverons quelque moyen de nous
» échapper; nous passerons en pays
» étranger; madame Werner dénatu-
» rera son bien; vous serez heureux
» encore, et si vous n'avez point Bal-
» tide, hé bien! sacrebleu! vous en
» épouserez une autre. Il y a de jolies
» filles en France, en Angleterre, tout
» comme en Allemagne ».

Charles accablé n'entendait et ne répondait plus rien. C'est un faible

enfant que tout effraie, et qui n'a pas de volonté. Brandt prit dès ce moment un ascendant sans bornes, et se chargea de tout diriger. Il fit d'abord partir Hantz pour Stavenow : il paraissait au hussard que le premier devoir était de consoler, de rassurer madame Werner.

On savait déjà à Lauban que Charles était condamné. Sa livrée y fut reconnue par un officier blessé de son propre régiment : nos camarades ne sont pas toujours nos amis. Celui-ci, jaloux de son major, dénonça son valet-de-chambre; il fut arrêté, emprisonné, et on lui notifia qu'il ne serait libre que lorsqu'il aurait déclaré l'asile de son maître. Il était incapable de le trahir; il l'eût voulu en vain : dès la même nuit, Brandt s'était enfoncé avec lui dans les montagnes les plus arides et les plus escarpées.

Leur confiance en ce domestique

ne leur permit pas de douter qu'il ne remplît sa mission; et de ce côté-là, ils furent dans une entière sécurité. Hantz ne pouvait écrire à Stavenow, sans que sa lettre passât par les mains du geolier, qui ne manquerait pas de la lire, et d'en mésuser : il le sentit, et ne hasarda rien. Il attendit tout du temps, et ces diverses circonstances furent cause que madame Werner ignora près d'un an, ce qu'était devenu son infortuné fils.

Les crêtes des monts qui avoisinent Liébaw n'offrent aucune habitation, et ne sont fréquentées que par quelques pasteurs. Cette classe d'hommes, étrangère aux grands événemens qui bouleversent le globe, vit insouciante et paisible. Ces bonnes gens ne paraissaient pas à craindre au vigilant hussard. Cependant la curiosité, un mot lâché sans intention, pouvaient exposer et perdre le Baron : Brandt le déroba à tous les yeux.

Ce fut au fond d'une carrière abandonnée, qu'un jeune homme de la plus belle espérance, comblé des dons de la fortune et de l'amour, naguère le favori d'un des premiers souverains de l'Europe, cacha sa tête poursuivie et proscrite. Le seul ami qui lui restât au monde, passait les journées avec lui, et l'entretenait, à sa manière, de ce qui pouvait le distraire de ses peines. Il parlait peu du passé; il affectait de mépriser le présent; il s'étendait avec complaisance sur l'avenir : il le parait, l'embellissait, et il ne connaissait pas l'allégorie de Pandore.

Le soir, il allait à la découverte et à la provision. Il garnit insensiblement la carrière des objets utiles qu'un homme seul pouvait y transporter. Des habits bourgeois remplacèrent les uniformes; des nattes et des couvertures servirent de siéges et de lits; un arrière-coin fut dis-

posé pour la cuisine; c'est là qu'un feu de bruyères cuisait des alimens simples et sains. Brandt redevenait près du fils, ce qu'il avait été avec le père : trésorier, pourvoyeur, cuisinier.

Après avoir pourvu au nécessaire, il pensa à l'agréable. De la bougie et des livres, un violon et de la musique, procuraient à Charles quelques momens de distraction, et l'aidaient à supporter l'ennui inséparable d'une telle condition.

Lorsque Brandt, à force de soins, eut calmé les premiers transports de son jeune ami, qu'il n'éprouva plus que cette mélancolie qui nous garantit des excès, par cela seul qu'elle nous ôte notre énergie et nos forces, le bon hussard alors étendit ses courses un peu plus loin. Il avait ( en soupirant amèrement ) rasé sa moustache, coupé ses cheveux en rond, endossé l'habit complet de grosse

ratine

ratine grise; le chapeau rabattu, et, le gros bâton à la main, il ressemblait assez à un marchand de bœufs, et il passait par-tout sans être remarqué. Il prenait un état exact des routes, des ponts, des gués, de la disposition des différens détachemens. Il marquait les taillis, les ravins, les creux des rochers où on pourrait se retirer, si on était aperçu et poursuivi, lorsqu'on jugerait pouvoir s'éloigner. Il faisait, sans le savoir, les fonctions d'un maréchal-général des logis de l'armée.

Ce travail cependant ne pouvait être utile qu'à une époque qu'on ne pouvait encore déterminer. Le roi de Prusse avançait en Bohême; mais il avait laissé des troupes dans ces gorges pour s'assurer des positions, au cas d'une défaite. Les premiers corps n'étaient pas éloignés de la carrière, et il était probable que si on en évitait

un, on tomberait au milieu de quelqu'autre.

Le souvenir de son éclat passé, sa nullité actuelle, l'obscurité de ses destinées futures, affligeaient Charles, et altéraient sensiblement sa santé. Brandt, toujours affectueux, toujours attentif, le faisait sortir quand la nuit était obscure et le temps serein. Il le menait respirer l'air salubre des montagnes, l'engageait à prendre quelqu'exercice; il lui présentait des infusions de ces herbes si communes en Suisse, et qu'il trouvait çà et là aux environs de Liébaw. Il grossissait les avantages de Frédéric, pour être en droit de conclure qu'il ne tarderait pas à retirer des troupes qui devenaient inutiles dans ces défilés, et qui, réunies à son armée, lui assuraient de nouveaux succès. Il parlait de la facilité qu'ils auraient alors à suivre telle route qu'ils voudraient choisir; il vantait les vins de France, les

agrémens, les grâces lutines des Françaises, qu'il n'avait jamais vues, la satisfaction vive et pure qu'il goûterait à Paris, au moment où il embrasserait sa mère. Il répétait ses vieux contes; il chantait ses romances chevaleresques, et il s'efforçait de les rendre nouvelles en affectant une gaieté qui était loin de son cœur. Il faisait quelquefois sourire l'infortuné : il était alors le médecin du corps et de l'ame.

La vérité, qu'il cachait soigneusement au Baron, car il faut savoir tromper et amuser son ami malheureux, la vérité est qu'il ne comptait pas pouvoir le tirer de là avant la paix. Il fallait, ou traverser les états du roi de Prusse pour gagner les villes anséatiques, ce qui eût été d'une extrême imprudence, ou attendre que les prussiens eussent évacué la Bohême, pour pénétrer en Italie par la Bavière et l'Autriche.

Le temps d'effectuer ce dernier projet, le seul qui fût praticable, paraissait encore éloigné.

Les jours, les semaines, les mois se suivaient, et les deux amis menaient tristement la même vie. Le printemps, l'été étaient écoulés, l'automne tirait à sa fin; des pluies abondantes annonçaient l'hiver. Les eaux qui filtraient dans la carrière, la rendaient mal-saine et plus désagréable. L'infatigable Brandt avait donné de la pente au sol; il avait exhaussé la partie habitée : malgré ses efforts, l'eau gagnait de jour en jour. « Qu'importe, disait Charles, que nous » quittions aujourd'hui ou demain » cette demeure insupportable? il est » évident qu'il faudra bientôt en sor- » tir. De ton aveu, les troupes qui » nous environnent travaillent à se » barraquer : cela n'annonce point » leur prochain départ, et il vaut » mieux mourir que de vivre plus

» long-temps ainsi ». Il était faible, languissant; le chagrin pouvait amener une maladie grave, à laquelle l'amitié n'eût pu apporter de remède: Brandt craignit de perdre enfin le fruit de tant de soins et de travaux; il consentit à partir.

De quel côté tourneront-ils leurs pas? quel est l'asile qu'ils choisiront? Par-tout le danger est égal. Il faut cependant prendre un parti, et ne pas marcher au hasard. Brandt ne dissimule plus au Baron les obstacles sans nombre qu'il faudra surmonter. Il examina avec lui les notes qu'il avait recueillies dans ses courses; ils se consultèrent long-temps, et Charles convint de l'impossibilité de s'éloigner de leurs montagnes: mais cette chaîne s'étend jusqu'à Glatz, jusqu'à Glatz où était la terre de monsieur Fridberg, qu'il avait tiré de prison, qui lui avait juré une amitié à toute épreuve, et qui le recevrait

sans doute avec joie. On n'était éloigné de Glatz que de trente lieues environ. Ce trajet pouvait se faire en trois nuits, et il ne paraissait pas difficile de se cacher pendant le jour. Ils s'arrêtèrent à cette idée, la seule qui leur parût praticable, et ils disposèrent tout pour se retirer chez monsieur Fridberg jusqu'à ce qu'ils pussent quitter l'Allemagne.

Brandt fut acheter des armes à Liébaw : ils n'étaient pas gens à se rendre ; ils voulaient réussir, ou se faire tuer. Il se munit d'un bissac pour porter des provisions, et le quinze décembre mil sept cent quarante-quatre, après le soleil couché, ils sortirent de la carrière pour n'y plus rentrer. C'est peut-être de l'adversité que naquit l'esprit religieux. Charles tomba à genoux ; il remercia le ciel de l'avoir dérobé si long-temps aux ennemis qui l'environnaient ; il l'invoqua pour le succès de son voyage ;

il lui demanda que personne après lui n'eût besoin des meubles grossiers qu'ils laissaient dans le souterrain.

Les ténèbres qui s'épaississaient à chaque instant, couvraient leur marche, mais la rendaient incertaine et pénible. Charles connaissait la position de Glatz, il savait un peu d'astronomie ; il se dirigea par les étoiles, et s'il ne suivit pas la ligne la plus droite, au moins il ne s'égara pas. Les feux avertissaient nos voyageurs des cantonnemens des divers pelotons : ils faisaient alors un circuit pour éviter les postes avancés, et au point du jour ils se tapissaient dans un creux de rocher, dans des bruyères. Ils prenaient quelque nourriture, ils reposaient l'un après l'autre, et attendaient patiemment que l'obscurité leur permît de se remettre en route.

A la fin de la troisième nuit, Charles, ainsi qu'il l'avait prévu, distingua les clochers de Glatz. Il ne res-

tait que quelques lieues à faire : les deux amis s'arrêtèrent encore, et réfléchirent à la manière dont ils s'introduiraient chez monsieur Fridberg. Charles se rappelait lui avoir entendu dire que son château, le seul édifice remarquable du lieu, était au bout du village de Neurode, situé à la gauche de Glatz. Il fallait passer sur les glacis de la place : il était donc nécessaire d'attendre la fin du jour. Il était prudent de convenir d'abord, avec monsieur Fridberg, des noms qu'on prendrait, et de l'histoire qui déjouerait les curieux et les malveillans, s'il s'en trouvait parmi des paysans laborieux : il était donc indispensable de le voir avant de parler à personne de l'endroit. En conséquence, nos voyageurs se déterminèrent à s'informer simplement à Glatz du chemin de Neurode, à y chercher l'habitation du seigneur, et à se faire annoncer, sans autre explication,

par le domestique qui viendrait leur ouvrir.

Ils arrivèrent à l'entrée du village, ainsi qu'ils l'avaient projeté. La fortune semblait s'être lassée de les persécuter. Pas une maison ouverte, pas une lampe allumée; tout était calme, tout reposait : la médiocrité dort toujours d'un bon somme. Ils avancent, ils se trouvent sous un long mur, au-dessus duquel s'étendent des branches touffues : c'était le parc. Des lumières qui brillent à travers les croisées, leur indiquent le château. Ils n'ont plus que deux cents toises à parcourir, et ils vont être en sureté; ils s'en flattent, au moins...... Le tambour se fait entendre; des flambeaux que portent des soldats, éclairent un bataillon qui entre à Neurode. Il vient à leur rencontre; la rue est étroite : ils ne peuvent éviter ce péril imprévu qu'en retournant sur leurs pas, ou en escaladant le mur du parc. La frayeur

grossit les objets que la présomption ne daigne pas même envisager : il n'était pas à présumer que des soldats fatigués fissent beaucoup d'attention à deux hommes très-simplement vêtus, dont les armes étaient cachées : cependant Charles et Brandt ne pouvant se décider à rétrograder, s'entr'aidèrent, et sautèrent dans le parc.

Le bataillon fila. Charles voulait repasser dans la rue, pour éviter les soupçons qu'ils donneraient aux domestiques, en se présentant par l'intérieur des jardins. Brandt lui observa que les tambours avaient sans doute réveillé les habitans ; que le plus grand nombre sortait peut-être déjà de ses chaumières ; que les soldats eux-mêmes allaient se répandre çà et là, pour trouver où passer le reste de la nuit ; que monsieur Fridberg avait sans doute entendu parler de leur triste destinée ; qu'en supposant qu'il

marquât quelque surprise en les voyant, il serait facile d'en imposer à ses gens : enfin, que de deux inconvéniens il fallait choisir le moindre, et il détermina son jeune ami à le suivre au château.

Madame Blumenthal avait pris pour jardinier un jeune homme assez bien bâti, amoureux d'une fille de Neurode. Son travail prenait toutes ses journées, et la régularité de la maison ne permettait pas que personne en sortît après souper. Le logement de Plumper était à l'entrée du parc ; c'est en franchissant le mur, qu'il allait tous les soirs causer une heure ou deux avec Babole, et il revenait par la même route. Il était à peine rentré dans le parc, lorsque le tambour se fit entendre. Il s'arrêta, et la lueur des flambeaux lui fit distinguer deux hommes qui venaient d'atteindre le faîte de la muraille. Il ne douta point que ce ne fussent des voleurs ;

il avait quelque fermeté ; il courut à sa loge, s'arma d'un fusil à deux coups, et chercha dans les ténèbres ceux à qui il supposait des desseins criminels.

Charles et Brandt étaient parvenus à la grille qui fermait le parterre où était le pavillon de Baltide. Il y avait dans l'appartement des bougies allumées ; l'intérieur, autant qu'ils en purent juger par les intervalles que laissaient les rideaux, leur parut meublé avec une sorte d'élégance : ils ne doutèrent pas que cette partie ne fût habitée par monsieur Fridberg lui-même. Ils essayèrent d'ouvrir la grille ; elle résista à leurs efforts. Ils appelèrent à demi-voix ; personne ne répondit. Ils allaient pousser jusqu'au corps-de-logis, lorsque Plumper leur cria d'arrêter, en les couchant en joue.

Brandt se tourne, tire ses pistolets, marche droit au jardinier, lui ordonne

de jeter son fusil, et jure que s'il tarde une seconde, il va lui casser la tête. Plumper intimidé, balance : Charles, qui s'approche d'un autre côté, répète l'ordre et la menace : le jardinier tombe à genoux, et obéit.

« Qui es-tu, lui demanda Brandt ? » — Le jardinier du château. — Con- » duis-nous à monsieur Fridberg, » sans que nous soyons vus de per- » sonne, et il ne te sera fait aucun » mal. — Monsieur Fridberg n'est » plus propriétaire de ce domaine. » O ciel ! s'écrie Charles.... — Il l'a » vendu depuis six mois à une brave » dame qui n'a ni or, ni bijoux, qui » n'a jamais fait de mal à personne, » et ce serait conscience à vous de » lui en faire. Tout est perdu, reprit » Charles, perdu sans retour..... où » aller !...... que devenir ! Du cou- » rage, monsieur, du courage, pour- » suit le hussard : sortons d'ici, ren- » trons dans les montagnes ; il sera

» temps de se désespérer demain, si
» nous ne trouvons aucunes ressour-
» ces. Jardinier, n'y a-t-il point ici
» de porte qui donne sur la campa-
» gne? — Oui, mes bons messieurs, et
» elle n'est point à trente pas. — Ou-
» vre-nous, et retire-toi ».

Ils s'éloignaient, lorsque Charles croit s'entendre appeler dans le pavillon. Il s'approche de la grille........ On prononce distinctement son nom.... Il écoute : on n'articule plus que des mots sans liaison; mais cette voix l'a frappé.... Il revient à Plumper. « Com-
» ment se nomme la dame qui a acheté
» ce château? — Madame Blumenthal,
» mon bon monsieur. — Dieu! grand
» Dieu!.... c'est Baltide que j'ai en-
» tendue..... c'est Baltide qui m'ap-
» pelle!.... Tu dois avoir une double
» clef de ce parterre; donne-la-moi....
» donne-la-moi ». Le jardinier résiste: Brandt le persuade avec ses argumens ordinaires; Plumper sent le bout

d'un pistolet appuyé sur sa poitrine. La clef tombe; Charles la ramasse, il ouvre la grille, il est dans le pavillon.

Le jardinier interdit, déplore le sort de sa jeune maîtresse : Brandt lui impose silence, le contient, l'empêche de faire un pas.

Charles était tombé aux genoux de Baltide; il mouillait ses mains de ses larmes. Baltide paraissait l'écouter attentivement, et ne répondait rien aux prières, aux regrets, aux vœux d'un amour qui ne s'est jamais démenti. Etonné de ce silence inexplicable, Charles la fixe, et il est saisi d'horreur. Ce n'est plus cette jeune fille si tendre, si naïve, si jolie, si fraîche, si folâtre; ses yeux sont ternes, ses joues livides, sa maigreur effrayante : ce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle parle enfin, elle parle, et Charles sent tous les maux qu'il a causés. Sa santé perdue, sa

raison aliénée, tout cela est son ouvrage.

Il se lève, il s'éloigne, il sort de ce lieu où tout lui reproche ses crimes. Il rejoint Brandt, il le rejoint égaré, hors de lui. Baltide, par un mouvement machinal, prend un flambeau; elle trouve les portes ouvertes, elle sort de son pavillon, elle s'avance gravement, elle paraît sur les marches de la grille. Sa longue robe blanche, ses cheveux flottans sur sa gorge desséchée, la flamme vacillante de la bougie, qui répand sur ses traits une teinte verdâtre, tout se réunit pour porter au dernier degré la terreur et le saisissement. Charles, sans pouls, sans haleine, sans force, étend les bras vers Brandt, le rencontre, s'appuie sur lui, et cache sa tête dans son sein.

Baltide s'approche; elle appelle Felsheim, Felsheim qui est devant elle, et qu'elle ne connaît plus. Elle l'accuse

cuse de lui avoir ravi son innocence, elle lui reproche sa fuite, elle parle de son fils.... « Mon fils!.... mon fils »! s'écrie Charles...... Il ignorait qu'il fût père. Un sentiment prompt comme l'éclair, un mélange subit d'amertume et de joie le rend à lui-même. Il se tourne vers Baltide...... il veut voir son enfant, l'embrasser........ il presse, il supplie, il promet de s'éloigner à l'instant même, et pour toujours. La tendre mère le repousse. « Jamais, jamais, dit-elle, un étranger n'approchera mon fils..... Vois-» tu, vois-tu l'état où m'a réduit son » père?..... Bourreau de son amante, il » le serait aussi de son enfant!..... Il t'a » peut-être envoyé pour me priver » de ce qui m'attache encore à la » vie ». Bourrelé par ce qu'il voit, par ce qu'il entend, suffoqué par ses sanglots, mais voulant au moins être père un instant, Charles retourne au pavillon; Baltide est sur ses pas.

Elle saisit son habit, il se dégage; elle croit l'arrêter, il l'entraîne : elle pousse des cris affreux. La nourrice, qui repose paisiblement, et que le Baron, dans son trouble, n'a point vue à côté de Baltide, la nourrice se réveille au bruit que fait sa jeune maîtresse; elle regarde autour d'elle, et ne la trouve plus. Cette femme, effrayée à son tour, sort par une porte qui communique avec le corps-de-logis; elle appelle madame Blumenthal et les domestiques. Les tambours qui ont battu sous leurs croisées, les ont aussi réveillés. Ils sont debout, ils s'alarment, ils accourent, ils traversent le pavillon, le parterre...... Ils s'arrêtent devant Baltide, étendue en travers de la grille, et cherchant encore à en défendre le passage; ils voient près d'elle un homme en délire, et qui cependant paraît la respecter. Ils relèvent l'infortunée, ils approchent l'auda-

cieux........ Madame Blumenthal et lui se reconnaissent........ C'est la foudre pour tous deux. Charles se jette la face contre terre; il prie le ciel de l'engloutir. Madame Blumenthal étend aussi ses mains vers l'Etre des êtres, mais c'est pour invoquer, pour appeler ses vengeances sur le meurtrier de son fils, sur le séducteur de sa fille : elle le maudit; elle rentre. Les domestiques referment la grille, transportent Baltide, et croient que sa mère a aussi perdu la raison : c'est la première fois qu'elle a accusé Felsheim en leur présence.

Le jeune homme est resté dans la même position. Dans les convulsions qui l'agitent, il arrache l'herbe autour de lui, il gratte la terre, il semble chercher à l'entr'ouvrir. Pour la première fois, Brandt perd le jugement; il est incapable de penser et d'agir. Tout-à-coup le tocsin se fait entendre à Neurode et dans les

villages voisins. Les soldats qui viennent d'arriver se rassemblent, et crient *aux armes!* Les malheureux habitans emportent ce qu'ils ont de meilleur, et chassent leur bétail devant eux. Les mères prennent dans leurs bras les enfans à la mamelle, et excitent les plus grands à les suivre. On marche, on erre à l'aventure : la crainte et la confusion sont par-tout. Expliquons cet incident nouveau.

Le roi de Prusse avait éprouvé des revers en Bohême. Le prince Charles, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, avait d'abord balancé ses succès; bientôt ses talens, et les hasards de la guerre, avaient forcé Frédéric à évacuer la Bohême, et à porter toutes ses forces en Silésie. Marie-Thérèse, fière de ces premiers avantages, espérait l'en chasser encore (1).

(1) Historique.

Le prince Charles s'avançait sur Breslaw avec la grande armée; le comte de Bathiani, à la tête de douze mille hommes, avaient forcé les prussiens dans les montagnes de Schandaw; il filait le long de ces gorges, où il croyait que rien ne pouvait l'arrêter : il espérait arriver dans les plaines de Glatz, s'y déployer, et mettre Frédéric entre deux feux.

Neurode était le dernier village de ces défilés. Ce passage était autrefois défendu par une forteresse qu'on avait depuis abandonnée, mais où on pouvait encore établir des batteries, et où quelques compagnies suffisaient pour arrêter une armée qui ne pouvait marcher que sur six de front. Frédéric, qui prévoyait tout, y avait envoyé un bataillon et quelques pièces de campagne : c'est tout ce qu'il crut devoir exposer pour la défense d'un poste sur lequel il ne comptait pas. Campé lui-même sur les bords

de la Neisse, il attendait, avec vingt mille hommes, que Bathiani débouchât des montagnes; il comptait fondre sur lui avant qu'il eût le temps de se mettre en bataille, et se joindre, après l'avoir battu, au prince de Dessau, qui allait au-devant de Charles de Lorraine pour le tromper par ses manœuvres, et le tenir en échec.

Cependant Bathiani approchait de Neurode, et les paysans qui fuyaient devant lui, avaient répandu l'alarme dans ce dernier village. Brandt, remis des sensations poignantes que lui avait fait éprouver la scène dont il avait été témoin, avait laissé Charles à la garde de Plumper, qui n'avait pas tenu contre quelques ducats. Il était allé s'informer de la cause du tumulte qui régnait dans le village. Il apprit que les autrichiens s'approchaient en vainqueurs, et il conçut une idée dont il pressa sur-le-champ l'exécution.

Il revient dans le parc, où il a laissé le Baron sans mouvement ; il le relève, il le caresse, il lui parle. « Allons, ventrebleu ! lui dit-il, » voilà le moment. Empêchons ces » paysans de fuir, faisons-en des sol- » dats, mettons-nous à leur tête, dis- » putons à la troupe de ligne l'hon- » neur de cette journée, conservons à » madame Blumenthal sa fortune, à » votre enfant la vie, au roi la Si- » lésie, ou faisons-nous tuer comme » de braves gens. Marchons, sacre- » bleu ! laissez là vos lamentations, et » souvenez-vous de Molvitz et de » Chotusitz ».

A ces mots, Charles revient à lui ; l'amour de la gloire rentre dans son cœur ; son œil s'anime, ses joues se colorent. Le voyez-vous dans le village, oubliant sa sureté personnelle, arrêtant les fuyards, les rassemblant autour de lui, les haranguant avec cette force et cette précision que les

héros seuls connaissent, et leur communiquant enfin l'enthousiasme dont il est rempli? Voyez-vous les villageois, un instant avant faibles et pusillanimes, devenir, en l'écoutant, des hommes nouveaux, le nommer leur chef, leur sauveur, s'armer de ce qu'ils trouvent sous leurs mains, et lui demander des ordres? Voyez-vous le colonel prussien, étonné de ses dispositions, reconnaître l'homme de génie, venir avec franchise se concerter avec lui? Le voyez-vous enfin, cédant à l'ascendant qu'a toujours Charles sur ceux qui l'écoutent, s'honorer de suivre ses conseils?

Tout obéit à la voix et à l'exemple du brave major. Soldats, paysans, officiers, tout est ouvrier, tout travaille. La bêche, la pique résonnent de tous côtés. Les murailles du vieux château sont crénelées; le bataillon prussien en garnit l'intérieur, et doit arrêter l'ennemi par son feu soutenu,

sans

sans être exposé au sien. La seule route que peut prendre Bathiani, est défendue par des coupures et des abattis : c'est là que Charles fait placer l'artillerie. Quatre pièces vont prendre les autrichiens en tête, et les renverser. S'ils poussent la valeur jusqu'à la témérité, s'ils avancent sur la batterie, les paysans placés sur les hauteurs qui bordent le ravin, les écraseront sous les quartiers de roche qu'ils ont détachés des flancs de la montagne. Madame Blumenthal, sa famille, les femmes, les enfans de Neurode, les troupeaux sont en sureté dans la forteresse. En trois heures tout est prêt pour recevoir Bathiani : on ne forme qu'un vœu, c'est de le voir paraître.

Au point du jour, les tirailleurs autrichiens se montrèrent sur les hauteurs, et se répandirent çà et là pour reconnaître le terrain. Charles, avec une partie des gardes-chasse,

des braconniers et des fraudeurs; était posté sur un des côtés du ravin; Brandt, avec le reste de ces gens, occupait le revers opposé : tous étaient ventre à terre, leurs fusils auprès d'eux.

Les tirailleurs approchent avec sécurité. Nulle apparence qu'il y ait du monde dans le château, personne dans le chemin creux. La fumée qui s'élève des cheminées, où on a exprès allumé des feux, leur persuade que les habitans, tranquilles dans leurs maisons, n'ont aucune connaissance de leur marche. Ils avancent, en se promettant de commencer par mettre le village à contribution.

Aussitôt qu'ils ont dépassé deux jalons plantés de chaque côté du chemin, Charles et Brandt, ainsi qu'ils en sont convenus, se lèvent avec tout leur monde; chacun choisit son homme à cinquante pas, l'ajuste

et lâche son coup; soixante autrichiens tombent, le reste s'arrête : la troupe de Charles et de Brandt se reploie le long des rochers, elle prend une autre position, et dérobe cette nouvelle manoeuvre à l'ennemi, à la faveur des genêts et des touffes de ronces qui abondent sur ces montagnes.

Revenus de leur première surprise, les autrichiens veulent savoir au moins à quel nombre ils ont affaire. Ils se présentent de nouveau, mais avec plus de circonspection. Ils se sont éloignés du ravin, et paraissent vouloir tenter une reconnaissance sur Neurode. Brandt les laisse passer devant lui : il a vu que Charles les a pénétrés, et qu'il s'est placé derrière les haies qui bordent les jardins du village. Ce jeune homme, aussi prudent que courageux, attend qu'ils se livrent eux-mêmes; il fait sur eux une décharge à bout portant, et les met une seconde fois

en déroute. Ils fuient, ils repassent devant le hussard, dont ils essuient encore le feu, qui achève de les détruire. De deux cents hommes, quarante à peine rejoignent l'armée, et ils rapportent au général que les gorges de Neurode sont défendues par l'élite des troupes prussiennes.

Le comte de Bathiani avait fait vingt-cinq lieues dans ces chemins difficiles : il était engagé trop avant pour penser à la retraite. Il craignait que les bataillons qu'on disait postés aux environs de Neurode, ne le prissent en queue et en flanc dans des défilés où il ne pourrait se défendre : il n'était plus qu'à une demi-lieue de Neurode. De tous les partis, celui qui lui parut le moins dangereux fut de forcer le passage, et il s'y détermina.

Il fit porter en tête de sa colonne des obusiers et des pièces de cam-

pagne ; il en plaça entre chaque bataillon, et il continua sa marche en jetânt à droite et à gauche une grande quantité d'obus. Cette arme inconnue aux paysans, jeta d'abord l'épouvante parmi eux. Brandt, qui était aussi càlme au feu qu'au cabaret, trouva un remède sûr contre la terreur panique; il fit distribuer du genièvre à ses gens, il les éloigna assez les uns des autres pour ne pas craindre que les obus produisissent un grand effet. Ces tubes, dirigés au hasard, ne faisaient en général que du bruit; ceux même qui portaient sur le roc nu, se relevaient, éclataient en l'air, ou retombaient au milieu des autrichiens.

Aucun coup n'était encore tiré du côté des prussiens : ils attendaient en silence que Charles, qui était allé commander la batterie, leur donnât le signal. Bathiani prévoyait quelque ruse de guerre : il ne doutait

plus qu'il ne perdît beaucoup de monde ; mais il ne désespérait pas de franchir cinquante toises qui lui restaient à parcourir. Déjà ses premiers bataillons sont sous les murs du château, et à cent pas de l'artillerie prussienne qui est masquée, et qu'il ne devine pas. Quatre coups de canon partent soudain, lui démontent deux pièces, et lui enlèvent des files entières : la mousqueterie du château fait aussitôt un feu roulant sur ceux que le canon a épargnés ; des quartiers de roche pleuvent dans le ravin ; ils écrasent les hommes, les affûts, les caissons et les chevaux : l'ennemi intimidé s'arrête ; Charles a le temps de recharger ses pièces ; elles tirent pour la seconde fois, et avec le même succès.

Les autrichiens, sans défense, se renversent les uns sur les autres ; ils n'entendent plus la voix de leur

chef, ils se hâtent de sortir du ravin, où la mort fond sur eux de tous côtés. Ils montent en foule sur les revers du chemin; Charles et Brandt vont être enveloppés par toute une armée, à la vérité en désordre, mais à qui leur petit nombre ne pourra résister. Charles, sans perdre un instant, fait monter son artillerie au château; Brandt espère aussi s'y retirer : moins heureux que le Baron, il est coupé par un gros d'ennemis. Il n'a que le temps de se jeter dans l'église de Neurode, et d'en fermer les portes. Il monte sur la plate-forme de la tour avec les plus braves, et il ose s'y défendre. Les assaillans, honteux et irrités d'avoir été arrêtés, culbutés par une poignée d'hommes, s'avancent à travers les balles jusque sous la tour, où les coups ne peuvent plus les atteindre. Ils essaient d'enfoncer les portes : elles résistent aux baïon-

nettes, aux crosses de fusil. Toute leur artillerie est restée dans le ravin : ils n'ont qu'un moyen pour chasser Brandt de l'église, c'est d'y mettre le feu. Le plus grand nombre se répand dans le village, et cherche dans les maisons des matières combustibles. Le hussard les voit de loin, chargés de paille, de bourrées, de liqueurs spiritueuses : il prend sur-le-champ son parti. Il fait de nouveau circuler le genièvre, il parle aussi à ses gens, il les échauffe, il les persuade, il ouvre brusquement les portes, et fond tête baissée sur l'ennemi, que cette attaque imprévue déconcerte et fait reculer. Il avance à grands pas vers le château : les autrichiens le suivent, tirent, et chargent en marchant. Ses compagnons tombent autour de lui, ou se débandent, et l'abandonnent. Très-heureusement pour lui, la frayeur les égare, ils

se dispersent, ils courent au hasard, ils occupent les autrichiens, qui les poursuivent avec acharnement, et qui les tuent en détail. Brandt, toujours maître de lui, continue sa route. Il découvre le château; déjà la mousqueterie des prussiens le protége; il arrive, couvert de sang, de sueur et de poussière. Il entre par les derrières, boit un coup, et va prendre sa part du combat furieux que son ami livre aux forces réunies du comte de Bathiani.

Ce général était bien le maître de se retirer par les hauteurs, et d'entrer sans obstacles dans les plaines de Glatz; mais sa grosse artillerie et ses bagages étaient dans le ravin. Il fallait que ces trains passassent sous le château de Neurode, d'où on les démonterait infailliblement les uns après les autres. S'il les abandonnait, ils tomberaient aussitôt au pouvoir des prussiens; et quel moyen de tenir

la campagne, privé de ces ressources essentielles ? Il était donc indispensable d'emporter ce poste, avant d'aller plus loin.

Il fit monter, du défilé sur les hauteurs, huit petites pièces et quatre obusiers. Cette opération se fit à bras, prit du temps, et coûta des peines incroyables : les autrichiens établirent enfin leur batterie, et commencèrent à canonner le château. Charles ripostait vivement, et défendait les approches de sa place. Il était à la fois général, ingénieur et canonnier. Cependant l'artillerie autrichienne, plus nombreuse et mieux servie, entama facilement des murailles qui tombaient de vétusté : les brèches à chaque instant devenaient plus considérables. Charles prévoyait un assaut qu'il sentait bien qu'on ne pourrait soutenir dans une forteresse ouverte de tous côtés, et à demi remplie de femmes et d'enfans. Il était persuadé

d'ailleurs que des troupes qui attendent l'ennemi dans leurs retranchemens, sont surement battues : il osa concevoir l'idée de prendre lui-même l'offensive.

Il proposa au colonel de sortir avec tout son monde, et de se faire jour jusqu'à la batterie des autrichiens, de la détruire, et de rentrer dans le château, où on n'avait rien à craindre de la mousqueterie. Il jugeait, avec raison, que l'ennemi avait monté sur les hauteurs toutes les pièces qu'il avait pu manier, et que les autres restèraient dans le ravin. « Si cette attaque » réussit, ajouta-t-il, nous tiendrons » aisément le reste du jour. Nous dé» pêcherons un exprès à l'armée prus» sienne, et demain dès l'aurore nous » aurons des renforts considérables. » Alors l'armée entière de Bathiani » est perdue : son artillerie, ses équi» pages, sa caisse militaire, tout est » à nous ».

Le colonel, digne en tout de seconder Charles, sent la justesse de ces vues; il donne ses ordres en conséquence, et quinze cents hommes vont à découvert en attaquer douze mille, qui, je dois l'avouer, n'ont pas daigné se former régulièrement encore, mais qui doivent envelopper, prendre, ou passer les prussiens au fil de l'épée.

Ce brave régiment marche au pas redoublé, sans tirer un coup de fusil. Une grêle de balles, l'effet du canon chargé à mitraille, rien ne l'arrête. Des files entières tombent; les rangs se resserrent. Le colonel, la plupart des officiers sont tués; Charles prend le commandement, et sa fortune ne l'abandonne pas.

Il joint l'ennemi à la baïonnette, il en fait à son tour un carnage affreux. Il tue les canonniers sur leurs pièces; il les tourne contre les autrichiens; elles protégent sa retraite,

qu'il commence en bon ordre, faisant face de tous côtés, et écartant les plus intrépides avec leur propre artillerie.

Ce fut alors seulement que le brave, l'inappréciable Brandt le joignit à travers mille périls. Il le croyait perdu sans ressource; il venait mourir avec lui : quel fut son étonnement de le trouver vainqueur ! « Sacré mille » morts ! s'écria-t-il en s'arrachant » quelques cheveux qui lui restaient » encore, vous avez fait tout cela, » et je n'y étais pas!... Allons, mor- » bleu! encore un effort, et nous ren- » trons chez nous, et ces coquins-là » ne nous en chasseront pas ». Ils rentrèrent en effet, mais après avoir perdu huit cents hommes; ils en avaient tué trois mille dans ces différens combats.

Charles s'était conduit en guerrier réfléchi, entreprenant et valeureux:

il va couronner la journée en se montrant père tendre et amant fidèle.

Les obus que les autrichiens avaient lancés sur le château, étaient tombés en partie sur un corps de casernes rempli de femmes et d'enfans. Les époux, occupés à combattre, ignoraient qu'un de ces globes eût percé le toit et le premier plancher : il avait éclaté dans une galerie dont on avait fait plusieurs chambres, et dans une desquelles madame Blumenthal s'était retirée avec Baltide et le fils de Charles. Des faisceaux de feu, des parties de fer embrâsé, s'étaient attachés aux cloisons d'un sapin sec et résineux, et préparaient un violent incendie. Il se manifesta avec fureur, lorsque Charles, rayonnant de gloire, rentra dans le château. Déjà les flammes communiquaient à la chambre où était Baltide; sa mère éplorée, au désespoir, appelait au secours de sa fille, que sa

propre faiblesse ne lui avait pas permis d'aider, des hommes que l'humanité touche, mais que le danger effraie. Elle presse, elle supplie, elle promet sa fortune à celui qui sauvera le dernier de ses enfans...... Charles se présente. « C'est à moi seul, dit-il, » qu'est réservé l'honneur de vous la » rendre........ O mon Dieu! encore ce » succès ». Il s'élance, il pénètre, il monte, il arrive. Il prend son fils sur un bras ; de l'autre, il soutient, il guide sa mère. Il les croit sauvés ; il s'applaudit d'un dévouement qui doit désarmer madame Blumenthal....... O malheur! ô rage!.... l'escalier embrâsé s'abyme devant lui, les flammes l'environnent ; il est forcé de rétrograder. Il ouvre une croisée, il regarde ; l'élévation le fait frémir : il ne sait à quoi se résoudre........ Mais Brandt, trop pesant pour le suivre, Brandt n'a cessé de veiller sur lui. L'enfant est reçu mollement sur des manteaux que

le hussard et quelques soldats tiennent fortement tendus sous la fenêtre. Baltide s'avance d'elle-même, et suit son fils; Charles saute après elle. Il tombe aux pieds de madame Blumenthal, qui se détourne, embrasse ses enfans, et s'éloigne avec eux du bâtiment qui s'écroule. « Elle vous » pardonnera, disait le bonhomme. » Je ne l'espère plus, répondait triste- » ment Charles ».

Aussitôt que ce jeune homme, exaspéré par cette foule d'incidens, put se reconnaître et réfléchir, il redevint soldat. Il donna un cheval à Brandt; il le fit partir avant que l'ennemi coupât les communications, il l'envoya trouver le roi sur les bords de la Neisse, et l'engager à venir achever la victoire. « Je connais ton affection, » dit-il au hussard, je sais comment » tu lui parleras de moi; mais rap- » pelle-lui que le vainqueur de Neu- » rode est le même page qu'il aimait

» autrefois,

» autrefois, que depuis il a condamné
» à mort, qui ne demande pas la vie,
» mais qui le supplie de lui rendre
» l'honneur. Sacredieu! reprit le hussard, en partant au galop, si ce n'est
» pas un tigre, il vous rendra l'un et
» l'autre ».

Le jour tirait à sa fin. Bathiani irrésolu, n'osait rien entreprendre, et Charles préparait tout comme s'il devait être attaqué. En établissant ses postes, en allant, en venant, il rencontre Baltide, Baltide qui s'est dérobée à sa mère, qui le cherche, et qui le reconnaît enfin. Charles lui parle, elle répond juste; il s'étonne, elle le prévient : « Tant de malheurs,
» dit-elle, avaient altéré ma raison;
» des maux plus grands me l'ont rendue. J'ai vu mon fils prêt à devenir
» la proie des flammes : son danger a
» causé en moi une révolution terrible, subite, inattendue. La violence
» de la secousse m'a rendue, en un

» instant, à mon état naturel. J'ai
» voulu vous remercier de m'avoir
» conservé mon enfant, et je vous
» quitte pour jamais : vous avez tué
» mon frère, je ne peux plus être à
» vous ». Elle s'éloigne en poussant un profond soupir, et en essuyant des larmes qu'elle ne peut dérober à son amant.

Cependant Frédéric, campé au plus à six lieues de là, avait entendu une canonnade dont la prolongation lui paraissait étonnante. Il ne concevait pas comment un régiment tenait contre une armée, dans un poste qu'il croyait devoir être emporté d'un coup de main. Rangé en bataille, il attendait Bathiani au débouché des montagnes, lorsqu'enfin la durée inconcevable de l'action lui fit juger que les autrichiens avaient fait quelque faute majeure dont les siens tiraient avantage. Il prit vingt escadrons, ordonna à chaque cavalier

de monter un fantassin en croupe, et il marcha lui-même à la tête de ce détachement, impatient de profiter des circonstances.

Il n'était plus qu'à une lieue de Neurode, lorsque Brandt l'aperçoit, le joint, saute pesamment à terre, embrasse sa botte, et lui raconte, en le suivant à pied, les exploits de son cher Baron. Le roi, qui dès les premiers mots a senti combien les momens sont précieux, le fait remonter à cheval, et lui prête une oreille attentive. « Tout cela est-il bien vrai?
» demanda-t-il au hussard lorsqu'il
» eut terminé son récit. — Que l'arc-
» en-ciel me serve de cravatte, si j'en
» impose à votre majesté! elle en ju-
» gera par elle-même. — Oui, c'est
» ainsi que j'aime à juger : *au grand*
» *trot; marche* ».

Ils arrivent, à la nuit tombante, sous Neurode. Le roi fait mettre pied à terre à tout son monde; il charge

Brandt de guider les fourrageurs, et il entre seul au château.

Un sergent vient dire à Charles qu'un inconnu, décoré de l'ordre de l'Aigle noir, visite tous ses postes. Le jeune homme court....... c'est le roi, qu'il n'attendait que le lendemain; c'est lui...... Charles est à ses genoux. « Levez-vous, monsieur. — Mon par- » don, Sire..... — Ce n'est point de cela » qu'il s'agit : levez-vous, vous dis-je; » je ne connais point le pays, j'amène » dix mille hommes, prenez-les, et ser- » vez-vous-en pour ma gloire et pour la » vôtre ».

Charles les range aussitôt sur les deux côtés du ravin, où les autrichiens découragés s'étaient réunis pour garder leurs bagages. Il attend le jour pour engager l'affaire. Il espère que l'ennemi consterné, n'opposera pas une résistance inutile : il veut épargner le sang.

En effet, au lever du soleil Bathiani

s'aperçoit qu'il est cerné, et que seize pièces d'artillerie sont pointées sur ses troupes sans défense : il demande à capituler. Charles le reçoit avec la distinction due à un officier aussi brave qu'habile, mais que le sort a trahi; il le présente à Frédéric, qui lui impose des conditions qui doivent être remplies dans une heure. « Votre » armée, lui dit le roi, mettra bas les » armes, et se rendra prisonnière de » guerre. Vous retournerez à Vienne, » sur votre parole : cela vous convient-» il? — Mais, Sire........ — Cela vous » convient-il? — De grâce...... — Oui, » ou non. — Permettez-moi du moins... » Monsieur, interrompit le roi en » se tournant vers Charles, remettez » le comte où vous l'avez pris, et at-» taquez à l'instant ». Bathiani ne répliqua plus, il signa la capitulation, et Charles eut aussitôt l'honneur de l'exécuter.

Lorsqu'il rentra au château, le roi

était avec madame Blumenthal et Baltide. On se tut en le voyant ; mais le jeune homme jugea, à l'attitude de Frédéric, à la rougeur de Baltide et à l'embarras de sa mère, que la conversation avait été animée, et que probablement il en était l'objet. Il attendit respectueusement, mais avec fermeté, ce qu'il plairait au roi d'ordonner de son sort. Ce prince le regarda quelques instans d'un air sévère, puis il lui dit : « Le major Felsheim » a été justement condamné ; j'ai ratifié l'arrêt, je ne lui pardonnerai » point ». Charles et Baltide firent un mouvement. « Approchez-vous, monsieur le comte de Holbourg, poursuivit Frédéric en présentant la » main au jeune homme ; la race de » Felsheim est éteinte, et celle de » Holbourg commence. Que dis-je? » après ce qu'a fait aujourd'hui le » comte, elle est déjà au rang des » plus anciennes familles ». La sur-

prise, la joie des deux amans leur ôtent l'usage de la parole ; ils tombent aux pieds du roi. Il les relève ; et se livrant à l'affection qu'il a toujours eue pour Charles, il l'embrassa tendrement, et il lui dit : « Tu as com-
» mandé dix mille hommes, tu ne dois
» pas rétrograder : je te fais général-
» major. Madame, ajouta-t-il en se
» tournant vers madame Blumenthal,
» Felsheim a tué votre fils qui l'avait
» attaqué, le général Holbourg a sauvé
» votre fille, il l'aime, il en est aimé :
» qu'on appelle un chapelain, que la
» cérémonie se fasse dans ce château,
» où tout est plein de sa gloire ».
Madame Blumenthal fit quelques légères observations, elle opposa des raisons de convenance : le roi termina tout par ces mots : *Je le veux.* La mère forcée d'obéir, et s'en applaudissant peut-être, présenta Baltide à son époux.

Ceux qui ont un peu lu, savent com-

ment finit cette guerre. Ceux qui l'ignorent, et qui veulent le savoir, peuvent consulter le Siècle de Louis XV, par Voltaire, ou l'histoire du roi de Prusse, par je ne sais qui. Pour moi qui conte depuis long-temps, et qui, en vérité, suis las de conter, je finirai en disant que le bonheur rendit à Baltide la santé et la fraîcheur, que rien ne troubla plus la félicité de Charles, que son changement de fortune prolongea la carrière de madame Werner, et que Brandt passa auprès d'elle une vieillesse heureuse que charmèrent l'estime, la reconnaissance, et l'amitié généreuse de ceux qui lui devaient tout.

FIN.

